

Spiritus

femmes et mission

*Témoignage
Ministère
Partenariat*

femmes et mission

Monique Hébrard	Les ministères, possibilités actuelles	371
Alice Dermience	Femmes et ministères dans l'Eglise primitive	382
Anne N. Wasike	Religieuses africaines	396
Rose Fernando	En contexte interreligieux	403
France Quéré	Avec toutes les femmes du monde	414
Annemie Hens	Dans le respect de la culture	419
Janine Hourcade	Dans la tradition et aujourd'hui	428
Bernadette Gauthier	Formation à la mission	434
Matilda Hens	La moustache du tigre	438
	bibliographie	449

	contributions	
Th. Menamparambil	Le défi des cultures	451
Spiritus	Colloque : la mission à la rencontre des religions	471
	un livre à lire	474
	notes bibliographiques, livres reçus	478

« Femmes et mission ». Qui donc mieux que des femmes pouvait exprimer comment elles se situent dans la mission de toute l'Eglise, comment elles comprennent leur rôle, les joies que leur apporte leur participation à la venue du Royaume, les difficultés qu'elles rencontrent à faire reconnaître leur spécificité ? Ce dossier a été entièrement conçu, élaboré par des femmes et les auteurs des différentes contributions sont toutes des femmes.

Au long des pages de ce dossier, laïques ou religieuses, des femmes d'Asie, d'Afrique, d'Europe et d'ailleurs nous disent ce qui donne sens à leur vie. Engagées dans une grande diversité de situations, elles communient aux mêmes espérances de vie. Elles sont affrontées à des difficultés, des pesanteurs, parfois à des systèmes oppressifs à leur égard. Conscientes du rôle particulier qui est le leur dans la transmission, l'éveil et l'épanouissement de la vie, elles œuvrent pour un monde réconcilié où règne la paix entre les hommes et les femmes de toutes provenances.

Elles se situent aussi dans l'Eglise. Elles sont conscientes que c'est en Eglise que leur témoignage prend toute sa force d'annonce de la Bonne Nouvelle du salut pour tous les hommes et femmes au milieu desquels elles vivent. Elles évoquent tous les ministères qui leur sont confiés. Elles se posent aussi des questions. L'Eglise sait-elle reconnaître toute la richesse que les femmes apportent à sa vie et à la réalisation de sa mission ? La question des ministères n'est pas la seule à mériter d'être posée.

« Homme et femme Il les créa. » « Dans le Christ Jésus, il n'y a plus ni homme ni femme. » N'y a-t-il pas dans ces paroles que nous connaissons bien, une invitation à développer un véritable partenariat homme et femme au service de l'Evangile ? Elles s'expriment aussi sur cette question.

En contribution à ce numéro, nous publions aussi un texte que nous avons reçu de l'Inde : « Le défi des cultures ». Il viendra compléter ce que Spiritus a déjà publié sur ce sujet et sur une question qui a été bien souvent évoquée durant le colloque sur « la mission à la rencontre des religions ».

Spiritus

LES MINISTÈRES: POSSIBILITÉS ACTUELLES ET PERSPECTIVES POUR LES FEMMES

par Monique Hébrard

Mariée, mère de quatre enfants, Monique Hébrard, journaliste et écrivain a à son actif de nombreuses publications, spécialement sur la place de la femme dans l'Eglise et la société. Elle collabore régulièrement à La Croix et Panorama. Elle a aussi publié plusieurs ouvrages, entre autres: Les femmes dans l'Eglise (Centurion/Cerf 1984); Féminité dans un nouvel âge de l'humanité. Féminin et masculin, l'âge de l'alliance (Droguet et Ardent 1993). En théologienne, riche d'une vaste expérience, Monique Hébrard évoque la participation grandissante des femmes aux ministères dans l'Eglise aussi bien que les difficultés et les limites auxquelles elles se heurtent. En conclusion de sa réflexion, elle se permet de poser à nous-mêmes et à l'Eglise « quelques questions essentielles ».

Y a-t-il actuellement dans l'Eglise catholique des possibilités de ministère pour les femmes ? Si l'on prend le mot ministère dans le *sens canonique strict* (voir encadré), le débat sera vite clos. En effet ce terme, souvent associé au qualificatif « sacré », est réservé aux personnes ayant reçu une ordination. L'Eglise catholique étant fermement opposée à l'ordination des femmes, il n'y donc pas de possibilité de ministère pour les femmes dans l'Eglise.

Si au contraire l'on prend le mot ministère dans son sens classique de « *tâche accomplie au service de...* », et que l'on regarde la réalité, il est évident que les femmes exercent, dans le monde entier, d'authentiques ministères ecclésiastiques. Elles en remplissent les conditions indispensables: elles ont en effet été appelées par la communauté, par leur curé, par leur évêque; elles assurent ces tâches avec le désir de servir, un grand désintéressement et beaucoup de

compétence; certaines y consacrent un plein temps et quelques-unes estiment avoir répondu à un appel, à une vocation personnelle de type pastoral. C'est donc cette réalité que nous allons examiner.

Le Catéchisme de l'Eglise catholique rappelle (871 ss) qu'«il y a dans l'Eglise diversité de ministères, mais unité de mission» (LG 32), mais il ne parle de «ministère» qu'au chapitre de la hiérarchie. A celui des «fidèles laïcs» on relève les mots de vocation, initiatives, entreprises apostoliques, mission.

Une exception: le ministère de lecteur et d'acolyte (canon 230,1), mais il est réservé aux hommes. Le droit canon reconnaît cependant que tout laïc peut exercer ces fonctions avec une députation temporaire (canon 230,2).

Le code de Droit canonique, au Livre II, titre, d'un côté «les ministres sacrés ou clercs» et de l'autre «les fidèles du Christ». A leur propos le droit canon parle de mission, de possibilité «d'aider les pasteurs comme experts ou conseillers» (228,2), de «service spécial de l'Eglise» (231,1), etc.

L'Exhortation Christi fideles laïci précise: «Les pasteurs peuvent confier aux fidèles laïcs certains offices ou certaines fonctions... Il faut remarquer toutefois que l'exercice d'une telle fonction ne fait pas du fidèle laïc un pasteur: en réalité, ce qui constitue le ministère, ce n'est pas l'activité en elle-même mais l'ordination sacramentelle» (23).

un paysage nouveau

Cela devient un constat banal et connu de tout le monde: en quelques années les femmes sont passées dans l'Eglise du statut de «secrétaires», de «collaboratrices», «d'aides de monsieur le curé», à celui de responsables à tous les niveaux de la vie de l'Eglise. Ce changement radical, qui s'est opéré à partir des années soixante, est dû essentiellement à *trois facteurs*: à Vatican II qui a redonné dignité et responsabilité aux laïcs, au féminisme qui a été pour les femmes une prise de conscience du rôle qu'elles avaient à jouer dans tous les secteurs de la vie sociétale, à la baisse du nombre des prêtres¹ qui a fait jouer un mécanisme connu: quand les hommes désertent, les femmes sont là présentes pour boucher les trous.

1/ Entre 1940 et 1982, de 6.000 à 8.000 prêtres ont quitté leur ministère. En 1990 on compte 25.000 prêtres séculiers en France soit 60% des

effectifs de 1960. Même si le chiffre des ordinations remonte (94 en 1986, 159 en 1990, 126 en 1993), nous n'avons pas encore touché le fond.

L'engagement des hommes laïcs est plus récent et reste minoritaire, que ce soit dans la catéchèse (80% des catéchistes sont des femmes), dans les aumôneries de collèges et lycées, dans les aumôneries d'hôpitaux, dans l'accompagnement des catéchumènes (63% de femmes) ou dans l'animation liturgique.

ministères de la Parole

En France, la transmission de la foi et la catéchèse ont toujours été une tâche assurée par les femmes, mais la différence aujourd'hui, c'est que les femmes *sont formées* pour le faire et qu'elles *ont des postes de responsabilité*. Certes il y eut des femmes aux côtés des grands initiateurs de la catéchèse moderne que furent les pères Collomb ou Coudreau, mais elles étaient minoritaires. Aujourd'hui elles forment le gros des équipes diocésaines et nationales dans ce domaine.

Au lendemain du concile, des centres de formation de niveau universitaire² se sont ouverts dans toutes les grandes villes de France, s'agréant même parfois (c'est le cas de l'Institut d'Etudes Pastorales et Catéchétiques de Paris) à l'UER de l'Institut Catholique. A partir des années 70, les femmes se lancent dans le cursus de formation théologique classique sur les mêmes bancs que les futurs prêtres et avec les mêmes diplômes en bout de course. Maintenant les femmes enseignent dans les Facultés de Théologie, forment des prêtres dans les séminaires et l'on peut penser que d'ici quelques années, elles produiront des travaux qui feront autorité en théologie. Une femme, Marie Hendrickx, a été récemment appelée pour ses compétences à la Congrégation pour la Doctrine de la Foi. Il est donc bien évident que, sous de multiples formes, *les femmes ont un ministère de la Parole* : elles la transmettent et l'enseignent.

Mais, dans la parole officielle, elles deviennent transparentes. L'exemple le plus frappant est celui des catéchismes nationaux et du catéchisme universel récemment parus. Aucune femme n'en est signataire. Cela est théologiquement logique puisque l'autorité magistérielle est entre les mains des seuls successeurs de Pierre et des Apôtres, tous masculins. Mais cela n'a-t-il pas un côté choquant ? Ainsi, dans l'Eglise, comme ce fut longtemps le cas dans la société, les femmes ont une influence certaine mais *ne sont pas vraiment partenaires*. Elles restent, malgré l'évolution, d'éternelles secondes.

2/ Ils se dénomment suivant les lieux : CIPAC, CLERP, IERP, CAEPR, IPER, IRP, ISPC...

ministères liturgiques et présacramentels

Les femmes sont également omniprésentes dans la liturgie, depuis la préparation des messes, l'animation des chants, les lectures, jusqu'à la présidence des funérailles (où elles assurent un ministère de compassion fort apprécié des familles en deuil), et des ADAP (Assemblée dominicale en l'Absence de Prêtre). Elles préparent les enfants et les jeunes aux sacrements de pénitence, d'eucharistie, de confirmation et les adultes au baptême. Elles accompagnent et assistent les mourants. Dans ces secteurs qui touchent aux sacrements, les femmes exercent aussi des responsabilités diocésaines et nationales. Au Centre National de Pastorale Liturgique, les meilleurs spécialistes du baptême et des ADAP sont deux femmes, Odette Sarda et Monique Brulin.

Mais **il y a une limite** que les femmes ne franchissent jamais: *elles ne peuvent pas être ministres des sacrements* auxquels elles ont préparé les gens. Certains d'ailleurs, qui se sont habitués à ce nouveau rôle des femmes et qui sont ignorants des traditions ecclésiales, commencent à s'en étonner. Ainsi cette famille préparée au baptême de leur enfant par une permanente de paroisse qui s'étonne que ce ne soit pas elle qui baptise. Ainsi ces collégiens de sixième qui demandent à leur responsable d'aumônerie qui les a préparés à la profession de foi de les confesser, ou ces étudiants désireux que leur mariage soit béni par la religieuse qui les y a préparés. Ou encore cette réflexion entendue dans un village du sud-ouest privé de prêtre résident: «De toute façon on préfère la messe et les sermons de Paulette» (comprendre l'ADAP qu'elle anime).

effets pervers

Il a toujours été admis qu'en cas d'urgence un laïc puisse baptiser un enfant, mais aujourd'hui, c'est quotidiennement que l'on se trouve confronté à des situations d'urgence, notamment dans les hôpitaux, où le prêtre n'est qu'un des membres (quand il y en a un) de l'équipe d'aumônerie. Ce sont donc des laïcs qui accompagnent les malades et qui reçoivent leur dernière «confession». Pour ne pas laisser partir quelqu'un sans le réconfort de l'Eglise, ces laïcs disent des phrases du genre: «L'Eglise ne m'a pas donné le pouvoir de vous donner l'absolution, mais partez en paix, le Seigneur vous a pardonné.» Si l'on croit à la vertu du sacrement ne serait-il pas plus logique de donner *des délégations temporaires* pour ce sacrement à des laïcs à qui l'évêque confie une charge d'aumônerie d'hôpital?

Comme le dit le père Sesboué, l'Eglise n'a plus les moyens de sa théologie! Bien sûr on peut attendre la remontée des vocations... mais il est aussi permis

de penser que pour répondre aux exigences de la mission, il faudrait *se laisser bousculer et innover*, comme les Actes de Apôtres nous en donnent l'exemple. L'assemblée synodale de Lyon a émis une «recommandation» en ce sens en direction du Président de la Conférence des Evêques de France, demandant que «*des laïcs engagés, formés, reconnus aptes, puissent être ministres du baptême ou assister au mariage au nom de l'Eglise*».

En s'accrochant au statu quo, ne va-t-on pas habituer le peuple de Dieu à se **priver du sacrement de la réconciliation**, qui est déjà menacé de tomber en désuétude ? Ne va-t-on pas aussi – ce qui est plus grave – **le déshabituer de la messe** dans les villages où trois dimanches sur quatre c'est une ADAP qui remplace la célébration de l'Eucharistie ?

Autre effet pervers, déjà signalé par plusieurs théologiens: **la rupture** qui s'instaure, du fait du partage des tâches, **entre le ministère de la parole**, souvent assuré par des laïcs, **et le ministère sacramentel** uniquement assuré par un prêtre. Cette rupture apparaît souvent au cœur même d'un acte pastoral (baptême, mariage, confirmation...) préparé par des laïcs et donné par le prêtre. Cela va à l'encontre de la théologie catholique qui lie intimement Parole et Sacrement. Comme disait un observateur protestant: «Vous êtes en train de protestantiser l'Eglise catholique, donnant toute son importance à la Parole dans le ministère ordinaire...»

Ce sont là, bien sûr, des problèmes qui dépassent de beaucoup la question des femmes, mais ce sont essentiellement des femmes qui les vivent et les expriment sur le terrain.

deux tendances

Ceux qui s'intéressent à la question du rôle de la femme dans l'Eglise se divisent en deux tendances qui reflètent des options anthropologiques, théologiques et spirituelles différentes.

Les premiers se situent dans la tradition *de présence au monde et de priorité aux exigences de la mission*. Pour eux l'Esprit «parle» par les «signes des temps», et ils ne voient pas pourquoi les femmes ne pourraient pas être diacres et même prêtres. On trouve dans cette tendance ceux que l'on qualifie de «militants», de «progressistes» ou encore de «conciliaires» (les autres le sont aussi, mais ils mettent l'accent sur la nécessité de traduire mystiquement le concile plus que d'en déduire un changement de structure). On y trouve aussi beaucoup de jeunes qui n'entrent pas dans ces catégories.

Cette tendance s'exprime aussi – souvent majoritairement – dans la quarantaine de synodes diocésains qui ont été célébrés en France. Plusieurs ont voté (résolution non canonique bien sûr) le souhait que l'on ordonne des femmes diacres, voire prêtres. Une des expressions les plus fortes vient du synode de Grenoble, au chapitre des «propositions appelant au débat mais dont la décision dépasse la compétence d'un synode diocésain». On peut lire dans les Actes: *«Aujourd'hui il y a des femmes qui ont reçu un ministère reconnu. L'assemblée synodale estime le moment venu d'étudier dans l'Eglise la possibilité d'ordonner des femmes au diaconat et à la prêtrise»* (493).

Les tenants de l'ordination des femmes sont évidemment rares dans la hiérarchie. Au synode romain sur les laïcs de 1987, il n'y eut que deux évêques pour oser évoquer l'ordination des femmes: Mgr Hamelin, un Canadien, qui soulignait que «les arguments utilisés jusqu'ici pour limiter l'ordination aux hommes arrivent mal à convaincre» et Mgr Guevarra, un Philippin, qui affirmait que *«le corollaire de ce principe d'égalité et de dignité est également applicable au sein de l'Eglise, et qu'il y va de sa crédibilité»* et ajoutait que le fait que les femmes aient des charismes particuliers *«n'impliquait pas qu'il doive y avoir des ministères séparés pour les femmes»*.

Les seconds se situent dans la vision traditionnelle de la femme. Pour eux, l'homme et la femme ont une vocation irréductiblement différente et la femme, qui est médiatrice, ne saurait être ministre. Cette idée est confortée par la symbolique de l'Alliance qui traverse toutes les Ecritures et selon laquelle la femme ne peut symboliser que le Peuple.

On trouve dans cette tendance des personnes fort différentes: des mystiques traditionalistes, des spirituels du renouveau charismatique, des jeunes conservateurs, mais aussi des gens franchement réactionnaires voire intégristes.

la position de la hiérarchie

La hiérarchie de l'Eglise catholique allie l'**immobilisme des principes** et du vocabulaire à la **capacité d'évoluer dans la pratique**. De nombreux évêques exploitent au maximum toutes les possibilités offertes.

Le cardinal Decourtray n'a jamais caché sa fierté d'avoir des femmes proches de son gouvernement. Mgr Favreau, l'évêque de Nanterre, a confié plusieurs postes clés de sa pastorale à des femmes et leur avis lui importent. Il réfléchit régulièrement depuis une dizaine d'années avec un groupe de femmes et a organisé avec elles un forum diocésain sur la question. Lorsqu'il vint présenter

en France le catéchisme des évêques belges, le cardinal Danneels, primat de Belgique, fit sa tournée avec Chantal Van der Plancke. Ils présentèrent l'ouvrage à deux voix et le Cardinal mit en avant que c'était une femme qui avait été le maître d'œuvre de cet ouvrage... signé comme il se doit uniquement par les évêques. Plusieurs évêques, et non des moindres, ont confié à des femmes le rôle de porte parole: le cardinal Lustiger à Jannick Arbois-Chartier, le cardinal Decourtray à Hélène Feisthammel, les trois évêques du nord de la France à Marie-Françoise Devulder. Jeanne Macherel, 30 ans, mariée et mère de famille, fut la secrétaire générale du synode de Grenoble.

Le synode de 1987 sur les laïcs fut l'occasion d'un festival d'interventions en faveur des femmes. Mgr Bullet, Suisse, évoquant les ministères institués d'acolyte et de lecteur, parla d'une « *réelle discrimination, contraire à la déclaration formelle de l'instrumentum laboris* ». Mgr Schwenger, Scandinave, exprima le souhait de voir les femmes à des postes de responsabilité y compris à la Curie, ajoutant: « *L'influence insuffisante des femmes dans le milieu ecclésial apparaît de plus en plus comme une erreur fondamentale de l'Eglise.* »

Mais ce qui s'est passé à ce même synode à propos d'une éventuelle restauration du diaconat pour les femmes montre bien la peur panique qui saisit le Vatican dès que se profile l'ombre de l'ordination. Plusieurs circuli minores avaient formulé une proposition en ce sens. Lors de la phase finale des votes, ils constatèrent que leur proposition avait été mise aux oubliettes par la Curie.

prudence ou crainte

La prudence des évêques est manifeste dans *l'emploi des termes*, notamment celui de « ministère » quand il s'agit des laïcs. Les lettres de mission emploient les mots de « charge pastorale », « charge ecclésiale », « animateur », « permanent ». Si l'on trouve l'expression « ministre du culte », à propos des responsables d'aumôneries d'hôpitaux ou d'établissements de l'enseignement public, il s'agit d'un terme de droit civil et non de droit canon.

Le synode de Nanterre, uniquement centré sur la coresponsabilité des prêtres, des diacres et des laïcs, est une bonne illustration de ce mélange d'audace et de prudence. Audace dans la politique de responsabilités confiées aux laïcs (avec précisions sur le mode d'appel, le discernement, la formation, les nominations, la rémunération, l'évaluation). « *Les laïcs ont désormais une part directe aux responsabilités proprement ecclésiales* », écrit l'évêque et « *ils participent à l'exercice de la charge pastorale de l'évêque et de son presbyterium* ». Prudence dans les termes: l'évêque explique que le mot ministère est

impropre pour les laïcs et il demande que l'on adopte l'expression «laïcs en charge ecclésiale». Le synode de Grenoble parle aussi de «charges confiées aux laïcs» et de «permanents pastoraux», mais il ajoute: «*Les charges confiées à des laïcs pourront devenir, en tenant compte des charismes et des services éprouvés dans la durée, des ministères reconnus par l'évêque dans une célébration avec lui au sein des communautés concernées*» (461).

De leur côté, commentant une enquête³ qui révèle qu'un tiers des femmes ayant des responsabilités importantes ont un contrat à durée indéterminée et qu'un tiers des célibataires et un tiers des religieuses estiment que cette responsabilité est pour elles une « vocation », Monique Brulin et France Parent écrivent: «*L'appel à une tâche particulière par une communauté, la confirmation de l'évêque et la réponse à cet appel pour dix ans et plus parfois, n'invite-t-il pas à nous poser la question d'un statut ministériel ?*»

Que fait-on précisément pour ces femmes qui estiment avoir répondu à une vocation ? Il y a vingt ans, celles qui confiaient cet appel à un prêtre ou à leur évêque s'entendaient conseiller de se faire religieuses. Aujourd'hui les femmes sont totalement au clair sur la question: il ne s'agit pas de la même vocation. Ces femmes ne font pas de bruit, elles ne manifestent pas sur la voie publique mais celui qui les écoute entend leur long chemin d'attente et parfois de souffrance. Les unes ont 60 ans et derrière elles une vie toute donnée à l'Eglise. D'autres se sont engagées toujours plus avant en répondant à des appels successifs de prêtres ou de leur évêque, et réalisent à quarante ans qu'elles ont tout misé sur l'Eglise et qu'elles sont épanouies dans cette tâche. Mais elles s'inquiètent *d'une absence de reconnaissance correspondant à leur engagement*. D'autres ont 20 ans et déclarent leur désir d'être prêtre. Les responsables de l'Eglise catholique ne se sont-ils jamais demandé si l'Esprit Saint n'avait pas quelque chose à indiquer à travers les parcours de ces femmes?

apport des femmes

Mais, ministère ou pas, ordination ou pas, il est un constat évident: les femmes apportent **quelque chose de neuf à l'Eglise**. Autrefois les mères, les soeurs de prêtres ou quelques vieilles gouvernantes humanisaient le presbytère. Aujourd'hui c'est au coeur de leur travail que prêtres et évêques peuvent bénéficier de l'apport de la polarité féminine. Si du moins ils ne sont pas

3/ Enquête auprès d'un échantillon de 180 Françaises en responsabilité à plein temps ou à mi-temps dans l'Eglise. Cahiers ISPC, n° 9.

crispés par de vieilles peurs «du sexe» ou par la crainte que ces femmes ne leur prennent le pouvoir.

L'apport des femmes qui débarquent en partenaires dans un monde d'hommes a été abondamment analysé pour ce qui est de la politique. Elles apportent leur sens du concret, leur proximité de la vie et des besoins des gens, leur pragmatisme et leur fidélité au réel. Nouvelles en la place, elles n'ont ni la langue de bois, ni les déformations de la course au pouvoir. Elles sont donc vraiment novatrices, si du moins elles ne sont pas des «alibis», prisonnières des façons de penser et d'agir des hommes. L'Action Catholique Générale des Femmes, qui a mené une enquête auprès de ses militantes élues municipales, conclut: *«Les femmes voient de plus près les problèmes qui se posent quotidiennement. Elles sont quelquefois au ras des pâquerettes alors que les hommes discutent de grands projets en oubliant les petits détails qui ont leur importance»*⁴.

Pourtant, l'apport des femmes a sa spécificité dans le monde politique et dans l'Eglise. L'Eglise est par nature un milieu plus féminin que le monde politique, mais il est cependant *deux secteurs clés* où l'apport des femmes ne joue quasiment pas et où pourtant il serait bien nécessaire: la parole et le sacré.

La parole officielle de l'Eglise est en effet toujours uniquement masculine. C'est sans doute pour cela qu'elle apparaît aussi étrangère à la vie des gens. Une encyclique sur la contraception ou sur les procréations médicalement assistées, écrite en collaboration avec des femmes qui ne seraient pas choisies pour leur conformité au langage et à la pensée ecclésiastique, serait certainement plus réaliste et moins dogmatique, même si elle présentait le même idéal.

Le pasteur Maury, président de la Fédération Protestante de France durant les années de combat féministe, racontait combien l'écoute des femmes protestantes engagées au sein du Planning Familial avait conditionné la parole officielle des protestants sur la contraception et l'avortement. Le fait que ce soient uniquement des hommes, célibataires de surcroît, qui prennent la parole sur les choses de la vie et de l'amour ont contribué ces dernières années à rendre l'Eglise catholique peu crédible.

L'autre domaine est **celui du sacré**. Les femmes, sans doute parce que toutes l'expérimentent dans leur chair qui donne la vie, ont en quelque sorte désacralisé le sacré. L'ayant intégré à la vie et à l'être humain, elles n'en investis-

4/ *Des femmes dans la vie publique*, ACGF, 98, rue de l'Université 75008 Paris.

sent ni les institutions ni leurs responsables. Deux femmes diacres de l'Eglise anglicane l'expriment bien. « *Il faut briser l'image de perfection dans laquelle on a enfermé le prêtre*, dit Juliet Woollcombe, *il faut se réveiller du rêve de perfection qu'on a de lui.* » « *Les femmes prêtres vont établir un lien étroit entre l'ordination et le sacré*, pense Susan Cole King, *c'est revenir à ce que Jésus est venu briser, c'est un déni de l'Incarnation* »⁵.

homme et femme, Il les créa

En écartant de nos esprits la question des ministères, posons-nous quelques questions essentielles.

Est-ce que le caractère unisexué du pouvoir et de la parole au sein de l'Eglise catholique est bien conforme à l'anthropologie biblique selon laquelle l'image de Dieu est indissolublement homme et femme? Le Dieu de l'Alliance n'est pas un grand-père barbu, pas plus que la «goddess» des féministes américaines. Il est Celui qui Est et qui contient la plénitude de l'humanité, homme et femme.

Est-ce que *le caractère unisexué du pouvoir et de la parole* dans l'Eglise catholique est bien fidèle au Dieu Trinitaire qui est échange, dialogue, courant de vie que l'on ne peut enfermer et qui surprend sans cesse?

Est-ce que **l'Altérité de Dieu**, trésor du christianisme par rapport à d'autres religions, est bien honorée dans une *Eglise unisexuée en ses ministères*?

Nous savons tous, pour en avoir l'expérience dans nos vies, qu'un corps social sur lequel règne un seul sexe, qu'il soit féminin ou masculin, a quelque chose de figé et de stérile. Nous savons aussi que la vocation de l'humanité à «l'unité des deux» dont parle Jean-Paul II dans *Mulieris dignitatem*, est une voie semée d'épines. Elle introduirait inévitablement au cœur de l'institution la complexité, les remises en question, les douleurs parfois, bref la difficulté de faire alliance entre hommes et femmes, qui est une garantie contre les dogmatismes durs et une invitation à l'humilité.

Non seulement Jésus dialoguait avec les femmes, mais il se laissait questionner, pousser dans ses retranchements par elles. Elles l'ont invité à se dépasser, à dépasser les dogmatismes figés, à se révéler. Une grande partie de nos contemporains, qui ont déserté l'Eglise pour errer dans les «spiritualités nou-

5/ *Des femmes pour le Royaume de Dieu*,
Jean MERCIER, éd. Albin Michel.

velles», l'accusent de s'être approprié Jésus et de l'avoir trahi en l'emprisonnant dans les rets d'une organisation ecclésiale. Un partage plus radical du pouvoir et de la parole ne serait-il pas un chemin pour dépouiller Jésus de cet habit de chef de religion dont nous l'avons affublé, lui qui n'a laissé aucune «église clés en mains» ?

Il ne s'agit pas, mais pas du tout, de « revendication de pouvoir », comme les ecclésiastiques ne manquent jamais de le rétorquer aux femmes qui osent poser des questions sur l'absence de vrai partenariat homme femme. Quand elles entendent cela les femmes ont envie de rire... ou de pleurer. Il s'agit d'une question bien plus essentielle, *d'une question anthropologique et d'une question spirituelle.*

La découverte de la dignité et de l'égalité des femmes par nos sociétés qui s'extraient lentement du long tunnel du mépris des femmes, n'est-elle pas un réel « signe des temps » ? On souhaiterait voir l'Eglise, dépositaire de la Bonne Nouvelle de l'Altérité, de l'Alliance et de la Trinité, être autre chose qu'une suiveuse dépitée. Sera-t-elle en cette veille du XXI^e siècle, le phare annonciateur de *l'anthropologie du « homme et femme à son image il les créa »* ?

Monique Hébrard

*c/o La Croix
3-5 rue Bayard
75393 Paris Cedex 08*

FEMMES ET MINISTÈRES DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

par Alice Dermience

Docteur en Sciences Religieuses, Alice Dermience est professeur à la Faculté de Théologie de l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve. On se réfère souvent à l'Écriture à propos des ministères des femmes. Encore faut-il tenir compte des contextes religieux et culturels où se situent les paroles de l'Écriture pour en saisir correctement le sens. Alice Dermience est attentive à cette exigence. Elle se situe également dans le courant de « relecture de la Bible par les femmes » qui vient opportunément équilibrer certaines interprétations trop exclusivement masculines.

(Nous reproduisons ici, avec l'aimable autorisation du CREDIC, une communication faite à la XI^e Session de CREDIC à Saint-Flour (août 1990) et publiée dans « Femmes en Mission », éd. Lyonnaises d'Art et d'Histoire, 1991.)

Recueil d'écrits relevant de genres ou « formes » divers, le Nouveau Testament est pour nous le seul document témoin de la première évangélisation, mais aussi de la physionomie des communautés qu'elle a suscitées en plusieurs régions du monde méditerranéen. Il nous livre l'image d'une Eglise, ou plutôt d'Eglises, aux structures souples, encore peu fixées, qui répondent à *des situations concrètes bien différentes selon le lieu et le temps*¹.

On perçoit cependant qu'un peu partout, parmi les croyants « frères » et « sœurs » dans la foi, certains assument des tâches, des responsabilités particulières au service de l'Évangile ou de la communauté. Outre les « Douze », les disciples, les apôtres, on y relève la présence d'évêques, de presbytres, de diacres (mais jamais de « prêtres », fonction cultuelle de l'ancienne Alliance). Il semble aussi que les attributions afférentes à ces « ministères » sont encore imprécises : au début, elles dépendent *des circonstances et des nécessités pastorales*.

A notre époque, sensible à tout ce qui concerne la femme, dans l'Eglise comme dans la société, on ne manquera pas de s'interroger sur la place faite aux femmes dans ces premières communautés chrétiennes : malgré le contexte socio-culturel défavorable, y ont-elles assumé des « services », des « ministères », au sens préinstitutionnel qu'avait le terme à cette époque ?

Pour tenter une réponse à cette question historique, lourde d'implications théologiques et pastorales, il n'est d'autre voie qu'une approche historico-critique de l'unique source dont nous disposons. En examinant les écrits néotestamentaires *selon leur succession chronologique approximative*, il est possible de rejoindre d'assez près l'évolution de l'Eglise au 1^{er} siècle².

dans les lettres de saint paul

D'après l'exégèse contemporaine, les plus anciens écrits sont les épîtres authentiques de Paul : ces lettres, que l'on peut dater entre 50 et 60 sont adressées à des Eglises fondées par l'Apôtre ou par d'autres avant lui, dans de grandes villes (Rome, Corinthe, Thessalonique, Philippes) et en Galatie.

Vu la solide réputation de misogynie dont pâtit leur auteur, on en vient souvent à oublier que Paul reconnaît aux femmes, comme aux hommes, **le droit de prophétiser** dans les assemblées, fût-ce la tête couverte (1 Co 11,5). Or, le « prophète » est établi dans l'Eglise par Dieu (12,28) ; il prend rang entre « l'apôtre » et le « didascale » (enseignant). Gratifié d'un charisme pour l'édification de la communauté, le prophète, homme ou femme, a donc une fonction particulière en son sein : ils, ou elles, ont pour tâche, sous l'inspiration de l'Esprit, de révéler au nom de Dieu, le mystère de son dessein (13,2), sa volonté dans les circonstances présentes³.

Par ailleurs, d'après plusieurs passages de ses lettres, il apparaît que Paul comptait un certain nombre de femmes **parmi ses proches collaborateurs** : il se plaît à souligner l'importance de leur engagement au service du Christ et de l'Eglise locale. N'écrit-il pas en Rm 13,1 : « *Je vous recommande Phœbé, notre sœur, diacre de l'Eglise de Cenchrées* (port oriental de Corinthe)...

1/ R.E. BROWN, *L'Eglise héritée des apôtres* (coll. Lire la Bible 76), Paris, Cerf 1987.

2/ Voir notre étude « Bible et féminisme »,

dans *La Foi et le Temps*, XIX (1989-6), pp. 544-570.

3/ TOB, 1 Co 14,1, note 1.

Elle a été l'une "des protectrices" (prostatis) pour bien des gens et pour moi-même » ? S'il est prématuré, pour cette époque, de rattacher le titre de «diacre» à une fonction ministérielle instituée, il n'en évoque pas moins la durée et la reconnaissance publique d'un rôle particulier dans la communauté locale. «Remarquons en effet que, dans le cas Phoebé, "diakonos" est un titre évoquant un service bien concret, et pas seulement le service de Dieu en lequel consiste toute vie chrétienne en général. Ce titre est donné dans un premier temps comme intelligible par lui-même... Comme l'indique le génitif "de l'Eglise de Cenchrées", le ministère qui le justifie est reconnu comme tel, comme une fonction au sein de la communauté, méritant à celle qui l'exerce honneur et considération»⁴. «La désignation de Phoebé comme "diakonos" de la communauté se situe au point où le charisme commence à devenir le point d'appui pour la mission, la fonction»⁵.

Après Phoebé vient, dans l'épître aux Romains, le couple Prisca et Aquilas, que Paul appelle «*ses compagnons de travail dans le Christ Jésus*» (16,3), titre qu'il donne habituellement à ses collaborateurs immédiats dans l'oeuvre de l'Evangile. On notera que Prisca est nommée la première, ce qui semble indiquer qu'elle était la personnalité dominante dans le couple (comp. 1 Co 16,19). Andronicus et Junias, un autre couple, qui ont avec Paul des liens de parenté et de captivité, sont appelés «*apôtres éminents*», d'où il ressort que la femme, aussi bien que le mari annonçait l'Evangile (16,7). Paul salue encore d'autres femmes: une certaine Marie (16,6), puis Tryphène, Tryphose et Persis (16,12); qui toutes «*se sont données de la peine dans le Seigneur*». Or, le verbe grec «*kopiân*» est régulièrement appliqué par l'Apôtre à l'oeuvre d'évangélisation accomplie par lui-même ou par d'autres⁶.

D'après la lettre aux chrétiens de Philippiques, Evodie et Syntyché avaient une place en vue dans cette Eglise déjà structurée, avec «*épiscopes et diacres*» (1,1). C'est pourquoi Paul les exhorte à dépasser leurs dissensions «*dans le Christ*», tout en recommandant qu'on les aide «*car elles ont lutté avec moi pour l'Evangile, en même temps que Clément et mes autres collaborateurs*» (4,2-3): à l'évidence, ces deux femmes ont participé activement à l'évangélisation, acceptant les risques que comportait la «mission» dans un monde hostile...

4/ R. GRYSO, *Le ministère des femmes dans l'Eglise ancienne* (col. Recherches et synthèses, section d'Histoire, IV), Gembloux, 1972, pp. 23-24.

5/ A. OEKE, art. Gyné; dans TWNT 1, p. 788.

6/ R. GRYSO, *ibid.*, p. 25.

Pas plus que dans l'épître aux Romains, Paul ne croit nécessaire de justifier leur collaboration avec des apôtres masculins. Il semble donc que, dans les premières Eglises du monde romano-hellénistique, les discriminations sexistes tendaient à s'estomper. Paul se contente dès lors de mentionner à plusieurs reprises, en usant de termes particulièrement élogieux, les « *services* » assumés par certaines femmes, de manière publique et durable. Du fait même, il leur confère une légitimation apostolique, qui permet de les tenir pour de véritables « *ministères* » bénéficiant de la reconnaissance ecclésiale.

dans les épîtres deutéro-pauliniennes et pastorales

L'égalité entre l'homme et la femme, proclamée dans la lettre aux Galates (3,27-28) et déjà effective à cette époque semble *totale* *ment étrangère aux auteurs* des épîtres deutéro-pauliniennes (Col et Ep) et des « Pastorales » (Tt, I et II Tm). Plus tardifs (on les situe entre 70 et 100), ces écrits reflètent une Eglise déjà organisée : « presbytres » et « évêques » y jouent un rôle dominant ⁷. Par contre la participation des femmes à la vie communautaire n'est évoquée que sous la forme d'un interdit.

Dans la première épître à Timothée, en effet, elles se voient défendre de « prendre la parole » dans les assemblées culturelles, d'y prier publiquement et d'enseigner (1 Tm 2,8-15) : ce serait enfreindre l'ordre voulu par Dieu selon Gn 2-3, en fait d'après une exégèse rabbinique de ces passages ⁸. Dans la même ligne, les « codes de morale domestique » de Col 3,18 et Ep 5,22-24 leur enjoignent d'être soumises à leur mari, c'est-à-dire de respecter *le modèle patriarcal* de la famille qui prévalait à l'époque, et influence la structuration des Eglises en « maisons de Dieu » ⁹.

dans les épîtres catholiques

Cette tendance discriminatoire à l'égard des femmes se retrouve dans les « épîtres catholiques » attribuées à Pierre, Jacques, Jean et Jude (qui n'en sont pas les auteurs), tardives elles aussi. Nulle part, il n'y est question d'un

7/ R.Z. BROWN, *op. cit.*, pp. 46-96.

8/ A propos de l'injonction au silence de 1 Co 14,34-35, voir notre article *cité supra*; pp. 547-548; il s'agit d'un ajout, inséré dans l'épître paulinienne lors d'une édition ultérieure; en outre, la recommandation vise le « bavardage »

intempestif dans les assemblées ! Il se pourrait que le port du voile, imposé par 1 Co 11, 3-16 soit également une interpolation (?).

9/ E. SCHUSSLER-FIORENZA, *En mémoire d'Elle* (Col. Cogitatio Fidei, 136), Paris Cerf, 1986, pp. 397-402.

«ministère», d'un service d'Eglise exercé par une femme, tandis que le «code domestique» de 1 Pierre ¹⁰ les exhorte instamment à la soumission dans le couple (3,1-6).

dans les actes

Qu'en est-il dans les Actes des Apôtres, cette «histoire» de l'Eglise composée après 85 par l'auteur du troisième évangile ? Comme les événements rapportés vont de l'Ascension au séjour de Paul (en résidence surveillée) à Rome, elle couvre une période évoquée en partie par les lettres de l'Apôtre : il est donc intéressant de comparer les deux sources et de vérifier si elles convergent à propos du rôle joué par les femmes dans les premières communautés chrétiennes.

Effectivement, nous retrouvons *Priscilla et son mari Aquilas*, ce couple juif expulsé d'Italie, chez qui Paul avait trouvé travail et collaboration apostolique (Ac 18,2-3); ils avaient suivi l'Apôtre de Corinthe à Ephèse (18,8). Après son départ, ils s'étaient même chargés de compléter l'instruction chrétienne d'Apollos, un juif originaire d'Alexandrie, grand connaisseur des Ecritures (18,24-27). D'après le texte alexandrin des Actes, tous deux, Priscilla étant nommée en premier, assument la tâche de «disdascale». Par contre, le texte occidental ¹¹ la réserve au seul Aquilas. Cette variante signifierait-elle que la donnée historique a été occultée au cours de la transmission du texte parce qu'elle se trouvait en contradiction avec l'interdit de 1 Tm 2,12?

Par ailleurs, Ac 21,9 signale que Philippe, un des Sept (diacres), dit «l'évangéliste», avait quatre filles qui prophétisaient: elles exerçaient donc le charisme-ministère que Paul reconnaît aux femmes comme aux hommes (1 Co 11,5).

Les deux sources qui évoquent explicitement la première expansion missionnaire du christianisme sont donc convergentes: il en ressort que cette

10/ A propos des «codes domestiques», voir la remarquable étude de M.L. LAMAU: *Des chrétiens dans le monde. Communautés pétriniennes au I^{er} siècle* (Col. Lectio Divina, 134) Paris, Cerf, 1988, pp. 181-213.

11/ Sur la double tradition textuelle des

Actes, voir E. DELEBECQUE, *Les deux actes des apôtres* (Col. Etudes bibliques, N.S. 6), Paris, Gabalda, 1986; et M.E. BOISMARD et A. LAMOUILLE, *Les actes des deux apôtres* (Col. Etudes bibliques 12) Paris, Gabalda, 1990, vol. I.

époque semble ignorer les discriminations sexistes dans la vie ecclésiastique, conformément au principe de Ga 3,27-28 : « *Il n'y a plus l'homme et la femme, car tous vous n'êtes qu'un en Jésus Christ* ». Cette égalité foncière, qui ne peut toujours faire fi des contraintes culturelles, ne se manifeste pas seulement sur le mode passif : certaines femmes, dont nous connaissons les noms, mais d'autres aussi sans aucun doute, sont au service de l'Évangile et des communautés, exerçant d'authentiques « ministères ».

DANS LES ÉVANGILES

Cette pratique anticonformiste de l'Eglise missionnaire est-elle cautionnée *par la praxis et l'enseignement de Jésus* ? Avant d'interroger les évangiles à ce sujet, il est bon de souligner que ces écrits doivent être abordés **selon leur genre propre** : il ne s'agit pas de biographies au sens étroit du terme, même s'ils adoptent un schéma narratif du type biographique. Tout en nous transmettant les traditions apostoliques, ils nous livrent la réflexion théologique de leurs auteurs, en symbiose de leurs communautés respectives. Implantées à Rome (Mc), en Syrie (Mt), en Asie Mineure (Lc et Jn), ces Eglises rassemblaient des chrétiens dont la culture et le passé religieux, tantôt juif, tantôt païen, différaient considérablement : il s'imposait donc déjà de « traduire » pour eux le message évangélique et de l'actualiser, afin qu'il reste vivant et « parlant ».

Ainsi s'explique *l'unité fondamentale* des quatre évangiles, en même temps que *l'originalité* bien marquée de chacun. Quand, utilisant des sources orales et écrites, les évangélistes décrivent l'attitude de Jésus à l'égard des femmes qu'il a rencontrées, ils présentent et « exploitent » ces données dans la perspective du « vécu » de leurs Eglises vers les années 70, 85 ou 100 (il n'est pas inutile de rappeler que les évangiles sont plus ou moins contemporains des épîtres non pauliennes).

Si l'on veut apprécier leur témoignage à sa juste valeur, on ne peut négliger – les exégètes féministes le soulignent avec raison – que la mentalité ambiante ne portait nullement les écrivains néotestamentaires à valoriser les femmes ou à majorer leur présence dans le ministère de Jésus : il est même probable que la tradition l'avait en partie occultée. Ce que nous découvrons à travers les élaborations rédactionnelles, de la praxis de Jésus, n'en est que plus lourd de signification.

attitudes de Jésus

Notons, en guise de préliminaire, que, parmi les ennemis de Jésus, les évangélistes ne mentionnent aucune femme ! A vrai dire, il ne s'en trouve aucune dans ces groupes qui représentent, à leurs propres yeux en tout cas, l'élite religieuse d'Israël. En raison de leurs tâches familiales, mais surtout de leurs fréquentes périodes d'impureté, les femmes, en effet, n'étaient pas tenues d'observer les prescriptions de la Loi, ni même d'en être instruites.

On ne rapporte pas non plus *la moindre parole péjorative ou de réprobation* que Jésus aurait rapportée à l'endroit de l'une d'entre elles, quelle que fût son audace ou sa déchéance. Bien plutôt, *il s'est laissé toucher* par une malheureuse que son impureté physique isolait depuis douze ans (Mc 5,25-34 par. Mt 9,20-22; Lc 8,43-48). Ne l'a-t-on pas vu, un jour de sabbat, traverser la synagogue, pour rejoindre tout au fond, à l'écart, une femme courbée depuis dix-huit ans ? Il lui adresse *une parole de libération*, lui impose les mains, et la voilà qui se tient droite, délivrée de son infirmité physique, mais surtout sociale (Lc 13,10-16). Ayant refusé d'identifier une « pécheresse », à l'opprobre qui pèse sur elle (Lc 7,36-50), *il s'oppose à la lapidation d'une adultère*, et la renvoie vers une vie nouvelle (Jn 8,1-11). Quand à Marie de Magdala, « vedette » des quatre évangiles, *il l'avait délivrée* de sept démons (Lc 8,2), autrement dit d'une grave maladie nerveuse ou psychosomatique, assimilée à une possession et cause d'exclusion socio-religieuse...

Les évangiles concordent donc pour nous montrer Jésus, n'hésitant pas à braver interdits et réprobation des témoins, quand il s'agit de délivrer les femmes de la souffrance physique et surtout du mépris, du rejet dont elles sont les victimes dans un milieu bien-pensant et légaliste.

Par ailleurs, les quatre évangiles en témoignent aussi, *Jésus remet en question la famille patriarcale de son temps* (Mc 10,29-30; Mt 10,37 par. Lc 14,26) : elle doit céder le pas au modèle nouveau du Royaume, à la communauté des disciples, des frères et des sœurs, fils et filles d'un même Père (Mc 3,31-35). Cette « utopie » se réalise déjà au cours de son ministère terrestre, puisque quelques femmes, qui ont pris leurs distances vis-à-vis des contraintes familiales, le suivent depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem (voir plus loin).

Car, s'il est vrai que la tradition pré-évangélique ne mentionne aucune femme parmi les « Douze que Jésus a établis pour être avec lui et les envoyer prêcher » (Mc 3,13-14), les quatre évangélistes attestent que, dans le

groupe restreint des disciples, il y avait un certain nombre de femmes : ils sont unanimes aussi à souligner *leur rôle au cours des événements de Pâques!*

évangile selon marc

Vers la fin du second évangile (Mc 15,41), nous apprenons rétrospectivement que des femmes « *suivaient Jésus et le servaient quand il était en Galilée* » ; les noms de trois d'entre elles sont cités, ce qui paraît l'indice d'une tradition prémarcienne. Pourquoi alors l'évangéliste n'a-t-il pas signalé plus tôt leur présence dans le groupe restreint des « disciples » (il n'est pas encore question d'apôtres en Mc) ? Certains pensent qu'il hésitait à rapporter un souvenir aussi compromettant pour Jésus : en milieu juif, il était impensable qu'une femme quitte la maison familiale pour accompagner un rabbin itinérant dans ses pérégrinations. Selon d'autres exégètes, il faudrait voir là un indice de la pression antiféministe exercée par le milieu de l'évangéliste, à prédominance judéo-chrétienne...

Quoi qu'il en soit, *dans le récit marcien de la Passion*, le plus ancien que nous possédions, les femmes occupent **une place de premier plan**. En effet, alors que tous les disciples masculins ont pris la fuite, elles sont restées : elles sont là « qui regardent de loin », au moment où Jésus meurt sur la Croix (15,40). Elles sont là aussi quand on le met au tombeau (15,47) et y reviennent le lendemain matin, pour découvrir qu'il est vide ! Elles sont alors les premières à recevoir l'annonce de la Résurrection et s'entendent confier la mission de porter la nouvelle « aux disciples et à Pierre » (16,6-7). Témoins courageux mais passifs de la mort et de la Résurrection de Jésus, les voilà cependant qui se dérobent devant le témoignage actif qui leur est demandé (16,8). Cette finale authentique de Marc, qui n'a pas fini de susciter hypothèses et débats, ne serait-elle par le reflet, et la critique implicite, de ce que l'évangéliste constatait dans sa communauté de Rome vers 70 ?

évangile selon matthieu

Pour composer à son tour un évangile vers 85, Mathieu s'inspire de Marc (complété par Q. Source des Paroles). A quelques détails près, il reproduit fidèlement les passages marciens qui rappellent la présence de femmes-disciples au Golgotha (Mt 27,55-56), lors de la mise au tombeau (27,61), et leur retour au tombeau trouvé vide (28,2,5-7). Cependant, à l'encontre de Mc 16,8, les deux femmes citées (Marie de Magdala et l'autre Marie), loin de

garder le silence, s'empressent d'accomplir *la mission que l'ange leur a confiée* (28,8). Bien plus, en introduisant un doublet apparemment rédactionnel¹², Matthieu présente ces femmes comme les premières bénéficiaires d'une apparition du Ressuscité ! Celui-ci répète et cautionne donc *l'envoi en mission* que l'ange leur avait communiqué: « Allez annoncer à mes frères... » (28,9-10). Ses « frères », ce sont bien sûr ses disciples historiques mais, dans le contexte de l'évangile, ce sont aussi « tous ceux qui font la volonté de son Père » (12,49-50).

D'après l'auteur de Matthieu, deux femmes dont il avait trouvé le nom de Marc, ont été les témoins actifs de la Résurrection au moment même des événements de Pâques. Il semble bien, cependant, que le second envoi, d'origine rédactionnelle, n'est pas simplement la répétition insistante de l'ordre angélique, que les femmes sont d'ailleurs en train d'exécuter. Il a sa portée propre: *les femmes se voient investies par le Christ ressuscité d'une mission auprès des « frères »*, c'est-à-dire des disciples de la communauté matthéenne... et des Eglises à venir.

En insérant ce développement, Matthieu avait sans doute à l'esprit *les préjugés antiféministes*, difficiles à extirper, d'une communauté dans laquelle les judéo-chrétiens étaient majoritaires. C'est pourquoi l'évangéliste fait intervenir le Christ ressuscité en personne pour confier à deux femmes un ministère intra-ecclésial et légitimer une pratique contestée, voire récusée par certains: actualisation, fidèle à la praxis de Jésus au cours de son ministère terrestre.

évangile selon luc

Luc qui compose son évangile au début des années 80, utilise les mêmes sources que Matthieu (Mc et Q) mais, à la différence de Marc, il n'attend pas le récit de la Passion pour signaler *la présence de femmes-disciples dans l'entourage de Jésus*. Il leur consacre même un sommaire (du genre d'une notice) rédactionnel (8,1-3) inspiré de Mc 15,41, dans lequel il précise que les femmes, en nombre important, « étaient avec Jésus » (5,2-3): il y avait, bien sûr, Marie de Magdala, citée en Marc, mais aussi Jeanne et Suzanne, sans doute connues par ailleurs, et beaucoup d'autres. Auditrices de l'enseignement de Jésus, témoins de guérisons qu'il opérait, elles avaient entendu

12/ F. NEIRYNCK, *Les femmes au tombeau: Etude de la Rédaction matthéenne* (Mt 28, 1-10) dans *New Test. Stud.* 15, 1968-1969, pp. 168-190.

de sa bouche l'annonce de sa Passion et de sa Résurrection (14,6: «quand il était encore en Galilée»). Comme le rapportent les autres évangélistes, elles étaient également présentes à quelque distance de la Croix (23,49), lors de la sépulture de Jésus (23,45) et à l'entrée du tombeau vide (24,1-7): plus nombreuses qu'en Marc à *recevoir l'annonce de la Résurrection*, elles vont aussitôt, sans en avoir reçu l'ordre explicite, l'apporter aux Apôtres (24,9-10). Mais «les Onze et ceux qui étaient avec eux» refusent ce témoignage de femmes et les accablent de leur mépris (24,11).

L'auteur du troisième évangile met donc *l'accent sur l'incrédulité des apôtres et sur leur misogynie*: n'y aurait-il pas là une projection rétrospective de sa propre expérience ecclésiale? Voilà des femmes qui ont côtoyé les disciples pendant des mois, bénéficié comme eux de l'enseignement privé de Jésus, sans mériter de leur part le moindre crédit...

A fortiori, leur témoignage n'avait-il aucune chance d'être reçu à l'extérieur, qu'il s'agisse de milieux juifs ou du monde païen. Ces *obstacles socio-culturels*, difficiles, sinon impossibles à surmonter, expliquent sans doute, pour une bonne part, l'exclusion dont les femmes-disciples sont l'objet quand on procède au remplacement de Judas (Ac 1,15-16).

En fait, elles remplissaient au mieux les conditions requises: n'avaient-elles pas accompagné Jésus depuis les débuts en Galilée, n'avaient-elles pas été présentes à la Passion et témoins de la Résurrection? Et pourtant, alors qu'elles étaient avec les Onze dans la chambre haute, partageant leur prière (1,13-14), c'est au sein d'une assemblée exclusivement masculine que sera désigné le «douzième témoin officiel» de la Résurrection, chargé de prêcher la Bonne Nouvelle au monde (1,21-22).

Avec plus d'insistance encore que ses confrères synoptiques, Luc rappelle que la mixité était effective dans le groupe des disciples qui accompagnaient Jésus de Nazareth. Comme Matthieu, dont il n'a pas connu l'évangile, il critique implicitement *l'antiféminisme de son Eglise*, s'en prenant surtout à la misogynie des autorités qui refusent aux femmes le droit d'exercer, à l'intérieur des communautés, le ministère du témoignage dont elles sont aussi capables que les disciples masculins.

Théologien de l'histoire du salut, l'auteur de Luc et des Actes a le sens du temps, des délais nécessaires à certains accomplissements: c'est dans la durée que doivent se déployer progressivement les virtualités impliquées dans la praxis novatrice de Jésus. Tout en prônant le «déjà» d'un ministère

intra-ecclésial pour les femmes, il semble accepter le «pas encore» des femmes-apôtres, dans un monde qui n'était pas prêt à accueillir leur prédication: leur confier une telle mission à cette époque revenait à compromettre la réception du message évangélique ! Mais cette discrimination, *exigée par le contexte* socio-culturel, ne doit pas être considérée comme une norme absolue et définitive.

évangile selon jean

Tout différent qu'il soit des Synoptiques, l'évangile de Jean, le plus tardif (vers 100), leur est pourtant apparenté directement ou par le recours des traditions communes: nous ne précisons pas davantage, car ce n'est pas ici le lieu d'envisager le problème complexe des sources de Jean et des couches rédactionnelles qu'on croit déceler sous le texte final. Tel que nous le connaissons, il tend clairement, par ses accentuations théologiques, à privilégier la relation personnelle du croyant à Jésus, relativisant l'importance de la hiérarchie ¹³.

A l'exception de la Samaritaine (Jn 4,7) et de la femme adultère (8,3), les personnages féminins du quatrième évangile figurent déjà dans les synoptiques: tel est le cas de Marie de Magdala (qui n'a rien de commun avec la «pécheresse» de Lc 7,37), de Marthe et de sa sœur, Marie (Lc 10,39).

Pourtant **la femme de Samarie** n'est peut-être pas aussi étrangère aux Synoptiques qu'il y paraît. A y regarder de près, cette femme-type, désignée uniquement par son appartenance ethnico-religieuse, et de mœurs faciles (elle en est à son sixième homme !), pourrait bien être la correspondante johannique de « la Syrophénicienne », mise en scène par Marc (7,24-30), et de la «Cananéenne» ¹⁴, son équivalente matthéenne (Mt 15,21-28)! Dans le récit de Jn 4,1-42, l'initiative vient de Jésus: bravant les convenances les plus élémentaires (comme le prouve l'étonnement des disciples: 5,27), c'est lui qui l'interpelle et entame avec elle un long dialogue théologique. En suite de quoi, la femme s'en va témoigner à la ville et amène les Samaritains à croire en Jésus.

13/ R.E. BROWN, *La communauté du Disciple bien-aimé* (Col. Lectio Divina 116), Paris, Cerf, 1983, notamment « Rôle des femmes dans le quatrième évangile ».

14/ Pour une étude détaillée de ces péripécies, voir nos articles *Tradition et Rédaction dans*

la péripécie de la Syrophénicienne: Marc 7, 24-30, dans *Revue théologique de Louvain* 8 (1977), pp. 15-29 et *La péripécie de la Cananéenne* (Mt 15,21-28) dans *Ephemerides theologicae Lovacienses* 58 (1982), pp. 25-49.

A travers ce récit-dialogue, *la mission post-pascale aux Samaritains* (comparer Mt 10,5 et 15,24) se trouve donc projetée dans le temps du Jésus terrestre et entérinée par lui. N'est-il pas significatif qu'une fois de plus, *une femme soit choisie pour illustrer l'abolition des barrières ethniques par le Ressuscité*, qui réalise le projet inauguré par Jésus de Nazareth ? N'y aurait-il pas, dans la pensée des évangélistes, une connexion plus ou moins consciente entre les deux types de discrimination, aussi inadmissible l'une que l'autre ? On notera cependant que les disciples accompagnent Jésus en Samarie sans manifester de réticence (4,8), tandis qu'ils sont stupéfaits (4,27) de le voir parler à une femme ! La communauté du rédacteur évangélique aurait-elle été plus disposée à admettre la mission aux Samaritains que l'abolition des discriminations sexistes ?

Le récit de la résurrection de Lazare (Jn 11,1-44) nous propose un autre exemple de « promotion féminine ». Si les deux sœurs, Marthe et Marie, nous sont déjà connues par l'évangile de Luc (10,38-40), Jean leur donne un frère, Lazare. Ce type de « famille-fraternité » ne correspond guère au modèle patriarcal dominant à l'époque. On est en droit, dès lors, de se demander si l'évangéliste ne vise pas, dans cet épisode, *la famille nouvelle* que forme la communauté fraternelle des disciples. Il semble d'ailleurs confirmer cette interprétation en soulignant que « Jésus aimait Marthe et sa sœur et Lazare » (11,5; par. 11,3.11.35). Or, l'amour de Jésus pour « les siens » est un des thèmes privilégiés du quatrième évangile (voir 13,1.23.34; 15,9-12...); ses disciples, il les appelle ses « amis » (15,15) et c'est ainsi qu'il désigne Lazare (11,11). Affirmer, à propos de Marthe et Marie, citées en premier, que « Jésus les aimait », ne revient-il pas à *les assimiler aux disciples* ? En outre, c'est à Marthe qu'est attribuée une des professions de foi christologique les plus élaborées de tout le Nouveau Testament (11,26-27); la confession de Pierre en Jn 6,68-69 n'a pas, loin de là, la même ampleur !

Femme-disciple, Marthe l'est aussi sur le mode de la diaconie, du service de la table, dans le récit johannique de l'onction à Béthanie (12,1-9; par. Mc 14,3-9 et Mt 26,6-13), alors que sa sœur Marie occupe l'avant-scène en accomplissant un geste symbolique, riche en signification.

Quant à **Marie de Magdala**, qui n'a rien de commun avec la précédente, elle n'est plus, comme dans les Synoptiques, en tête d'un groupe de femmes qui agissent et réagissent collectivement. Selon la rédaction johannique du récit de la Passion, en dehors de la mère de Jésus et de la sœur de celle-ci, aucune autre femme n'est présente aux étonnements de

Pâques. Avec le «disciple bien-aimé», Marie de Magdala se trouve non pas à distance, mais au pied de la Croix (19,25). Témoin immédiat de la mort de Jésus, elle sera aussi la première, avant Pierre lui-même (!) à voir le Ressuscité (20,14): Jésus l'appelle alors par son nom et *l'envoie personnellement annoncer à ses «frères»* qu'il monte vers son Père, qui est aussi leur Père (20,16-17).

Tel qu'il est décrit en Jean, le rôle de Marie-Magdeleine est donc bien représentatif de la théologie du quatrième évangile, qui tend à contrebalancer la précellence de Pierre et l'autorité des Douze en valorisant la communauté des croyants (le Disciple bien-aimé) et leur relation personnelle à Jésus. Si le schéma narratif n'est pas sans rappeler l'ajout matthéen de l'apparition du Ressuscité aux femmes qu'il envoie, c'est sur le mode individuel et en des termes typiques de la christologie descendante de Jean: la mission, le «ministère» confiés à Marie de Magdala sont *identiques*, mais adaptés à un contexte différent.

Pas plus qu'à propos de Marthe et de sa sœur Marie, il n'est dit d'elle, dans l'évangile de Jean, qu'elle a suivi Jésus avec le groupe des disciples: ces femmes correspondent au modèle johannique du disciple, qui rencontre Jésus dans une relation interpersonnelle, confesse sa foi en Lui et en témoigne dans la communauté.

Pas plus que dans les Synoptiques, il n'est dit de ces «femmes disciples» qu'elles ne se trouvaient pas parmi les convives du **dernier repas** que Jésus partagea avec «les siens» (13,1-2). Dans sa version johannique, le récit de ce repas ne reprend pas l'Institution eucharistique, mais lui substitue le lavement des pieds (13,3-17), symbole du service des frères, qui en est l'indispensable correspondant existentiel. Mais c'est le même repas d'adieu auquel des femmes honorables ne pouvaient participer en aucun cas.

Or, curieusement, quand il s'agit de la Cène synoptique, leur absence est exploitée comme un argument décisif pour les écarter à tout jamais du sacerdoce ministériel! Par contre, on ne songe pas à invoquer leur absence de la Cène johannique pour leur interdire les humbles services dans les communautés d'hier et d'aujourd'hui. Déjà au 1^{er} siècle, il est exigé que, pour être admise dans le groupe des veuves, une femme ait «lavé les pieds des saints» (1 Tm 5,10)... Comment justifier que le commandement de Jésus soit interprété dans un sens d'un côté, mais exclusif de l'autre?

en guise de conclusion

S'il est vrai qu'il n'y a pas de femme parmi les Douze, que Jésus ne les a pas « choisies » comme disciples, ou envoyées en « mission extérieure », il n'a jamais formulé à leur endroit la moindre parole d'exclusion, ou simplement de restriction, ce qui n'est pas le cas en d'autres domaines. Relevons, à titre d'exemple, qu'il a interdit à ses disciples d'aller en terre païenne et en Samarie (Mt 10,6), comme lui-même a limité sa propre mission terrestre à Israël (Mt 15,24). Or, aussitôt après la Résurrection les Onze comprendront qu'ils sont envoyés aux nations (Mt 28,19): le moment était venu d'annoncer à tous les hommes la Bonne Nouvelle du Royaume inauguré par Jésus de Nazareth. Un Royaume dans lequel toutes les discriminations sont abolies, en particulier l'infériorité et l'exclusion des femmes !

L'apôtre Paul, qui proclame leur égalité, la reconnaît dans la pratique des communautés auxquelles il écrit. Les évangélistes présentent des femmes-disciples, auxquelles le Ressuscité confie la mission intra-ecclésiale par excellence: être témoin de la Résurrection auprès des « frères » !

N'est-ce pas avec la même fidélité dynamique à Jésus de Nazareth qu'il faut repenser, pour notre temps, le rôle de la femme dans l'Eglise et au service de la Mission universelle ?

Alice Dermience

*rue du Batty 12/002
B 1348 Louvain La Neuve
Belgique*

RELIGIEUSES AFRICAINES

par Anne Nasimiyu Wasike

Religieuse ougandaise, Anne Nasimiyu Wasike est Supérieure générale des Petites Sœurs de Saint-François. Titulaire d'un doctorat en Théologie systématique de l'Université Duquesne (Pittsburg – USA), elle enseigne au Département des Etudes Religieuses de l'université Kenyatta à Nairobi. Elle est aussi coordinatrice pour les femmes à l'Association Oecuménique des Théologiens du Tiers Monde.

Comment la religieuse africaine envisage-t-elle sa mission ? A-t-elle une manière bien à elle de la réaliser ? Anne Wasike répond à ces questions. Elle met aussi en évidence certaines situations qui entravent l'action de la religieuse africaine et l'empêchent parfois de manifester son identité propre.

La vie religieuse en Afrique subsaharienne est apparue avec l'arrivée de la seconde vague de missionnaires chrétiens dans ce continent. Les modèles de vie religieuse ont été transplantés d'Europe et d'Amérique sans aucune modification et les Africaines qui désiraient entrer en religion ne pouvaient être que les répliques des modèles européens et américains. Aujourd'hui, à la lumière de Vatican II, la religieuse africaine cherche à comprendre et à situer sa mission dans le contexte de l'Afrique. Partant d'un regard sur la mission du Christ, ma réflexion personnelle s'attache à mieux cerner le rôle de la religieuse africaine au milieu des autres femmes.

le christ : modèle de la mission

La mission est une proclamation, une communion et un service. L'incarnation de Jésus Christ illustre la méthode à employer dans la mission. Jésus était profondément acculturé au peuple juif. Il était en effet un vrai Galiléen de

Nazareth. Il est allé au cœur de la vie et de l'existence de ceux auxquels son ministère s'adressait et qu'il servait. Jésus, le Fils de Dieu, a pris notre condition humaine comme l'affirme saint Paul : « *Celui qui n'avait pas connu le péché, Dieu l'a identifié au péché.* » Dans son ministère, Jésus s'adresse aux pécheurs, aux exclus de la société, aux pauvres, aux nécessiteux et leur offre la possibilité de prendre conscience de leur dignité humaine fondamentale. Tel est le défi devant lequel le Christ nous situe nous, ses disciples. Comme le dit Marc : « *Car le Fils de l'homme est venu non pour être servi mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude* » (Mc 10, 45). Ainsi, le service des pauvres, des nécessiteux, des opprimés et des exploités implique que l'on risque sa propre vie pour que les autres puissent vivre.

Puisque le Christ a envoyé les apôtres en mission et continue à nous y envoyer aujourd'hui, *nous devons poursuivre sa mission* de Prophète de Dieu, Serviteur de Yahvé, Prêtre du Très-Haut, Sauveur de l'humanité et apporter, en vérité et en réalité, la vie et l'immortalité à tous les peuples. Jésus a rétabli la dignité et l'identité humaines sur de nouvelles bases. Il a dénoncé les systèmes avilissants et ségrégationnistes inventés par certains pour légitimer l'exploitation des autres. En rendant leurs droits et leur dignité aux pauvres, Jésus menaçait la position des privilégiés et des puissants qui, finalement, l'ont mis à mort.

au service des pauvres

Les religieuses africaines sont engagées *au service des pauvres et des indigents*. On en trouve qui se sont consacrées à l'aide aux réfugiés, aux victimes de la sécheresse et de la famine, aux malades, spécialement aux malades du sida. Il y a celles qui ont mis sur pied des projets de développement comme des campagnes d'alphabétisation, des programmes de construction de logements ou d'éducation à la santé. D'autres prêtent une attention particulière aux handicapés, aux personnes âgées, aux enfants, aux alcooliques, aux toxicomanes, à la réhabilitation des délinquants. Quelques-unes sont engagées à témoigner de l'Evangile et à manifester sa capacité d'insuffler une vie nouvelle et l'espérance dans les relations et les communautés humaines.

Dans les religions traditionnelles africaines, le rapport au monde et à l'univers, les relations au sein des communautés sont au centre de l'existence humaine tout entière. « *Dans la religion africaine*, affirme H. Sindima, *nous ne pouvons comprendre les personnes, nous ne pouvons en vérité avoir d'identité personnelle, sans référence aux autres personnes... La notion de communauté souligne fortement que la vie est l'actualisation du fait de vivre*

le présent en lien avec les gens, les autres créatures et la terre». ¹ Ainsi, le principe directeur de la conscience des peuples africains est l'exigence de liens et d'harmonie entre les gens et entre les gens et la création. Les gens doivent considérer l'ordre naturel comme un don de Dieu que toutes les générations, passées, présentes et à venir doivent protéger et apprécier.

Ce principe est une valeur chrétienne que reprennent à leur compte quelques petites communautés. Dans la paroisse de Rarua, des communautés chrétiennes mettent l'accent sur la solidarité dans les relations personnelles, sur le sentiment d'appartenance à la communauté et de reconnaissance de l'identité. Elles ont institué des ministères en vue de protéger les gens et de leur faire prendre conscience de leurs devoirs et de leurs responsabilités envers les pauvres, envers ceux qui n'ont pas de terre, les sans-logis, les chômeurs, les malades et la jeunesse².

parmi les femmes africaines

La vie des femmes en Afrique connaît des variantes selon les différences culturelles, économiques, politiques et matérielles, tant au niveau national qu'international. D'autres différences interviennent au plan personnel selon que l'on est pauvre ou riche, célibataire ou mariée, salariée ou femme au foyer³.

La plupart des femmes africaines se débattent contre toutes sortes de forces qui les dépouillent de leur personnalité et les empêchent de prendre en main leur destinée. Toutes font l'expérience d'une triple oppression, du sexe, de la classe sociale et de la discrimination raciale qui se manifeste dans la société et dans l'Eglise. Une réflexion critique s'est engagée pour une réévaluation morale. En même temps, est apparu un nouvel intérêt pour une approche du statut de la femme du point de vue de l'histoire, de la tradition et des sciences humaines, et pour une meilleure compréhension de la personne humaine à la lumière des acquisitions modernes. La prise de conscience que les présupposés philosophiques traditionnels concernant le statut des femmes sont basés

1/ H. SINDIMA, *Community of life: Ecological Theology in African Perspective* in *Liberating Life: Contemporary Approaches to ecological Theology*, New York. Orbis Books, 1990, pp. 144-146.

2/ A. NASIMIYU-WASIKE, *The Role of Women in small Christian Communities* in "How local is the Local Church ?", AMECEA Gaba

Publications Spearhead, n° 126-128, 1993, pp. 181-202.

3/ A. NASIMIYU-WASIKE : *Acceptation de la condition humaine intégrale comme préalable à une inculturation authentique* in "Inculturation : Abide by the Otherness of Africa and the African", J.H. Kok-Kampen, 1994, pp. 47-56.

sur des hypothèses erronées, actuellement sérieusement remises en question, appelle tout le monde, femmes, hommes et enfants, à une vie chrétienne authentique. Tous les humains sont appelés à se développer librement selon leurs aptitudes et leurs possibilités.

La prise de conscience des femmes se situe *dans un mouvement plus général* qui, à travers le monde entier, s'applique à libérer la communauté humaine des préjugés et des structures établies qui ne peuvent fonctionner que grâce au maintien des dichotomies et des hiérarchies ⁴. En tant que disciples du Christ, les femmes et les hommes de bonne volonté sont tous appelés à s'engager vigoureusement dans la critique des institutions qui exploitent telle ou telle catégorie de personnes, spécialement les femmes, les enfermant dans des clichés, leur déniaient le droit de réaliser leurs potentialités et les maintenant dans des positions inférieures. Comme chrétiens, nous sommes invités à prendre partie pour l'ouverture, pour la créativité, pour l'instauration de relations humaines dynamiques, ce qui permettrait aux femmes comme aux hommes d'apporter leur contribution à l'histoire humaine.

mères pour tous

Les religieuses ont avant tout à se libérer elles-mêmes, en prenant en compte la distinction entre la nature avec son caractère inéluctable et la culture qui peut varier. Par leur vœu de chasteté, elles sont appelées à devenir mères pour tout le monde. C'est pourquoi **elles ont vocation à protéger et à faire grandir toute vie** dans l'univers. Elles doivent promouvoir et favoriser activement la justice de Dieu en défendant l'intégrité de la vie humaine. Elles doivent rechercher des alternatives aux politiques natalistes qui font des femmes et des hommes, des sans-toit, des sans-terre, des sous-alimentés et des sans-emploi. Les religieuses doivent être des mères universelles, contestant courageusement les systèmes économiques qui exploitent les hommes, les divisant en possédants et démunis. Les religieuses africaines ont mandat d'être créatrices de confiance dans un monde corrompu et en détresse. Elles ont à manifester le pardon de Dieu qui n'est autre que son amour s'étendant à tous les hommes sans exception.

solidarité et justice

Par leur vœu de pauvreté, les religieuses africaines sont appelées à **la solidarité avec les pauvres et les nécessiteux**. Leur vocation est de les rendre

4/ A. NASIMIYU-WASIKE, *Féminisme et théologie africaine*. Note présentée à la Conférence théologique de Nairobi, 1988, p. 1.

capables de participer aux affaires qui les concernent et de contester les structures basées sur des relations d'exploitation. Il leur faut pratiquer la miséricorde par le don d'elles-mêmes, le partage de leurs biens et de leurs ressources, donnant d'elles-mêmes l'image de servantes et non de femmes dominatrices ou autoritaires. De cette manière, elles seront les actrices et les signes du projet divin de recréer une terre nouvelle où régneront la paix et la justice de Dieu.

Les religieuses africaines doivent se rendre compte que *les choses ne vont pas de soi* mais qu'il s'agit de prendre conscience de leur dignité, de leur valeur et de celles des autres. Elles sont souvent dans des positions avantageuses, aussi leur faut-il être conscientes des injustices infligées aux femmes et leur témoigner leur solidarité. Dans bien des couvents, il y a des employées et des ménagères. Comment sont-elles traitées par les soeurs ? Reçoivent-elles un salaire qui leur permette de vivre ? Bénéficient-elles de la sécurité sociale, d'une couverture médicale, d'un régime de retraite ? La justice doit être mise en œuvre chez les religieuses, pour s'étendre ensuite au pays et au monde entier.

traditions et innovations

Les religieuses africaines doivent se placer en première ligne pour *démasquer les mythes* qui permettent aux oppresseurs de dominer la société et l'Eglise. Les préventions culturelles à l'encontre des femmes doivent être dénoncées pour que soit retrouvé l'esprit communautaire libérateur fondamental des Ecritures. Dans la religion africaine, le fatalisme est l'expression de l'asservissement à la tradition. Selon les croyances traditionnelles, les morts ne sont pas libérés, ni les vivants dégagés de la charge que constituent pour eux les morts. C'est en respectant strictement la tradition, en reproduisant sans fin ce que les ancêtres ont fait, que l'on obtient leurs faveurs et celles du Créateur. De telles croyances mettent l'accent sur l'efficacité de la commémoration du passé, moins comme perspective d'avenir que comme garantie que tout restera inchangé. Cela rend les gens craintifs et routiniers. L'esprit des adeptes de ces croyances est pénétré de fatalisme, il en résulte qu'ils sont passifs et fermés à toute innovation. Cette forme de fatalisme est ce qui retient les femmes africaines d'aller de l'avant.

Les religieuses africaines sont allées à l'encontre d'une des croyances fondamentales de la religion africaine, à savoir qu'il est impératif de transmettre la vie en engendrant des enfants qui continueront le lignage et perpétueront le nom des ancêtres. Le fait pour une personne de choisir délibérément de ne pas engendrer était le pire crime qui puisse se commettre vis-à-vis de la communauté et de la société et c'était, c'est encore, considéré comme un mal. En choisissant volontairement de ne pas avoir d'enfants, les religieuses ont franchi un pas décisif à

l'encontre de cette tradition. Elles ont à explorer d'autres solutions, éveillant les gens à une réflexion et à un jugement critiques de sorte qu'ils ne prennent pas uniquement pour vrai ce que dit la tradition. Elles ont mission de permettre aux autres femmes de développer une réflexion critique sur leurs expériences de vie. Elles ont une mission et une tâche, en collaboration avec les autres femmes engagées dans le même but. En dialogue avec elles, elles ont à déterminer comment elles peuvent contribuer à la libération de toutes les femmes.

un rôle prophétique

La vie religieuse s'inscrit dans la ligne de la vocation baptismale et dans cette perspective, les religieuses sont appelées à être prophètes en prenant le parti de la justice et de la vérité. Elles doivent considérer comme un devoir et une responsabilité le fait d'aider les autres femmes à mettre leurs dons en valeur et à discerner ce dont leur communauté a besoin. Toutes les femmes doivent chercher à être reconnues sur un pied d'égalité comme enfants de Dieu. Elles ont à rechercher l'égalité des chances dans les domaines social, politique, économique, culturel et spirituel de la vie humaine.

Les religieuses doivent être à l'avant-garde de l'effort pour *redéfinir la place des femmes dans l'Eglise et dans la société*, effort qui les rendra capables de laisser là les définitions que les hommes ont données d'elles et de travailler petit à petit à faire disparaître les contraintes dont elles sont victimes dans la société et les injustices qui sont leur lot dans la vie privée.

les petites communautés chrétiennes

Cellules de vie nouvelle au sein de la masse rurale, les femmes y jouent un rôle de direction très important et elles en constituent la majorité des membres. A ce niveau, l'inculturation commence aussi à devenir une réalité. *Des ministères émergent*, fondés sur la tradition religieuse africaine mais avec une interprétation chrétienne. Chargées de transmettre les valeurs traditionnelles, les femmes ont, de ce fait, un rôle important dans l'inculturation. Les religieuses, en lien étroit avec ces petites communautés chrétiennes, pourraient travailler à la réalisation de ce processus d'inculturation qui a largement tenu la vedette à l'Assemblée des évêques lors du Synode africain à Rome en mai 1994.

il y a encore des obstacles à lever

Le cléricalisme existe chez certains pasteurs, certains prêtres et certains laïcs, hommes ou femmes. Il leur est difficile de reconnaître la capacité des

femmes à exercer un ministère et le rôle qu'elles peuvent jouer dans l'Eglise. *Un changement de mentalité est nécessaire* et il faut entreprendre une éducation positive de ces personnes pour les rendre capables de voir chacun et chacune avec ses dons et ses capacités.

Un autre obstacle tient au fait que la plupart des femmes africaines ont une piètre opinion d'elles-mêmes. C'est la conséquence d'une organisation de l'Eglise et de la société centrée sur les hommes. Même aujourd'hui, très peu d'Africaines ont le sentiment qu'elles ont le droit de participer pleinement à tous les ministères dans l'Eglise. On est surpris, lorsqu'il n'y a qu'un homme dans les petites communautés chrétiennes, de constater que c'est automatiquement à lui que le rôle de direction est confié. Les religieuses devraient faire partie de ces petites communautés chrétiennes non pour les diriger, mais afin de permettre à leurs compagnes laïques d'y tenir, elles, les rôles de direction.

L'Eglise n'a pas joué le rôle qui lui revenait pour rendre les femmes capables de développer en profondeur la conscience de leur dignité et de leur valeur. C'est la tâche des religieuses de promouvoir *une éducation qui vise à un développement humain intégral*. Cela permettra aux femmes d'être mieux reconnues, d'accroître l'estime qu'elles ont d'elles-mêmes et de rechercher la justice pour elles-mêmes et pour les autres.

Enfin, les religieuses africaines appartenant à des congrégations internationales doivent prendre la mesure des difficultés de leurs sœurs appartenant à des congrégations locales.

Anne Nasimiya Wasike

*Nkokonjeru Generalate
P.O. Box 469 Nkokonjeru
Mukono – Uganda*

EN CONTEXTE INTERRELIGIEUX

ASIE

par Rose Fernando

Franciscaine Missionnaire de Marie sri-lankaise, Rose Fernando a été provinciale de son institut au Sri Lanka, puis douze ans conseillère générale à Rome. Elle assume actuellement la responsabilité de coordinatrice « Justice et Paix » dans son institut.

Ayant vécu en milieu multireligieux, Rose Fernando connaît la diversité de la condition de la femme, mais aussi ce qu'elles ont en commun. Vivre la mission en relation avec les femmes d'autres religions est pour elle une invitation à renouveler l'image de Dieu, de la religion, de l'homme et de la femme pour un témoignage vraiment évangélique.

En Asie, comme en beaucoup d'autres régions du monde, la femme n'est pas reconnue comme égale de l'homme et elle n'occupe pas dans la société la place qui devrait lui revenir. La position et le rôle des femmes et des filles sont déterminés par un système patriarcal. Les problèmes les plus fréquemment rencontrés sont l'inégalité dans l'accès à l'éducation, à l'emploi, la disparité des salaires, la double charge du travail au foyer et à l'extérieur, la dépendance économique, la discrimination à tous les niveaux, les violences et parfois le viol, la prostitution.

On m'a demandé de réfléchir sur le thème de « Femmes en mission en contexte interreligieux ». Que signifie effectivement « mission » pour les femmes dans ce contexte de misère, d'injustices et aussi de religiosité ? Comment vivons-nous la mission dans une situation aussi complexe ?

DES IDÉES ET DES REPRÉSENTATIONS À CHANGER

une autre image de Dieu

Notre tâche principale est de **renouveler l'image que nous présentons de Dieu/le Divin**, car il s'agit là d'une référence constante pour les peuples asiatiques. Il s'agit de mettre en relief *le visage d'un Dieu qui est amour, compassion et plénitude de pardon*, de présenter un Dieu à la fois *masculin et féminin*. Dans l'hindouisme, «*Ardhanarishwar*» (Dieu) est représenté moitié homme moitié femme, ce qui exprime l'égalité de l'homme et de la femme. Dans la philosophie chinoise, le principe du Yin et du Yang est une expression de la complémentarité homme-femme. Dans la tradition judéo-chrétienne, la Genèse dit: «Dieu les créa homme et femme... Il les créa à son image» (Gn 1,27). C'est également une claire expression de l'égalité entre l'homme et la femme. Le principe masculin et féminin imprègne le développement historique des cultures, des civilisations, des philosophies, des mythologies et des religions ¹. Il nous faut présenter un Dieu qui a le souci de toute la personne et de toutes les personnes et nous garder de toute forme de dichotomie, de docétisme, d'individualisme et d'élitisme.

une autre image de la religion

Inconsciemment, les religions ont été responsables de l'exploitation et de l'oppression des personnes dans les systèmes sociaux et culturels existants. Les peuples asiatiques sont profondément religieux et la religiosité imprègne toute leur vie. Cependant, les gens prennent de plus en plus conscience de la distinction qu'il faut établir *entre les formes traditionnelles de la religion et la religion révélée*. A travers les siècles, l'interprétation des Ecritures a conduit à certains concepts religieux aliénants, tournés vers «l'autre monde» et ritualistes. Un exemple: la prière est une dimension importante des grandes religions du monde et les différents textes sacrés en soulignent la dimension de prière/contemplation méditative, mais dans la réalité de la pratique religieuse on insiste davantage sur la prière vocale et les rites à accomplir.

En Asie, on attend généralement de la femme qu'elle soit passive, obéissante et soumise. La vision qu'elle a de Dieu et de la religion l'a conduite à vivre cette attente culturelle comme une partie intégrale de sa conviction religieuse. Dans le contexte asiatique, le processus «de réveil» des femmes doit être

1/ AMOURY DE RIENCOURT, *Women and Power in History*, Sterling Publishers, New Delhi 1983,

explained in Arockiam, *The Yin/Yank (Shiv-Shakti) Principle*, Caritas India, July-August 1991.

orienté vers la recherche d'une nouvelle image de Dieu et de la religion qui permette de comprendre et d'apprécier la place et le rôle de la femme en tant que personne responsable, décidant de ses choix. Cette recherche d'une nouvelle image de la religion suppose un dialogue avec les femmes des autres religions. Ce travail peut aider à clarifier et à rectifier des conceptions erronées sur la religion des autres, préjugés qui sont souvent la conséquence d'un enseignement déformé dans nos classes d'histoire ou de religion. A ce niveau, le dialogue peut aider à la réconciliation entre les religions.

Cette recherche d'une nouvelle image de la religion se fera en prise avec *les expériences de vie*. Dans un contexte interreligieux, la mission doit se situer au niveau du dialogue de vie plutôt qu'au niveau du dialogue à partir des dogmes et des doctrines. Cette mission est mieux réalisée **par des femmes** qui, dans le contexte asiatique, ont un accès plus facile auprès des femmes ; c'est plus vrai dans certaines religions que dans d'autres. Ce sont aussi les femmes qui travaillent habituellement à la base.

repenser les concepts d'homme et de femme

Il ne s'agit pas de rabaisser l'homme, mais d'affirmer que l'homme et la femme ont été créés à l'image de Dieu, égaux et complémentaires. Regardons rapidement le concept de femme dans les différentes religions, et comparons la manière dont ces concepts sont compris dans les différentes sociétés.

Dans le bouddhisme, le seigneur Bouddha n'a pas fait de distinction entre les sexes, comme il n'a pas non plus fait de distinction entre les différentes castes, alors que le système des castes était puissant à son époque. En fait, il a prêché fortement contre ce dernier. Il a souligné *l'égalité de l'homme et de la femme*. Mais dans la pratique, l'enseignement du Bouddha a été déformé par la société qui a continué à donner une place de second rang à la femme, même chez les moines. Cette attitude envers les femmes perdure dans la plupart des pays bouddhistes.

Dans l'hindouisme, les premiers écrits védiques ne disent rien sur les devoirs et les privilèges de la femme hindoue dans la société ni sur les droits et les responsabilités que la société aurait à son égard. Les Védas ne se soucient manifestement pas de prises de positions éthiques. Ils n'expriment pas une théologie, mais simplement une philosophie de la vie, très simple et vigoureuse. Les Védas reconnaissent toutes les catégories d'hommes et de femmes, la diversité de leurs conditions, s'adaptant à chacun et offrant à tous espoir et promesse d'épanouissement. Mais Manu, de qui l'on tient le

code de conduite de la civilisation hindoue, a déclaré que les joueurs de tambour, les idiots, les intouchables, les animaux et les femmes méritaient d'être battus. On attend de la femme qu'elle jeûne, qu'elle observe tous les rites possibles et imaginables, pour garder son mari en bonne santé, et qu'elle engendre des fils. Il y a 3.600 millions de dieux et de déesses dans la religion hindoue et la femme est supposée jeûner en l'honneur de chacun d'eux.

Dans l'islam, le Coran *ne fait pas de différence entre l'homme et la femme* du point de vue de leur commune nature. Il considère la femme comme une créature humaine au même titre que l'homme, de la même essence, de la même origine. Mais dans la pratique de la vie en société, c'est le principe de la supériorité de l'homme et l'infériorité de la femme qui est admis comme norme et bien des mythes ont proliféré pour justifier ce propos: les femmes sont physiquement faibles, intellectuellement pauvres, mentalement sans solidité, timides et irrationnelles, psychologiquement et émotionnellement instables. La discrimination fondée sur le sexe commence dans la famille dès que l'enfant est né².

Dans la tradition judéo-chrétienne, comme nous l'avons signalé plus haut, nous avons une claire référence scripturaire à **l'égalité de l'homme et de la femme**. Les évangiles nous révèlent l'attitude de Jésus à l'égard des femmes: il les approche en maintes occasions; il révèle qui il est à la Samaritaine et lui donne la force de le proclamer comme le Messie (Jn 4,25-29). C'est à une femme, Marthe, qu'il déclare pour la première fois qu'il est la Résurrection et la Vie, et elle confesse sa foi en Lui (Jn 11,25). C'est à une femme qu'il apparaît en premier après sa résurrection et il l'envoie annoncer qu'il est vivant (Jn 20,17).

Mais dans les Eglises chrétiennes, la situation des femmes est bien différente: elles ne sont traitées ni comme égales, ni comme complémentaires des hommes. Comme une femme l'a souligné: «... dans l'histoire de l'Eglise, les femmes ont été considérées comme le sexe faible et subordonné. Même certains grands théologiens n'ont pas su voir la véritable valeur de la femme... Nous ne pouvons passer sous silence le fait que la femme est toujours objet de discrimination dans l'Eglise... Toutes les décisions sont prises par des hommes...» (Winifreda, Sri Lanka).

2/ Cette présentation de la femme dans les différentes religions est prise d'un article de NEYMA

Mohamed, *The Many Facets of Womanhood*, Social Justice, Issue on Women, March 1992.

une autre image de la mission

Historiquement et dans toutes les religions, ce sont des hommes qui ont exprimé Dieu et la religion à leur manière. Dans le christianisme, ce sont des hommes qui ont façonné l'image de Dieu, de Jésus, de l'Eglise, de la vie religieuse, de la mission... à travers leur interprétation des Ecritures, leur enseignement, leur prédication, etc. Les changements qui surviennent dans notre monde nous invitent à trouver de *nouvelles façons* d'être Eglise, d'être des femmes religieuses, de faire mission. Notre réponse à ces appels dépend de notre capacité à travailler en partenariat avec les hommes.

Dans cette collaboration, les femmes peuvent apporter des *qualités qui leur sont spécifiques*: capacité d'écoute, de dialogue, de réconfort. Dans la vie de Jésus, les trois femmes que nous avons citées, Marthe, Marie-Madeleine et la Samaritaine, reflètent ces valeurs évangéliques: ce sont des personnes qui ont écouté, dialogué et qui ont réconforté les autres. **Elles ont rendu Jésus présent dans leurs contextes respectifs.** Pour mettre cela en œuvre, les femmes ont besoin d'entrer en dialogue avec les hommes sur le « quoi » et le « comment » de la Mission.

Nous devons être à l'écoute de l'histoire des autres pour qu'il y ait révélation. En Luc 24, nous avons l'exemple de Jésus: il commence par écouter ce que lui rapportent les deux disciples d'Emmaüs, puis il rompt le pain de la Parole et le pain de l'Eucharistie: c'est alors qu'il y a révélation. Il nous faut, nous aussi, rompre le pain de la Parole et le pain de notre vie pour promouvoir les valeurs du Royaume et rendre Jésus présent là où nous sommes, dans un contexte interreligieux.

L'écoute de l'autre renforce l'estime que nous avons pour sa foi et rend notre émerveillement plus intense. C'est dans une recherche de dialogue, qui était d'abord une écoute, que Jésus s'est émerveillé devant la foi de la Cananéenne (Mt 15,22-28) et du centurion, deux non-juifs: « Je vous le dis, même en Israël, je n'ai pas trouvé pareille foi » (Lc 7,9). C'est seulement lorsque nous parvenons à nous émerveiller mutuellement devant la foi l'un de l'autre qu'un vrai dialogue peut s'établir. A ce niveau, le dialogue conduit à la révélation.

En tant que femmes, nous pouvons apporter une dimension féminine unique à *l'écoute et au dialogue*. Dans le passé, théologie et ecclésiologie ont été le monopole des hommes. La question vitale que nous affrontons aujourd'hui est celle-ci: « En partenariat avec les hommes, les femmes peuvent-elles contribuer à façonner **un nouveau visage de l'Eglise** ? En partenariat avec les hommes, les femmes peuvent-elles développer **des théologies** au niveau local

et universel ? « Recréer, écrit Rosemary Reuther, c'est ce pouvoir de liberté et de vie nouvelle par lequel le Verbe de Dieu intervient pour porter un jugement sur les modèles de vie établis et ouvrir de nouvelles possibilités »³.

LIEUX ET MOYENS D'ACTION

dans la famille

En Asie, la cellule familiale joue toujours un rôle important dans la formation des enfants. Dans bien des cultures, certaines images stéréotypées concernant le garçon, la fille, l'homme, la femme, etc., sont inculquées dès l'enfance. Les enfants grandissent avec ces images, s'y conformant à leur manière et répondant à ce qu'on attend naturellement d'eux. Les livres scolaires confirment ces images et renforcent certaines normes et certains comportements reçus.

Fondamentalement, c'est la mère (ou la grand-mère) qui transmet les valeurs religieuses et traditionnelles. En cette année internationale de la famille, il nous faut redoubler d'efforts pour atteindre les familles à travers les paroisses, nos écoles, les organismes non gouvernementaux et d'autres institutions. En contexte interreligieux, **notre mission envers la famille** (maris et épouses) est de revoir fondamentalement les images traditionnelles. Il nous faut présenter *Dieu comme masculin et féminin*, comme l'ont compris à l'origine certaines religions orientales, de telle manière que filles et garçons grandissent avec des idées et des attitudes nouvelles envers l'autre sexe. Il nous faut présenter les *religions comme des révélations de Dieu*, de sorte que les enfants, dans leur quartier et à l'école, grandissent dans le respect des autres religions. Il nous faut enfin présenter *l'homme et la femme comme égaux et complémentaires*.

par les institutions

Dans beaucoup de pays d'Asie, les religieux dirigent toujours des institutions importantes : écoles, hôpitaux, centres pour enfants abandonnés, vieillards, handicapés, etc. En Inde seulement, les chrétiens (2,4% de la population) sont responsables de 40% des institutions et la majorité d'entre elles sont tenues par des religieuses. Ces institutions peuvent être des lieux où, à travers programmes et projets, s'opérera la transformation de l'image de Dieu, de la religion, de l'homme et de la femme.

3/ Rosemary CHINNICI, *Can Women re-image the Church?* Paulist Press, New Jersey, 1992, 38.

Concrètement, dans un contexte de préjugés et de discriminations fondés sur le sexe, la religion, la race, la caste et l'origine ethnique, c'est un appel à mettre en route des programmes d'éducation, conventionnels ou non, qui mettent l'accent sur **la dignité de tous les humains**, sans égard au sexe, à la race, à la religion, à la caste, à l'appartenance ethnique. Notre rôle prophétique en tant que femmes est de libérer l'homme et la femme, pour qu'ensemble, égaux, ils puissent penser et agir d'une manière nouvelle, créer un avenir nouveau et une histoire nouvelle. Travailler dans et à travers des institutions présente *deux autres avantages*: pouvoir changer les structures et les systèmes et collaborer avec des responsables de haut niveau chargés de mettre en place une politique. Garder nos institutions en Asie aujourd'hui ne se justifie qu'à une seule condition: avoir la volonté de changer les options et les politiques.

par les organisations féminines

Plusieurs facteurs contribuent à l'éveil de la conscience des femmes et parmi les religieuses grandit de plus en plus la conviction qu'**un processus éducatif de libération** doit être mis en place. Les parcours d'éducation, conventionnels ou non, incluent maintenant des programmes de conscientisation qui aident les filles et les femmes à analyser leur situation d'une manière critique et constructive en vue de la transformer. Une telle formation est libératrice; la femme participe activement au processus de sa propre transformation, individuellement et structurellement.

Caritas India offre un bon exemple de ce travail, spécialement par sa contribution au développement de projets communautaires de base et d'organisations féminines qui sont des agents de transformation personnelle et sociale. Citons, en exemple, le témoignage d'un groupe de femmes du Tamil Nadu, en Inde:

«Nous sommes organisées pour notre profit et celui du village... Notre première action a été de creuser un puits en collaboration avec les hommes... Nous avons aussi décidé de mettre fin aux disputes entre nous, aux champs comme au village. Les différends sont soumis à l'association qui les résout. La paix est le fruit de notre action et nous la partageons entre nous. L'union est notre première valeur.

«Nous avons aussi profité des avantages offerts par le gouvernement aux personnes âgées et trois d'entre elles ont obtenu une pension... Notre but, c'est le développement du village... Nous avons épargné et déposé en banque

12.000 roupies (environ 400 dollars). Notre revendication fondamentale, c'est **la dignité**. Toute femme et tout homme doivent être respectés. Mais les femmes ne sont pas toujours traitées ainsi, surtout les veuves. Aussi nous essayons de veiller à ne pas regarder les veuves comme des porte-malheur. Une veuve est toujours une femme et une personne de plein droit. Nous avons réussi à faire adopter cette façon de voir dans notre village. Nous avons aussi remis en cause la division en castes par l'organisation de repas pour les femmes de toutes castes et la participation aux joies et aux peines des unes et des autres à l'occasion de mariages, décès, etc.

«Maintenant, nous affrontons tous les problèmes avec confiance et nous mettons en cause toute injustice envers toute personne... Nous voulons maintenant faire élire l'une des nôtres au conseil municipal... Pour nos enfants, nous voulons un avenir nouveau où ils ne souffriront plus de la misère et de l'exploitation par lesquelles nous sommes passées. C'est pour cette cause que nous nous dressons ensemble... Nous croyons que Dieu est avec nous dans ce combat. Tout ce qui s'est passé, c'est par la force de Dieu. Nous croyons qu'il nous rendra capables d'avancer ensemble»⁴.

La condition faite à la femme, tel est le point central qui rassemble les femmes de toutes les religions. Les religieuses sont de plus en plus nombreuses à faire partie des organisations non gouvernementales de femmes, créant des liens entre les groupes et participant à l'action pour la libération à tous les niveaux. Deux conventions sont aussi porteuses d'espérance pour un avenir meilleur: la Convention pour l'élimination de toutes les formes de discrimination envers les femmes et la Convention pour les droits de l'enfant. Récemment, le directeur exécutif de l'UNICEF, a exprimé son optimisme sur ce point: «*Les femmes peuvent être notre cheval de Troie pour attaquer la citadelle de la misère, soutenir la démocratie, ralentir radicalement la croissance de la population et accélérer le développement économique*»⁵.

RENOUVELER LA SPIRITUALITÉ : LA FORMATION

Ce que nous avons dit plus haut sur l'éducation et la formation s'applique plus encore à ceux et celles qui sont en formation, initiale ou permanente, en vue du sacerdoce et de la vie religieuse. C'est un appel à changer contenu et

4/ Stella BALTAZAR FMM, *On Flight to Empowerment*, Caritas India, New Delhi, Winter 1991.

5/ International Development Conference, Washington DC., 1993

méthode. En fait, c'est un appel à remodeler l'image de la vie religieuse et à **repenser notre spiritualité**.

Spiritualité et mission ne sont pas deux domaines séparés. Notre spiritualité se déploie dans la mission, et la mission approfondit notre spiritualité. La spiritualité chrétienne n'est pas individualiste, mais elle est orientée vers les relations communautaires. La mission, c'est **rendre Jésus présent aujourd'hui** dans la culture particulière où nous sommes insérés (inculturation) et Jésus n'a pas donné deux mandats, l'un spirituel et l'autre social. Les deux sont inséparables. Tandis que nous cheminons vers la fin des années 90, et à la lumière de tout ce qui a été dit ci-dessus, c'est la tâche de la femme de développer de nouvelles spiritualités pour de nouvelles théologies, pour les femmes en mission.

spiritualité de la relation

Il s'agit d'*une nouvelle manière de vivre nos relations* avec un Dieu vu comme masculin et féminin, avec des gens de toutes cultures et de toutes croyances, avec toute la création. Dans une Asie divisée, où se manifestent des tendances racistes et fondamentalistes, cette spiritualité appelle à une nouvelle manière de comprendre la révélation, le dialogue, l'annonce. C'est d'abord un appel à construire **des communautés interreligieuses** de compassion et de partage. La dimension communautaire est présente dans toutes les religions. Dans le bouddhisme, sangha est un mot pali qui évoque la communauté; dans l'hindouisme, c'est l'ashram; dans l'Islam médiéval, c'est le mouvement soufi; et en Corée, le chamanisme est fondamentalement une religion centrée sur la famille. C'est aussi un appel à bâtir **des relations réconciliées** avec toutes les religions.

spiritualité de la résistance

En tant que personnes humaines et en tant que femmes, seule la résistance peut assurer notre intégrité et notre intégration. Nous sommes appelées à résister à toutes les formes d'injustice, d'oppression, et de violence. Le viol est de plus en plus courant. Il nous faut résister à ces formes de violence que sont l'utilisation de la femme comme objet de consommation dans la publicité, par exemple. Il nous faut résister aux démons de la consommation et du matérialisme. Dans toutes les cultures, l'histoire témoigne de femmes qui ont résisté héroïquement. Aujourd'hui, nous sommes appelées à dépasser une résistance passive, un fatalisme qui, en Asie, est une mauvaise interprétation de la religion, pour en venir à *une résistance libératrice* de l'homme et de la femme.

spiritualité du partenariat

Travailler en partenariat avec les hommes est *un appel à une nouvelle manière d'être femme*. C'est une invitation à approfondir notre capacité à travailler en coresponsabilité, à participer, à discerner, et à prendre des décisions. La femme a été davantage opprimée en certains pays qu'en d'autres. Certaines formes de domination masculine doivent être revues. Cela ne peut être réalisé que par des hommes, mais peut-être dans un dialogue ouvert avec les femmes. La domination masculine qui a maintenu les femmes dans la dépendance doit faire place à *une saine interdépendance dans le partenariat*. La femme a un don extraordinaire pour donner et recevoir. C'est pourquoi elle peut renouveler complètement la signification du partenariat.

au service de l'épanouissement de l'autre

Nous sommes appelées à estimer à sa juste valeur notre féminité afin de prendre en compte la valeur des autres sans distinction. Pour travailler à l'épanouissement des autres, hommes et femmes, gens de toutes races, castes et religions, il nous faut abandonner notre instinct de domination. Nous connaissons des exemples de femmes qui, une fois au pouvoir, en ont abusé au détriment de la vie, se comportant à l'encontre de tout ce qu'il y a de positif dans l'image de la femme. Bien des femmes, au cours de l'histoire, ont vécu leur impuissance avec courage et endurance. Maintenant, elles sont appelées à mettre leurs qualités au service de l'épanouissement de l'autre.

spiritualité de la non-violence

«Si l'avenir est dans la non-violence, dit Gandhi, cet avenir dépend des femmes.» Dans l'Asie d'aujourd'hui, militarisme et effusions de sang sont les manifestations tangibles de la violence. Les structures injustes et l'ordre établi sont des formes subtiles de violence. La femme doit prendre sa juste place dans la construction de la société. Elle peut apporter *ses qualités de compassion, de non-violence et de non-agressivité*, en vue de parvenir à des stratégies non violentes en réponse à tout ce qui est violence dans notre monde. La femme a une grande responsabilité pour construire un avenir non violent.

spiritualité de la création

La femme comme la terre sont violentées; la femme comme la terre sont violées. 42% des forêts asiatiques ont été détruites. L'exploitation commerciale des richesses minières et forestières ne connaît pas de répit. La femme est le

symbole de la vie. Plus que tout autre, la femme entretient la vie. L'avenir de la planète dépend de la capacité et de la compétence des femmes, non seulement à protéger la vie mais à promouvoir **la totalité et l'intégrité de toute la création**. Une spiritualité féministe puise sa force dans la nature de la femme comme *source de vie, soutien de la vie, protectrice de la vie*. Cette puissance germe dans ses entrailles qui accueillent et nourrissent la vie nouvelle. Dans son essence même, la femme est un être social et communautaire, et sa spiritualité est nécessairement de nature sociale.

conclusion

D'un point de vue féministe, une relecture des Ecritures nous révèle Marie dans sa manière d'être en mission. Elle *résiste* aux riches, aux puissants, aux comblés. Elle *collabore* avec Dieu, dans le dialogue, dans un oui continu à la mission qui lui est confiée. Elle vit cette mission en *partenariat* avec Joseph, à travers joies et peines. Non encore mariée et pourtant enceinte, elle va vers sa cousine, Elisabeth, qui est enceinte dans son grand âge. Elle tient son rôle dans la famille de Nazareth, contribuant à l'éducation et à la formation de Jésus, à travers les Ecritures juives... A Cana, sa relation aux autres se manifeste dans la solidarité, le souci, le soin des autres et le partage: elle est pleine de force, et à son tour, elle donne force... Toute sa vie est non-violence. Elle demeure pour nous source d'inspiration.

Rose Fernando

*via Giusti, 12
00187 Roma – Italie*

AVEC TOUTES LES FEMMES DU MONDE

EUROPE

par France Quéré

Théologienne dont la renommée n'est plus à faire, France Quéré a publié de nombreux articles sur des sujets d'actualité. Particulièrement attentive à tout ce qui touche au rôle de la femme, elle est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages, notamment : La femme avenir (Seuil 1976) ; Les femmes de l'Evangile (Seuil 1982). Dans cette brève contribution, France Quéré nous fait sentir combien toutes les femmes du monde communient « aux mêmes espérances de vie » et dans des aspirations communes. Elle souligne particulièrement la solidarité que les femmes européennes se doivent de manifester envers leurs sœurs du monde entier.

L'europpéenne est-elle chargée d'une mission dont les autres femmes du monde seraient dispensées ? Certainement pas. Les cultures dont la variété étonne, les régimes politiques non moins disparates et surtout les conflits qui dressent les peuples les uns contre les autres ne sont jamais si profonds qu'une femme puisse dire à une autre : « Celle-là m'est étrangère. » *La condition féminine* avec sa surprenante uniformité historique, son lot d'obligations et d'expériences vitales *submerge les différences* pourtant capitales des sociétés.

rencontre dans les espérances de la vie

Il m'est arrivé de me trouver, en pleine révolution culturelle, en compagnie d'une Chinoise qui débarquait en Occident pour la première fois de sa vie, à l'occasion d'un congrès scientifique. Elle était toute perdue ; à table, elle utilisait sa fourchette à l'envers et n'avait jamais vu une baguette de pain. Mais, devant le berceau où dormait mon enfant, soudain elle s'épanouit. Nos

regards se croisèrent; nous avons souri, plus que complices. Elle caressa la tête du petit dormeur avec mes gestes à moi et, quand le nourrisson s'éveilla, il répondit à ses tendresses avec son espéranto natif, ces «areu» qui l'ému-
rent visiblement parce qu'elle y entendait aussi ceux de sa fille, quittée à regret, de l'autre côté de la planète.

L'amour, l'enfant: de nos vies la plus haute flamme ! Est-ce vraiment si difficile à comprendre et à partager puisque c'est le partage même ? On constate que tous les gars du monde ont bien du mal à se donner la main mais c'est, du côté des femmes, l'universel et spontané ralliement. Toutes disent aux dis-
puteurs des gouvernements, aux guerriers frénétiques, aux tyrans impla-
cables, à leurs exécuteurs bornés : « De grâce, laissez vivre nos enfants, laissez-nous notre passion et notre orgueil, si au-delà de nous-mêmes. Sans eux, la vie nous devient odieuse et perd tout sens. »

Toutes les femmes du monde **se rejoignent dans les espérances de la vie**, dans ses germinations lentes, dans l'éclosion des sourires, dans la cambrure de ces petits dos qui font déjà leur fierté. Le plaidoyer pour la vie qu'elles élèvent ensemble dans une grande unanimité inentendue, n'est pas le propre de l'européenne. C'est toutes à la fois qui disent : « Assez de vos meurtres, de vos carnages, de ces fureurs intermittentes qui vous jettent sur vos armes et vous lancent à l'assaut de nos œuvres fragiles. » Toutes crient : « La paix, de grâce ! » Le cri ne sort pas plus fort des poitrines euro-
péennes puisqu'il est poussé par toutes, en ce sens les mêmes vraiment.

vocation commune, situations diverses

C'est néanmoins la mission européenne. La vocation féminine est, en dépit des races, des castes, des classes, foncièrement commune. Mais les condi-
tions diffèrent et la nôtre dépasse toutes les autres. Nous jouissons de la sécu-
rité, de la liberté, nous appartenons, malgré la crise, à des nations riches, équipées de biens, d'ingéniosité, de confort... Nous sommes officiellement reconnues comme citoyennes, électrices, éligibles, admises à exercer tous les emplois qui nous agréent ; nous sillonnons les carrières à l'horizontale, dans leur diversité ; à la verticale, dans leur promotion. Peu importe ici que les choses ne soient pas encore parfaites et qu'il faille utiliser l'appui des syndi-
cats... Elles le sont suffisamment pour que la faculté soit donnée à l'euro-
péenne de s'exprimer au nom de toutes celles que l'état lamentable de leur pays bâillonne, ou la férocité du régime, ou la sévérité des traditions et l'arbi-
traire des préjugés.

partenaires pour la paix

C'est la première fois que les femmes s'expriment massivement et non par homme interposé ou à titre individuel et juchée sur un privilège excluant toute représentativité. Leur message sera-t-il écouté ? Cessera-t-il l'impardonnable scandale qui, depuis le néolithique, libère les instincts prédateurs aux dépens de la vie qu'elles entourent de leur patience et de leur amour ? **Clamons notre volonté de paix**, mais non plus à l'antique, par d'inutiles prières, mais en devenant *les partenaires d'un pouvoir qui nous appartient aussi*. La parité aujourd'hui est une expérience forte. Aucune raison pour que le pouvoir politique ne dépende pas des femmes qui en dépendent. Cette prétention semble à certains naïve. Elle ne l'est pas. Elle incarne un espoir.

Il y a désormais assez de femmes diplômées, assez de femmes professionnalisées pour que la parité demandée n'entraîne pas un effondrement des compétences. En revanche, *les comportements* seraient partiellement modifiés. La combativité féminine hésite devant la violence. Le réalisme enseigné par leur rôle millénaire ne laisse guère de place aux idéologies. L'attachement féminin à la vie éloigne de la brutalité guerrière comme des conceptualisations abstraites, et même d'une foi aveugle en la technocratie. Non point chez toutes, certes. Et parfois il faut bien, en cas d'agression, user de la force. Mais l'invasion arbitraire, les massacres, les haines d'intolérance, le recours aux armes faute de s'être expliquées par les mots, ne sont pas leurs solutions favorites.

Leur principale requête est *de concorde*. Elle se justifie. Après tant de siècles de violence – et le nôtre surpasse tous les précédents – il est temps que les nations soient gérées autrement que de la façon qui a sinistrement méconnu les craintes et les aspirations de ce sexe. La paix d'abord ! Vie à nos fils ! Vœu primordial, sans lequel les autres requêtes perdent toute substance.

Ces requêtes existent cependant. En cent ans, les femmes ont conquis la dignité civile, la liberté conjugale par les droits acquis, y compris celui de divorcer, la maîtrise de la reproduction, l'instruction, l'accès corrélatif aux professions supérieures, une part du pouvoir politique, partout congrue et surtout en France où leur représentation parlementaire n'a cessé de régresser depuis la Libération.

solidaires de toutes les femmes

Leur conquête n'est pas achevée et la cité dont elles rêvent n'est encore qu'un chantier. Elles veulent échapper au chômage, avoir les enfants qu'elles

désirent et trouver le temps de s'en occuper, concilier harmonieusement la vie publique et la vie privée, l'amour universel et l'amour de préférence (pour reprendre une distinction chère à saint Thomas). Elles s'y efforcent et pensent travailler ainsi pour toutes. En ceci consiste leur mission : que ce qui est aujourd'hui encore le privilège européen devienne *le lot ordinaire de toutes*. Ce n'est pas d'enrichissement que je parle, ni de consommation. C'est d'équilibre entre le soi intime et le soi public, et le goût de servir la vie quelle qu'en soit la forme, biologique, culturelle, religieuse.

Elles ne disent pas aux autres : « Occidentalisez-vous, devenez ce que nous sommes, nous aussi sorties d'un passé si proche de votre présent. » Elles doivent, au contraire, écouter *les appels étrangers, les désirs émis et marquer leur solidarité envers les femmes du monde entier afin qu'elles déterminent librement leur condition et que leur vie ressemblent à ce qu'elles en attendent*. Je le répète, cela se ressemble d'un continent à l'autre avec une singulière monotonie : lutter contre l'ignorance et l'esclavage officieux, contre la domination masculine, contre les violences maritales, d'ailleurs pas du tout rares chez nous, fréquentes ailleurs ; promouvoir l'instruction, l'emploi, le partenariat domestique, le droit d'être mères quand elles le désirent, sans devoir obéir à l'instinct sauvage qui rend enceintes tous les douze mois ; accéder à une expression de soi ailleurs que dans l'enclos familial.

Elles sont des millions à rêver ainsi tandis que nous réalisons. Ce n'est pas vouloir européeniser. C'est simplement accomplir un désir antique dont les premières formulations ne sont pas européennes. Ce continent est le premier à avoir en partie entendu la requête féminine. Il n'a que le privilège de l'antériorité, pas celui de l'idée et de l'exemple. Je m'étonne que les autorités ecclésiastiques, pourtant attentives au Livre, ne prennent pas en compte cette aspiration féminine à la culture et à l'exercice politique qui monte des continents pauvres et réclame, outre la survie biologique, l'instruction, les droits civiques, l'indépendance personnelle. La mission des Européennes est d'aider celles qui sont chronologiquement en arrière des réalisations propres aux nations industrialisées.

Je le répète, ce n'est pas du néocolonialisme qui imposerait au monde son style de vie. C'est le monde qui fait entendre sa plainte et réclame une pleine reconnaissance à un être à la fois charnel et spirituel. *L'Europe doit écouter et amplifier l'appel*. Cette liberté rendue à l'expression ne nivellerait pas les cultures sur le modèle occidental, elle permettrait au contraire un plus grand déploiement des singularités ; la liberté des Colombiennes, des Coréennes,

des Africaines augmenterait le capital culturel de ces pays où la misère et le préjugé censurent la majorité de la population.

heureux les artisans de paix

Parce qu'attachée à la vie et connaissant comme pas une ses fragilités et ses risques, la femme se donne bien volontiers un rôle de sentinelle ; on le lui a reconnu, certes, mais pas dans le sens qu'elle revendique aujourd'hui. Ce n'est pas sur sa simple nichée qu'elle consent à veiller, mais cette sainte Geneviève se donne le droit de regard sur Paris tout entier. Quel Paris ? Celui de la folie, des excès, des brutalités, de la bêtise à front de taureau, du dogmatisme et de l'esprit de domination qui guette toutes les sortes de pouvoirs, y compris et plus scandaleusement là qu'ailleurs, dans les églises. Couronnes, toques, mitres ou simples bérets se déforment en casque à pointe... C'est à nouveau parler de la paix. Et sur sa tourelle, sainte Geneviève ne s'endort pas. Elle contemple la ville nocturne et murmure toutes les béatitudes, celles que les femmes entendent le mieux : « Heureux les artisans de paix... »

France Quéré

*3, rue Laplace
75005 Paris – France*

DANS LE RESPECT DE LA CULTURE

ALGÉRIE

par Annemie Hens

Née en Allemagne, Annemie Hens a fait ses études de théologie à Trêves. Elle a d'abord travaillé comme assistante pastorale au service de la communauté germanophone en Turquie. Entrée chez les Sœurs blanches, elle se trouve en Algérie depuis 1990. Elle s'occupe à Alger d'une bibliothèque qui est à la disposition des étudiantes universitaires. Son témoignage révèle la richesse des rencontres et les facettes multiples de l'engagement et du témoignage vécus au quotidien.

Envoyées en Algérie, il nous est donné de vivre en milieu féminin arabo-musulman une mission qui nous place au cœur d'un double conflit ou d'une double recherche. Car cette mission, nous la vivons aujourd'hui face à un islam et une culture aux multiples facettes, à un islam remis en question, soumis au défi de l'intégrisme et de la violence. Notre mission auprès des femmes est colorée par cette recherche d'identité d'aujourd'hui, commune aux femmes en Algérie comme ailleurs, aussi bien dans l'Eglise que dans l'islam.

«Femmes avec les femmes», nous vivons dans la continuité de notre charisme de «Sœurs blanches» qui donne une grande place à la promotion de la femme africaine. «Femmes-religieuses», nous sommes également à la recherche de notre identité de femmes et souvent nous nous sentons renvoyées à notre propre situation grâce aux interpellations que sont pour nous les problèmes et les engagements des femmes autour de nous.

Pour découvrir quelques facettes de la vie des femmes algériennes, de notre vie et de notre mission au milieu d'elles, je me propose de vous emmener à

leur rencontre sur nos lieux de travail, dans la vie de tous les jours. Nous avons une petite bibliothèque en ville, ouverte à des étudiantes universitaires. C'est aussi bien un lieu de travail, de service rendu par la distribution de livres et de revues qu'un lieu de rencontre des étudiantes entre elles et avec nous. Pourquoi viennent-elles chez nous ?

du service rendu au partage

Au début de l'année, c'est sa mère qui accompagne *Nadia* à la bibliothèque. La mère de Nadia a été élève à « l'école des sœurs » et les sœurs de Nadia ont fréquenté la bibliothèque pendant leurs études. *On se sent en famille*. Convaincue que la formation et l'esprit de l'éducation reçue chez les sœurs l'ont aidée dans la vie, elle veut que sa fille profite aussi de cette éducation. D'ailleurs, elle continue à avoir des contacts avec les sœurs, même avec celles qui ont quitté le pays. De temps en temps, elle écrit ou elle se renseigne sur leur santé et elle envoie des salutations.

Depuis trois ou quatre ans déjà, *Samia* vient à la bibliothèque car elle y trouve des documents et des livres qu'elle ne peut se procurer nulle part ailleurs. Elle est étudiante en médecine et nous prenons ensemble du temps pour rechercher la documentation nécessaire pour ses rapports de stage. A travers ce travail ensemble, la confiance a commencé à grandir et nous osons maintenant nous poser des questions sur la famille, sur ce que nous aimons faire, sur ce qui nous motive dans la vie. Enfin, c'est là que *la découverte de l'autre* peut commencer. « Heureusement, dit-elle, je peux venir chez vous. Dans ma famille, je ne peux discuter avec personne. »

Linda vient à la bibliothèque tous les jours. Elle y trouve une place pour travailler dans le calme et se sent comme chez elle. Ses parents, très stricts dans l'éducation de leurs filles, la laissent venir tranquillement. *Ils ont confiance* : chez les sœurs, leur fille est en bonne compagnie. A l'université ou en ville on ne sait jamais : « Il y a trop de garçons en train de draguer. » Et, jusqu'à ce jour, l'honneur de la famille s'identifie à la virginité de la fille conservée jusqu'au mariage.

Le jeudi, début du week-end, quand la bibliothèque ferme en fin de matinée, *Faiza et ses copines* demandent de pouvoir rester. « La seule chose que nous cherchons, disent-elles, c'est *un peu de place*. » Les familles sont nombreuses, les appartements petits. De plus, pendant le week-end, les mères veulent être aidées pour les tâches ménagères, cuisiner, faire le ménage, laver

le linge de leurs frères. Eduquées depuis leur enfance pour le travail, ces étudiantes veulent absolument réussir dans leurs études. Elles veulent faire leur vie avec un homme tolérant et ouvert, avoir moins d'enfants que leur mère et, si possible, exercer une profession.

Mounia vient parce qu'elle se sent seule. Et elle veut « vivre en communauté » comme elle dit. Non pas qu'elle veuille changer de religion, mais *elle cherche un lieu de rencontre*. Elle aime discuter avec nous et les autres étudiantes autour d'une tasse de thé.

lire les signes des temps

Avant ou plutôt à la base du dialogue interreligieux, il y a cette rencontre de tous les jours avec les habitants de ce pays, une rencontre qui se vit aussi bien dans nos habitations en appartement qui favorisent les liens de voisinage qu'au marché ou sur les lieux de travail. C'est un témoignage de notre foi en un Dieu qui va à la rencontre de l'autre à travers notre vie et un service sérieux rendu dans la gratuité. Cette rencontre nous permet de partager les joies, les problèmes et les peines, de découvrir leurs richesses et leurs souffrances. C'est aussi un témoignage que nous voulons rendre à ces femmes, à leur histoire, à cette force et à cette lutte pour la vie que nous découvrons avec elles et en elles.

Lire les signes des temps, l'œuvre de l'Esprit dans le monde, nous appelle à exprimer et à promouvoir une histoire qui ne se fait pas sans les femmes. Nos sœurs, réunies pour le Chapitre Général de la Congrégation, ont formulé cette expérience comme un signe d'espérance partout en Afrique : « Nous admirons le courage des gens simples, des femmes surtout, qui ne se laissent pas abattre. Leur sourire, leur humour, restent à nos yeux un miracle permanent. » Vouloir entrer en dialogue avec les autres nous demande une sensibilité à leur manière de vivre.

affronter la vie

Au début de l'année, *Souad* nous apporte une assiette de gâteaux pour fêter sa réussite. Elle a eu son Bac et elle peut commencer des études universitaires. Ses parents sont fiers d'elle car elle est la seule parmi tous leurs enfants à avoir réussi au Bac. Près de 90% des candidats n'ont pas eu cette « chance ». Cela coûte cher à la famille où le père seul gagne de l'argent. Pour cette première année à l'université, *Souad* doit assumer beaucoup de changements. L'enseignement secondaire est arabisé tandis que les études dans la

branche qu'elle a choisie se font en français. Comparée à beaucoup d'autres, elle a pourtant moins de problèmes car sa mère a grandi en France. La majorité des étudiants échouent en fin de première année. Il faut beaucoup de courage pour dépasser ces moments de déception. Mais Souad, comme beaucoup d'autres filles, sait bien que les études sont la seule possibilité de sortir de la maison. Même si elle court le risque de ne pas trouver d'emploi, elle espère pouvoir profiter de ses études pour mieux éduquer ses enfants. Sa persévérance l'aidera à faire sa vie.

Toute heureuse, *Samira* nous montre les photos de son mariage. Elle a épousé l'homme qu'elle aime et ses parents ont accepté son choix. Ils ont un appartement à eux et, avant d'avoir des enfants, elle veut terminer ses études en pharmacie. Son mari la soutient. Peut-être un jour pourront-ils ouvrir une pharmacie et travailler ensemble. Les photos nous montrent un mariage à la fois traditionnel et moderne. On la voit en Kabylie, accompagnée par les femmes du village, puiser de l'eau à la source du village et l'offrir à son mari comme signe de vie. La voici aussi le soir où, entre amis, hommes et femmes, on danse ensemble. *Concilier traditions et vie moderne* n'est pas toujours aussi évident.

Ces temps derniers, *Taous* n'emprunte à la bibliothèque que des revues féminines. Cette année, les études d'anglais ne marchent pas trop. Les professeurs étrangers, des coopérants, ont quitté le pays. D'autres sont en congé de maladie ou simplement absents. En tout cas, avec une licence en anglais, on envisage le chômage. Les revues l'ont mise sur la piste de la couture. Nous admirons les vêtements cousus par elle-même. Cette créativité, elle la partage avec beaucoup d'autres femmes et jeunes filles qui travaillent à la maison, cousent, tricotent, crochètent souvent pour la famille et, si possible, aussi pour la vente et se faire un peu d'argent. L'artisanat est une richesse du pays mais il est si mal payé !

Jeune médecin sans emploi, *Nassima* préfère se préparer pour le concours du résidanat. Continuer ses études la rend plus libre par rapport à sa famille. A l'âge de 26 ou 27 ans, la pression familiale augmente et on lui cherche un mari. Un jour, elle devra bien rentrer dans ce rythme habituel de la vie familiale. Mais elle aimerait attendre encore un peu avant que ne lui soit présenté l'homme de sa vie. D'autres femmes de son âge ont moins de patience. Elles ont peur de ne plus trouver d'homme qui accepte de les épouser. Cette crainte les conduit parfois à une dépression ou à un mariage trop vite conclu. Le mariage a une grande valeur dans la société musulmane et les femmes célibataires s'y trouvent facilement marginalisées.

A la fin de ses études, le seul désir de *Yamina* est de partir. Elle cherche à compléter sa formation à l'étranger pour y rester peut-être. Elle ne voit pas d'avenir pour elle dans son pays. Frustrée par les difficultés quotidiennes, le manque de moyens et l'insécurité politique, elle se trouve devant le choix de se résigner ou de partir.

dans la patience et la fidélité

Partir semble être la seule solution pour beaucoup. Faute de pouvoir réaliser cela, on en rêve. Le bonheur, un avenir heureux ne se situe qu'ailleurs. Souvent, on nous demande pourquoi nous voulons rester. Que nous choisissons de vivre ici, cela paraît invraisemblable à leurs yeux. Religieux et religieuses, nous sommes aussi confrontés à la crise que traverse le pays. Nous partageons les difficultés pour trouver du travail dans les institutions algériennes. Les quelques possibilités d'insertion, bibliothèques par exemple, nous permettent encore un travail utile et valable au service des gens. Mais, même si nous n'avons pas du tout, ou pas tout de suite, la chance d'un travail, nous voyons un sens à notre présence.

L'Esprit qui nous pousse à aller à la rencontre de l'autre, nous ouvre à des signes d'espérance pour l'avenir et nous invite à la collaboration dans la patience et dans les difficultés. Cela nous semble l'essentiel de notre témoignage chrétien. De plus en plus, nous nous trouvons dans des situations où nous ne pouvons plus, ni ne voulons, importer des solutions venant d'ailleurs. Il nous faut chercher avec les gens comment faire face aux difficultés. Et comme les habitants du pays, nous risquons d'être découragés car comme eux nous apercevons des enjeux, le politique, le pouvoir économique, les structures internationales, que nous ne pouvons pas changer. Nous savons pourtant qu'une ouverture à plus de justice et de paix passe par un changement des structures injustes. Avec ceux et celles qui sont à la recherche de leur avenir et de leur identité, nous voulons répondre aux défis lancés par la crise actuelle et trouver des chemins pour un engagement concret et pour faire face à la violence.

s'engager

Avec conviction et une jupe courte, *Amel* participe aux manifestations pour la démocratie et contre le terrorisme. Elle ne sait pas si cela va changer quelque chose mais *elle refuse de rester les bras croisés* et elle veut réagir en criant sa colère à haute voix. La majorité des manifestants sont des femmes. Elles savent bien que leur avenir est en jeu. Elles ont peur d'être enfermées dans leurs maisons malgré les déclarations des partis islamistes favorables au travail des femmes.

Fatima appartient au groupe de celles qui portent le voile librement. En un moment de l'histoire où toutes les valeurs sont remises en question, elle s'entend au projet de société islamiste. Elle refuse tout ce qui vient de l'occident comme la télévision par satellite par exemple. « Vous voyez, explique-t-elle, nous sommes neuf à la maison avec nos parents. La plus jeune a seize ans. Nous partageons deux pièces et, du fait du manque de logement, les frères plus âgés ne peuvent pas se marier. Seule la religion, une morale stricte, peuvent régler la vie commune. Que deviendrons-nous si les mœurs et les habitudes modernes dominent notre vie ? ». D'ailleurs, selon elle, ce ne sont pas les musulmans convaincus qui sèment la violence. L'islam respecte la vie. Et personne ne peut dire qui se cache derrière le terrorisme.

Militante d'une association pour les droits de la femme, *Khadidja* s'engage concrètement pour une amélioration de la situation des femmes algériennes. Il y a beaucoup à faire. Il faudrait créer un groupe de pression qui lutte pour changer les lois injustes et pour abolir la discrimination à l'encontre des femmes, par exemple la loi qui attribue le logement à l'homme en cas de divorce sans se préoccuper de la femme qui est littéralement jetée à la rue avec les enfants. *Khadidja* passe beaucoup de son temps libre à aider ces femmes en difficulté, celles que leur mari a mises à la porte, celles qui attendent un enfant dont on ne connaît pas le père, celles qui sont sans emploi, sans revenu et qui ne savent pas comment nourrir leurs enfants...

L'engagement des Algériens et Algériennes pour une amélioration des conditions de vie nous rejoint et nous interpelle dans notre être de femmes-apôtres et dans notre propre engagement: « Nous nous sentons sœurs des femmes musulmanes, partageant une même aspiration à la liberté et au respect. De multiples façons, par les mouvements associatifs et par les coopératives de femmes, par les rassemblements où l'on célèbre et partage l'expérience d'être femme, nous pouvons ensemble poser des fondations du dialogue islamo-chrétien. Quand nous collaborons avec les femmes musulmanes pour que nos sociétés et nos communautés croyantes intègrent pleinement l'homme et la femme sur un pied d'égalité, nous travaillons pour le dialogue car, à la base du non-dialogue, il y a la prétention de se suffire à soi-même et l'exclusion de celui qui est différent » ¹. Une de nos sœurs travaille avec les membres d'une association pour femmes en détresse. Elle nous donne son témoignage:

1/ M. Pilar BENAVENTE, *Femmes religieuses en dialogue avec l'islam*, SEDOS, 15.3.94, n^{os} 3 et 4.

«Je crois que, collaborer à cette association est une façon pour moi, pour nous, de dire non à la fatalité. Oui, c'est une façon d'aider Nadir, ce petit qui disait à sa mère rentrant du travail sans avoir été payée parce qu'elle avait refusé d'être un objet de plaisir et de satisfaction pour son patron : "Maman, quand je serai grand, tu ne travailleras pas". C'est aussi une façon d'accueillir la révolte de Hayet et celle de tant d'autres mères qui battent désespérément leurs enfants. Oui, c'est une façon de leur dire qu'il est possible de tout recommencer et d'être responsable de son destin. Je passe beaucoup de temps à écouter ces femmes. Et lorsque je vois ces enfants qui ont mûri avant l'âge et qui s'endorment sous les coups de leur mère, je rêve du jour où nous pourrions leur offrir un espace paisible et des jouets pour égayer leur cœur et éveiller leur intelligence. Je rêve aussi du jour où nous aurons les moyens nécessaires qui permettent à ces femmes de se détresser, de retrouver le goût de vivre et d'apprendre un métier pendant que les membres de l'association et les hommes et femmes de bonne volonté œuvrent pour faciliter la réinsertion dans la société et améliorer les conditions de vie de ces femmes.

«Notre engagement avec les hommes et les femmes de bonne volonté est aujourd'hui mis à l'épreuve par la violence. Beaucoup d'Algériens et d'Algériennes engagés pour leur pays ont trouvé la mort. D'autres sont forcés de vivre dans la clandestinité ou de quitter leur pays. La plupart des étrangers sont partis par suite des attentats et des menaces. La violence est devenue quotidienne. Elle fait partie de nos échanges et de nos discussions. Elle a des répercussions sur notre vie quotidienne et sur chacune de nous. Avec les gens de ce pays nous partageons l'angoisse, la peur, l'énervement, l'agressivité... Avec eux, nous voulons être témoins de tous ces hommes et femmes tués parce qu'ils sont un symbole d'engagement politique, social ou intellectuel. Notre activité, nos valeurs et notre foi sont éprouvées par ce conflit. »

face à la violence

Cela fait quelques semaines que nous ne nous sommes pas rencontrées. *Ferroudja* est restée à la maison, angoissée, car elle avait vu de jeunes policiers tués en plein jour au milieu de la rue. Elle a deux frères au service de la police et elle pleure. Elle ne comprend pas toutes ces luttes qui n'en finissent pas et elle ne peut pas croire qu'on lutte et qu'on tue à cause de la religion. «Non, dit-elle, ce n'est pas l'islam qui pousse à s'entre-tuer.»

On a affiché un peu partout dans les banlieues d'Alger que les femmes doivent porter le voile sinon elles se feront agresser. *Djamila et ses copines* s'affolent, crient et pleurent. Déjà le lendemain, elles voient que certaines de

leurs copines ont cédé au chantage. Comment faut-il réagir ? Elles cherchent à poursuivre leur vie comme d'habitude. Cela semble être le seul moyen de résister. Et, une fois le premier choc passé, elles constatent avec soulagement qu'il y a encore beaucoup de femmes qui sortent en jeans et robes d'été. Mais, même si la vie continue, l'inquiétude demeure jour après jour.

Nabila n'a plus le goût de vivre. Elle a perdu plusieurs membres de sa famille. « Maintenant, dit-elle, ça m'est égal si je meurs, moi aussi. » En tout cas, elle a commencé à faire la prière pour être en règle avec Dieu.

Déjà, après la mort violente des premiers étrangers, *Aldjia* nous a dit : « Soyez prudentes. Ne sortez pas, j'ai peur pour vous. » De temps en temps, elle téléphone pour avoir des nouvelles. Sa première réaction vis-à-vis de nous est la honte. Comment peut-on s'en prendre aux étrangers et mépriser les valeurs profondément musulmanes d'hospitalité et de respect de l'autre ? Après la mort d'un religieux et d'une religieuse, elle a réagi, choquée comme beaucoup d'autres. Et elle n'est pas la seule à nous exprimer désolation et condoléances. Elle espère que nous allons rester et continuer à travailler. « Et enfin, dit-elle, maintenant vous êtes dans la même situation que nous. »

pour conclure

Si nous restons ici en partageant cette situation d'insécurité avec les gens de ce pays, c'est parce que nous croyons que notre présence a encore un sens et que notre mission de dialogue et de rencontre est encore possible. La crise actuelle peut nous aider à approfondir les valeurs de notre présence tout en nous appelant à une conversion. Dans ce contexte, certains aspects semblent importants.

notre solidarité avec les femmes algériennes

Nous admirons celles qui ont le courage de s'engager pour leur pays, pour leur avenir et pour leur liberté. Nous voyons comment cette situation les éprouve et comment elles cherchent les initiatives à prendre pour s'en sortir. Par notre présence et notre travail, nous voulons partager leurs aspirations et les soutenir dans leurs luttes. Pour que cet engagement avec elles soit véridique, il nous faut nous laisser interpellé dans notre propre vie et sur nos propres valeurs. Au lieu de ne parler que des souffrances et des injustices subies par les autres, nous osons peu à peu nous regarder nous-mêmes. Nous prenons conscience que, si nous voulons cheminer avec les autres vers une société plus libre et plus juste, nous devons nous interroger sur ce qui nous

opprime et ce qui nous libère, et comment nous pouvons témoigner d'une vie communautaire qui donne une place égale aux hommes et aux femmes. Nous nous sentons moins appelées à «montrer aux autres» comment «il faut faire» qu'à entrer avec elles dans un processus de réflexion et de recherche et à soutenir leurs engagements.

la faiblesse de notre présence

Nous sommes peu de chrétiens dans ce pays musulman presque à 100 %. Si nous restons ici, c'est en acceptant notre vulnérabilité et les risques que nous courons. Nous acceptons aussi de ne pouvoir pas faire grand-chose pour changer la situation. Mais nous voulons rester fidèles à notre engagement initial si petit qu'en soit l'impact sur l'évolution du pays. Notre appui, c'est Dieu qui, en Jésus Christ, nous montre un chemin de faiblesse et de mort aboutissant à la vie. Nous ne savons pas comment réagir face à la violence de ceux qui possèdent des armes, mais nous sentons que cette violence ne nous est pas étrangère. Elle est en nous et, dans le quotidien, nous sommes appelées à vivre notre propre désarmement.

l'engagement pour le dialogue

Partout dans le monde nous voyons surgir des conflits dont le prétexte est la différence de religion. Nous sommes confrontés aux blessures pas encore guéries d'une histoire coloniale, au souvenir sans cesse réanimé des croisades, aux arguments simplistes de ceux qui imputent tout le mal au néocolonialisme et à l'invasion culturelle étrangère.

Face aux mouvements intégristes, on peut se demander si le dialogue est encore possible. Nous courons le risque de ne voir que ces groupes radicaux qui, semant la méfiance et la peur, ont un grand impact dans notre vie. Mais nous ne voulons fermer ni nos yeux ni nos cœurs à ceux dont la tolérance démontre l'ouverture à l'autre. Nous croyons que nous pouvons trouver des solutions d'avenir si nous continuons à chercher ensemble, musulmans et chrétiens, comment vivre dans la paix et le respect mutuel.

Annemie Hens

*5, rue des Fidayines
16000 – Alger – Gare
Algérie*

DANS LA TRADITION ET AUJOURD'HUI

par Janine Hourcade

Membre de l'Ordre des Vierges consacrées, Janine Hourcade a publié de nombreux ouvrages concernant la place de la femme dans l'Eglise à la suite de sa thèse de doctorat: La femme dans l'Eglise. Etude anthropologique et théologique des ministères féminins (Téqui 1986). Dans ces quelques pages, elle exprime un point de vue qu'elle justifie à partir de la tradition et qu'elle a développé dans son livre: Des femmes prêtres? (Mame 1993). Elle présente également de nombreux domaines où la femme peut aujourd'hui mettre ses dons au service de l'Eglise.

Deux remarques s'imposent avant de dégager la situation actuelle de la femme dans la mission de l'Eglise.

La notion de mission de l'Eglise a beaucoup changé depuis deux ou trois siècles. A compter du ^{xvi}e siècle, durant la période qui a vu s'organiser et s'établir les empires coloniaux sur les terres inconnues, qui parlait de mission songeait immanquablement aux missions à l'extérieur, dans ce que l'on appelait il n'y a pas encore si longtemps encore «les pays de mission».

Aujourd'hui, la problématique est différente. Notre vieil Occident s'essouffle et a besoin d'un nouvel élan. Les vieilles chrétientés sont en crise et on parle de plus en plus, à la suite de Jean-Paul II, de seconde évangélisation. Nous-mêmes, en Occident, sommes devenus des pays de mission. Déjà en 1975, André Malraux, dans son livre *Hôtes de passage*, rapporte ces paroles d'un prêtre sénégalais: «Nos prêtres ont plus donné à l'Evangile en deux générations que l'Europe en deux cents ans... Si les Eglises d'Europe continuent leurs chamailleries, ne devons-nous pas être prêts à les évangéliser?» Après tout, l'heure n'est pas si loin que cela

d'être sonnée. Dégager la place actuelle de la femme dans la mission doit évidemment tenir compte de ces nouvelles données.

Par ailleurs, il faut bien constater un fait incontournable: *la spécificité des sexes*. Si l'on se réfère à Genèse 1,27 «*Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il créa, homme et femme il les créa*», on se trouve devant les deux axes majeurs de l'anthropologie chrétienne de la sexualité: l'égalité dans la semblance de Dieu, mais aussi la différence (homme et femme). Cela paraît simple et évident mais en fait les deux choses sont difficiles à articuler et à appliquer dans la réalité concrète. Ce qui nous intéresse surtout pour notre sujet c'est la spécificité de la femme.

En France où le féminisme s'est développé sous le règne de Simone de Beauvoir, on prônait l'interchangibilité des sexes, l'un étant l'autre, selon un titre célèbre. Jusqu'il n'y a pas si longtemps que cela, on considérait qu'être femme relevait uniquement du culturel. «*On ne naît pas femme, disait Simone de Beauvoir, on le devient.*» Fort heureusement cette position, dépourvue d'ailleurs du plus élémentaire bon sens, a perdu de son importance. Au contraire, les femmes politiques, à quelque parti qu'elles appartiennent, lorsqu'on les interroge à ce sujet, revendiquent leur spécificité féminine. Elles ont, disent-elles, une manière bien à elles de faire de la politique. Cela est vrai également dans le domaine de l'expression de la foi.

La femme a, devant Dieu, une manière d'être qui n'est pas la même que celle de l'homme. Elle a par conséquent dans l'ordre de la mission de l'Eglise, des attitudes et des comportements qui lui sont propres. C'est *cette vocation spécifique de la femme dans la mission de l'Eglise* que nous analyserons en soulignant qu'elle ne détruit pas l'égalité, de même d'ailleurs que les Personnes de la Trinité sont différentes mais en même temps égales. Cette vision de l'égalité dans la différence présidera à notre analyse.

la place de la femme dans la mission de l'Eglise

En tout premier lieu, il faut nous débarrasser du problème qui nous est comme une épine au pied à nous catholiques et surtout catholiques occidentaux: celui de *l'accession des femmes à la prêtrise*. L'Eglise n'a jamais dit que la femme fût incapable d'être prêtre mais qu'il y a à cela des raisons théologiques, symboliques, des raisons anthropologiques (la femme ne gagne rien à se calquer sur l'homme) et surtout *des raisons de tradition*.

On dit que la tradition porte la mort. C'est bien au contraire une preuve de vitalité que d'assumer son passé. La tradition, c'est l'existentiel, le vécu des hommes et des femmes qui ont su au long des siècles garder l'essentiel et laisser tomber l'accidentel. Aussi loin que l'on remonte dans la tradition judéo-chrétienne, on ne trouve pas de femmes prêtres. Une théologienne protestante, Claudette Marquet, montrant par là une intelligence aiguë de la position catholique affirme que cette position «fait partie de l'essence de l'Eglise catholique», et qu'il y a entre les divers principes fondamentaux «une réelle cohérence»; elle ne voit pas «comment l'Eglise catholique pourrait changer son interdit sauf par contournement».

Dans l'Eglise des premiers siècles, les ministères non ordonnés sont nombreux et manifestent la vitalité des femmes au service de l'Eglise. L'histoire des premiers siècles est une référence en la matière: on sait en effet qu'à cette époque, les femmes ont joué un grand rôle. Essayons de présenter un aperçu des fonctions qu'elles remplissaient.

Tout ce qui concerne l'instruction religieuse, en dehors de l'enseignement officiel à l'Eglise; l'annonce de l'Evangile aux femmes païennes, la préparation au baptême, le catéchuménat, une direction spirituelle, l'enseignement donné dans les communautés féminines.

L'ensemble des fonctions relatives au culte: l'assistance à l'évêque pendant le baptême des femmes; la fonction de portier: surveillance du groupe des femmes, direction des mouvements de la communauté, en particulier pour le baiser de paix donné aux femmes; le droit de déposer le calice, d'y verser le vin, de se communier au calice; dans le cadre de l'assemblée monastique en l'absence de prêtre et de diacre, la diaconesse a le droit de monter au bēma, d'encenser le livre et les sœurs, de lire l'Evangile; la distribution de la communion aux femmes et aux enfants en l'absence du prêtre, est également notée.

L'assistance des femmes malades: le sacrement des malades ne pouvait pas être donné par le prêtre ou le diacre à la femme malade.

La prière liturgique: les veuves, disait-on sont l'autel, c'est-à-dire que dans la symbolique de l'assemblée elles représentent la prière. Le chant choral des moniales sera une forme de développement de cette participation des femmes à la prière officielle de l'Eglise, ceci impliquant que la direction de cette prière soit assurée par une femme.

Dans l'Eglise aujourd'hui, les femmes participent de plus en plus à la mission officielle de l'Eglise. Beaucoup reçoivent de leur évêque des lettres de mission. Il est impossible de faire un inventaire complet de ces missions. Pour en avoir une synthèse, il suffit de se reporter au nouveau Code de Droit Canon de 1983: tout ce que peut faire un laïc, s'il n'est pas précisé que cela est réservé aux hommes, peut être accompli par une femme.

Au cours des siècles, les formes sous lesquelles les ministères féminins ont été aménagés sont diverses. Il semblerait que l'Eglise ait toujours répugné à conférer aux ministères féminins un statut trop défini et qu'elle ait plutôt laissé les initiatives se développer selon les besoins. Cela corrobore, d'ailleurs, un fait que souligne toute anthropologie, à savoir que la femme se méfie beaucoup de tout ce qui est trop institutionnel. Elle n'est pas très à l'aise, dans la vie civile, dans les appareils de parti ni d'ailleurs dans les structures hiérarchiques de l'Eglise. Mais, plus fondamentalement, et au-delà des dispositions d'organisation de la vie de l'Eglise, le rôle de la femme ne doit-il pas trouver son expression spécifique dans ce qui est son charisme essentiel : le don de la vie.

le don de la vie

Eve, dont le nom signifie la Vivante, est d'abord la mère des vivants. C'est ce don de la vie qui caractérise par excellence la femme. Comme elle donne la vie, la femme est **l'éducatrice par excellence**. *« Toute femme est une école, dit Michelet, et c'est d'elle que les générations reçoivent vraiment leur croyance. Longtemps avant que le père songe à l'éducation, la mère donne la sienne qui ne s'effacera plus. »* Cette éducation première est un prolongement du don de la vie.

La femme éducatrice est aussi celle qui **transmet la culture**. Dans toutes les civilisations, en dehors de celles qui arrachent les jeunes enfants à leur mère pour les embrigader et les endoctriner, les manières de vivre et de penser, les mœurs, sont transmis par les femmes. Quand les immigrés hommes vivent dans un pays, coupés de leur famille, ils sont incapables par eux-mêmes de conserver intact la culture de leur pays.

En ce qui concerne notre sujet, la femme joue un rôle essentiel dans **la transmission de la foi** en concordance avec son charisme du don de la vie. Dans bien des diocèses en Occident, les responsables de la catéchèse sont des femmes ainsi que la majorité des catéchistes. Parfois, les femmes éprouvent mépris pour cette tâche qu'elles jugent subalterne parce qu'on la leur réserve

d'office. Bien au contraire, la transmission de la foi est une mission de premier plan et capitale, c'est l'essence même de la mission de l'Eglise. C'est là à chaque moment de l'histoire que se joue l'avenir de l'Eglise et de l'humanité.

La transmission de la foi n'est-elle pas comparable à la transmission de la vie ? La catéchèse s'apparente à un travail d'enfantement. Avec les femmes, la parole ecclésiale apparaît moins comme une parole magistrale tombant d'en haut. Cela est vrai dans l'enseignement public de l'Eglise comme dans l'intimité de la famille et la vie spirituelle de l'Eglise se mesure souvent à la vitalité chrétienne des familles. La mission de l'Eglise n'est-elle pas de susciter de nouvelles générations de témoins qui, de siècle en siècle, annonceront la Bonne Nouvelle aux pauvres jusqu'au retour du Seigneur ? La femme, à ce point stratégique, joue un rôle éminent et irremplaçable.

L'histoire de nos pays occidentaux montre qu'au cours des siècles la femme est toujours à l'**origine de l'évangélisation**. Que l'on pense à Clotilde chez les Francs, à Hedwige en Pologne, à Théodelinde en Lombardie, à Berthe de Kent en Angleterre, à Olga en Russie, on voit bien que se sont des femmes qui ont construit l'Europe chrétienne. Et en revenant tout près de nous dans le temps, nous savions, mais nous le savons encore mieux maintenant, que dans les pays communistes de l'Est, les murs et les rideaux sont tombés et que la foi s'est conservée et transmise par les femmes.

Dans le prolongement de son charisme du don de la vie et de son autre charisme vital, la maternité, la femme peut jouer un grand rôle non seulement dans la naissance de la foi mais aussi dans son développement. Elle est à même d'exercer la **maternité spirituelle**: les conseils à donner aux âmes de bonne volonté qui cherchent Dieu, le soutien à leur accorder, la force à leur communiquer, l'espérance à leur donner à vivre, autant de dynamismes en harmonie avec la maternité féminine. Dans les Eglises orientales, les femmes jouent plus souvent ce rôle que dans notre Occident plus « romain ». En Orient, les maîtres à penser ne sont pas seulement des hommes. Mais en Occident aussi on tend à reconnaître que la femme se situe dans la mouvance pneumatologique de l'Esprit et qu'elle a *compétence pour l'accompagnement spirituel*.

Et même, dans le prolongement du don de maternité spirituelle, elle a un rôle précieux à jouer dans la **formation des prêtres**. On pourrait, à ce sujet, se référer à l'expérience séculaire des Compagnons du Tour de France. Dans la vie des apprentis, vie austère et rude, « la Mère » joue un grand rôle et non pas seulement de nourricière. Elle participe aux décisions et est entourée de

beaucoup d'honneur. Si cette coutume séculaire a survécu, c'est qu'elle correspond à un besoin dans la formation psychologique des jeunes hommes. Cette image féminine leur permet de découvrir les composantes de leur identité, à savoir les polarités féminines et masculines de leur personnalité. Ce rôle auprès des jeunes prêtres est tout à fait adapté à la vocation féminine, et on ne saurait minorer son importance dans la vie et la mission de l'Eglise qui ont besoin de prêtres bien formés et heureux. On sait d'ailleurs que, à ce sujet, l'Eglise catholique fait de gros efforts et bien des femmes sont en place pour cette mission.

Pour conclure, si l'on opère un pèlerinage aux sources, si l'on en revient à la Parole dans le Nouveau Testament, on voit bien que la mission de l'Apôtre est d'annoncer Jésus Ressuscité, de porter la Bonne Nouvelle aux pauvres. Par là même, en suscitant la foi, l'Apôtre éveille à l'union à Dieu et à la sainteté. Cette mission des origines c'est encore la mission de l'Eglise aujourd'hui et dans cette mission la femme a un rôle formidable et irremplaçable.

Janine Hourcade

*20, rue Saint-Hilaire
31000 Toulouse
France*

FORMATION À LA MISSION

par Bernadette Gauthier

Française d'origine mais émigrée très jeune avec ses parents en Australie, Bernadette Gauthier est religieuse de Saint-Joseph de Cluny. Elle a travaillé en Papouasie-Nouvelle-Guinée puis à Melbourne où pendant huit années elle a exercé son ministère au milieu des sans-logis et des laissés-pour-compte. Depuis 1991, elle est de retour en Papouasie-Nouvelle-Guinée. A partir de son expérience personnelle et de son travail d'accompagnement de religieuses et de laïcs, elle nous rend attentifs à quelques aspects essentiels de la formation à la mission.

chercher Dieu qui se manifeste

Qui nous forme à la mission ? Appelées par Dieu, c'est lui qui nous façonne en missionnaire, lentement, graduellement, dans la joie et aussi souvent dans la souffrance. C'est Lui notre formateur. Mais notre réponse est essentielle.

Réfléchissant sur mon passé, je crois que, dans nos vies, l'expérience la plus formatrice est cette manifestation de Dieu lui-même à chacun d'entre nous. J'ai lu il y a longtemps un livre sur la guérison. L'auteur, un psychothérapeute, découvrait qu'il pouvait aider les gens jusqu'à un certain point au-delà duquel seul Dieu guérissait. C'est bien mon expérience. Dans certaines de mes luttes intérieures, j'ai été aidée par des amis, mais le secours décisif m'a été donné au cours d'une retraite. Encouragée par mon directeur, j'ai supplié Dieu jour et nuit de me faire savoir que j'étais aimée et Il l'a fait, d'une manière qui reste pour moi une expérience inoubliable.

Dans les années quatre-vingts, j'étais chargée de l'accompagnement spirituel et de l'organisation de retraites pour des religieux et des laïcs, et par la suite avec un groupe de personnes sans domicile fixe. L'expérience personnelle de Dieu m'a donné la force d'encourager les autres à écouter les désirs de leur cœur et à les soumettre à Dieu avec confiance. Savoir que Dieu se révèle lui-même à tout être humain est devenu une source continuelle de joie dans ma vie. C'est une grande erreur que de penser que notre état de pécheur est un obstacle.

Au nombre des sans-logis qui venaient me rencontrer, il y avait un certain Patrick. Ivre en permanence, il ne se lavait pas et vivait dans la rue depuis cinq ans. Mercenaire au Congo dans les années soixante, il se vantait d'avoir tué 113 personnes... En fait, ce passé le hantait. Au sortir d'une retraite où j'avais rencontré le Christ crucifié, j'ai essayé de suggérer à Patrick que Jésus était là pour lui aussi. Jurant ... et il est parti. Deux ans plus tard, il est revenu tout excité et ne cessait de répéter: «Sœur, Sœur, je sais que Dieu m'aime ! Je sais que Dieu m'aime !» Dieu l'avait trouvé et lui avait révélé son amour à minuit, dans l'une des rues les plus sordides de Melbourne. Il est mort la même année. Quand je me remémore l'histoire des gens que j'ai rencontrés, je suis tout étonnée de constater que les mystiques ont des visages très ordinaires. C'est souvent très tardivement qu'ils mettent leurs ressources en valeur parce que personne ne les y a encouragés.

Je crois que, dans la formation d'une personne, l'aspect le plus fondamental est *ce désir de Dieu, cette recherche continuelle de Dieu* qui se laisse trouver (Jr 29,11-13), qui aime, guérit, reconforte, stimule, guide, illumine. Lui seul est, dans la vie missionnaire, l'ultime recours. C'est dans la rencontre avec Dieu Père/Mère, Fils, Esprit Saint, que trouveront leur solution les traumatismes de la vie personnelle et que sera vécu le quotidien de notre croissance à la suite de Jésus Christ. Si la candidate missionnaire est encouragée très tôt à prendre cette relation au sérieux et à en vivre, nous n'avons pas à avoir peur pour l'avenir. Elle apprendra à discerner et à rechercher les chemins de Dieu dans sa mission et dans sa vie personnelle. S'ouvrir à la Parole de Dieu, apprendre à prier est essentiel à la formation d'une femme à la mission. Il se réalisera ainsi une transformation quotidienne, lente, imperceptible, dans le Christ.

se connaître pour mieux servir

Il ne s'agit pas de la connaissance prônée par les psychologies humanistes des années passées qui nous invitaient à l'épanouissement personnel, à la

découverte de soi, à la réalisation de soi, à l'actualisation de soi. Si la découverte de soi est notre but ultime, on risque de ne trouver qu'un soi bien pauvre. En vérité, dans une perspective chrétienne, se comprendre en vérité c'est se saisir comme un être de relation, relation qui nous conduit à l'Autre, au Dieu qui nous aime et nous appelle au service de la mission.

Mieux servir reste la finalité de la connaissance de soi. Notre expérience personnelle, en particulier l'expérience de nos fragilités et de la souffrance, nous amènera à mieux comprendre les autres et à mieux leur venir en aide dans des situations semblables. Quelques questions que j'ai lues quelque part me semblent très pertinentes : « Suis-je assez imparfaite pour le ministère ? Suis-je assez vulnérable pour le ministère ? » C'est bien vrai. J'en suis venue à croire que nous ne pouvons entendre les gens avec une réelle qualité d'écoute tant que nous n'avons pas entendu et exprimé notre propre histoire. Fragilités, blessures et souffrances peuvent affiner et renforcer la qualité de notre ministère.

Un danger nous guette, c'est le doute envers nous-mêmes. Si j'en crois mon expérience, confortée par mes lectures, ce doute envers soi-même apparaît comme ce que les personnes portent souvent de plus douloureux en elles-mêmes. On en prend difficilement conscience et on peut en arriver à penser que cela est inhérent à toute vie. Il est nécessaire de se connaître en vérité, de se débarrasser des faux-semblants : besoin de paraître, de se savoir utile, pour s'en remettre à la puissance de Celui qui peut nous guérir.

à l'écoute de l'autre

Etre témoin de l'Evangile, répète-t-on à l'envie, suppose que l'on se mette à l'écoute de l'autre. Cela suppose sans doute que nous ayons fait l'expérience concrète de notre ignorance de l'autre.

Aux Iles Marquises, et plus tard en Papouasie-Nouvelle-Guinée, je n'ai pas réussi à reconnaître que je ne savais pas. J'étais pleine de bonne volonté et je travaillais dur. Mais je n'avais jamais vraiment essayé de comprendre de l'intérieur la culture de ces contrées, de marcher dans les chaussures de mes hôtes. De retour à Melbourne, j'ai peu à peu découvert le chaos, le désarroi et l'angoisse des réfugiés, ce que signifiait pour eux d'être ce qu'ils étaient, avec en plus la souffrance d'être perçus comme des gens qui « prennent notre travail » s'ils en ont un, et qui « mangent nos impôts » s'ils n'ont pas de travail. Pourtant, bien des Australiens les accueillaient avec leur générosité traditionnelle.

Je me suis mise à l'écoute du monde des sans-logis. En Australie, 75% d'entre eux ont souffert de troubles psychologiques. Nous, les bien-logés, nous n'avons aucune idée de leurs peurs, de leurs sentiments d'insécurité et de rejet d'eux-mêmes. C'est en les écoutant sans préjugés, en les encourageant à faire confiance à leur expérience religieuse, à la certitude que Dieu marchait avec eux et leur parlait, qu'avec le temps, *je me suis ouverte à ma vraie mission auprès des sans-logis*. Je crois qu'ils ne m'auraient pas écoutée si je ne les avais pas d'abord écoutés dans la réalité de leur vie : la dépendance à l'alcool, la fréquentation des prostituées, les sévices subis dans l'enfance, le démon de l'instabilité psychologique.

En Papouasie-Nouvelle-Guinée, après un an de présence, les missionnaires sont invités à un cours d'orientation. Avec le soutien et l'accompagnement de missionnaires et guidés par une équipe compétente, ces gens venus des quatre coins du globe évaluent leur connaissance de la Mélanésie. Quelle surprise de découvrir qu'il y a 45.000 ans des chasseurs-cueilleurs étaient déjà présents sur cette terre et que Dieu se révélait à eux dans l'abondance de la nature. Ce cours nous a donné à tous le désir de mieux écouter, de découvrir par nous-mêmes la richesse de ces communautés, des systèmes familiaux. Ici, nous sommes trois sœurs. Une fois par mois, nous allons dans les villages et y demeurons une semaine pour apprendre d'expérience ce que les gens vivent réellement.

Aujourd'hui, on ne peut plus envoyer quelqu'un *faire une expérience inter-culturelle sans l'y préparer*. Grâce à l'abondante documentation anthropologique existante, nous connaissons aujourd'hui ce que nous aurions toujours dû savoir. Peut-on prétendre servir un peuple sans connaître sa langue ? Nous avons toutes les trois une certaine connaissance du pidgin, mais nous n'avons qu'une connaissance superficielle de la langue locale, et c'est un grand obstacle.

La formation d'une femme pour la mission doit insister sur cette capacité d'apprendre sur le terrain avec le souci de lui offrir les moyens de formation appropriés. Il s'agit de la préparer à partager le message de Jésus Christ d'une manière compréhensible, ce qui pourra la conduire elle-même vers une conversion plus profonde.

Bernadette Gauthier,

*Kanabea via Kerema
Gulf Province
Papouasie – Nouvelle-Guinée*

LA MOUSTACHE DU TIGRE

HOMMES ET FEMMES, PARTENAIRES DE LA MISSION

par Matilda Handl

Matilda Handl est conseillère générale des Sœurs Bénédictines Missionnaires de Tutzing depuis 1988. Responsable de tout ce qui touche à la justice, la paix et l'intégrité de la création au niveau du Généralat elle a, ces trois dernières années, visité les communautés de son institut dans les six continents. Avant 1988, elle a été membre de la Commission Exécutive du Concile Pastoral de l'Archidiocèse d'Omaha.

Ce dossier que nous avons intitulé « Femme et mission » serait incomplet si n'était abordée la question du « partenariat homme/femme ». A partir de son expérience, avec finesse, et humour (La moustache du tigre), Matilda Handl nous invite à en faire le tour.

combien de temps encore ?

Nous étudions l'histoire d'Abraham et un étudiant m'a posé une question : « Ma soeur, comment Abraham pouvait-il être si proche de Dieu et avoir encore des esclaves ? » Dieu a libéré son Peuple de la servitude et, par les prophètes, il lui a proposé de vivre ensemble dans une vraie liberté. 2.000 ans environ après Abraham, Dieu a envoyé Jésus Christ, son Fils, pour libérer l'humanité des liens du péché. Ce que le prophète Isaïe avait annoncé (61), Jésus l'a accompli : « *L'Esprit du Seigneur est sur moi, car il m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé guérir ceux qui ont le cœur brisé, proclamer aux captifs la délivrance, aux aveugles le retour à la vue, libérer les opprimés, proclamer l'année favorable du Seigneur* » (Lc 4, 18-19).

Par sa vie, Jésus a manifesté la tendresse débordante de Dieu pour les petits, les marginaux et les paumés, les samaritains, les pécheurs, les femmes, les enfants et pourtant ses disciples ont mis presque 2.000 ans pour abolir l'esclavage, du moins légalement. Aujourd'hui encore, la création tout entière aspire à sa libération et nous provoque, nous, les consacrés du Seigneur, à travailler à la délivrance des captifs.

Le système patriarcal, domination perverse de l'homme sur la femme, fait que parmi les pauvres, les femmes sont les plus nombreuses. On le trouve aussi à la racine de l'exploitation du pauvre par le riche et de la dégradation de la nature et de l'environnement, comme cela a été clairement perçu au Sommet de la Terre à Rio de Janeiro en 1992. L'Esprit du Seigneur, lui, en détruisant les liens de la domination masculine, manifeste sa volonté de voir s'établir l'égalité de dignité entre les femmes et les hommes, pour nous faire tous un dans le Christ Jésus (Ga 3, 27-28). Faudra-t-il encore 2.000 ans pour vaincre le système patriarcal dans notre monde et dans l'Eglise catholique ?

la moustache du tigre

Un conte de la Chine ancienne peut illustrer ma réflexion. Un homme revint de guerre après de longues années de service. Quelle joie pour sa femme ! Pourtant son cher mari n'était plus le même. Il restait assis, le regard fixe, sans lui parler ni lui répondre, sans travailler et sans même goûter à ses plats favoris. Désespérée, la femme alla trouver un sage dont on lui avait dit qu'il avait aidé beaucoup de gens, pour lui demander un remède pour son mari bien-aimé. Le sage lui répondit : « Je peux faire ce remède, mais j'ai besoin d'une substance très rare. Apporte-moi la moustache d'un tigre vivant. »

La femme rentra à la maison et à la nuit, toute craintive, mais poussée par l'amour de son mari, elle s'en alla dans la montagne où vivait un tigre. Quand elle vit la bête, elle s'arrêta, immobile, mais le tigre s'enfuit. Chaque soir, après son travail, elle escaladait la montagne et attendait le tigre à distance, assise immobile. Chaque jour, elle s'approchait un peu plus jusqu'à ce que le tigre, habitué à elle, la regarde. Une nuit, elle apporta un bol de lait, le posa à terre, se retira et attendit. Le tigre s'approcha, flaira le lait et le but. La femme recommença, nuit après nuit, s'asseyant chaque fois plus près. Finalement, elle put s'approcher assez pour parler doucement à l'animal. Nuit après nuit, elle lui parlait doucement jusqu'à ce qu'il s'habitue à sa voix. Un soir, elle s'aventura tout près et l'effleura de la main. Le tigre ne s'enfuit pas, ronronnant de plaisir sous la caresse. Une nuit, elle s'enhardit et dit au tigre : « J'ai besoin de quelque chose de toi, mais je ne voudrais pas te faire de mal. » La bête s'assit tranquille-

ment. Lui prenant doucement la tête, la femme lui arracha une moustache d'un geste vif. La bête ne broncha pas. Elle murmura: «Merci, merci, cher tigre.»

Le lendemain, elle apporta la moustache au sage: «Regarde, voici la moustache pour le remède de mon mari!» Le sage lui demanda: «Vient-elle d'un tigre vivant?» La femme lui raconta comment elle avait fait. Le sage réfléchit puis, prenant la moustache il la jeta au feu. La femme, bouleversée, lui dit: «Pourquoi avez-vous fait cela?», et la réponse vint: «Tu n'as pas besoin de médicament pour soigner ton mari. Fais pour lui comme tu as fait avec le tigre.»

C'est à la fin de cette histoire que débutait le vrai travail de la femme. Obtenir le concours du mari était essentiel pour le guérir des séquelles de la violence et de la séparation, mais l'initiative affectueuse de la femme était vitale.

Les femmes sont plus sensibles que leurs partenaires à la détérioration des relations. Les conseillers conjugaux disent qu'en général, c'est la femme qui, la première, en prend conscience et demande de l'aide. Carol Gilligan attribue cette sensibilité particulière de la femme à la qualité des relations, source de joie et de souffrance, à leur façon de mûrir et d'être socialisées. Les filles grandissent en imitant et en s'identifiant à leurs mères; les garçons, eux, découvrent leur différence et, se séparant de leur mère, ils recherchent leur indépendance¹. Les femmes font l'expérience du système patriarcal comme oppressif, contraire à la mission libératrice de Jésus.

face à des tâches urgentes

Notre Dieu est un Dieu patient pour qui «mille ans sont comme un jour», un Dieu passionné, aimant et persévérant comme la femme chinoise de notre conte. Quand on considère les révoltes au nom de la liberté en Afrique du Sud, en Chine, en Europe de l'Est, l'Esprit du Seigneur ne nous dit-il pas de nous dépêcher? Dieu aime tout de sa création.

Quand Gaylord Nelson a inauguré le Jour de la Terre en 1970, la population du globe avait doublé depuis sa naissance, passant de 1,8 à 3,7 milliards d'habitants. Aujourd'hui, nous en sommes à 5,6 milliards dont 40% en Inde et en Chine. Nous épuisons les ressources de la terre. Les pays industrialisés ont sac-cagé la nature, outrepassant les limites de ses possibilités de régénération. La

1/ Carol GILLIGAN, *In a Different voice : Psychological Theory and Women's Development*. Harvard University Press, 1982. *passim*.

destruction des forêts et des prairies, de la couche d'ozone, des océans et de l'air, des espèces animales et végétales causera la destruction des écosystèmes. Les hommes ne pourront plus vivre. Plus de population, plus de mission!

Thomas Berry, un prophète pour notre temps, pense que nous sommes en train de vivre le plus grand changement de l'histoire terrestre, passant de l'ère du Cénozoïque à celle de l'Ecozoïque. Nous devons apprendre à insérer, sans heurt, l'activité humaine dans le processus du renouvellement de la terre. Il s'agit de créer, au plan mondial, une communauté entre tous les êtres vivants et non vivants. Il remet en cause notre manque de sensibilité envers la nature, se référant à la séparation que nous avons placée entre le spirituel et la nature, entre le féminin et le masculin. Il pense que les femmes consacrées à Dieu devront travailler à guérir la terre et à préserver la vie. Ne pas tuer le tigre mais l'amadouer est la solution à nos problèmes.

travailler ensemble

Cela montre l'urgence, aujourd'hui, de promouvoir, entre hommes et femmes en mission, la collaboration dans le service sur toutes les frontières de l'Eglise. Disciples de Jésus, nous pouvons compter sur l'Esprit de Dieu dans nos efforts pour guérir les blessures de l'aliénation.

Ensemble, femmes et hommes de tous pays et de toutes croyances, nous devons inverser le processus de dégradation de la nature et faire la paix avec toute la création, tous les humains, avec le Créateur.

Ensemble, nous devons patiemment transformer le système patriarcal qui s'est durci en raison de la domination de l'homme et de la passivité de la femme.

Ensemble, femmes et hommes disciples de Jésus, nous pouvons être une Bonne Nouvelle digne de foi pour les malades, les pauvres, les opprimés de toutes cultures.

Ensemble, femmes et hommes, créés par amour et égaux pour cultiver et entretenir le don de la vie sur terre, nous révélons l'image et la ressemblance de Dieu.

S'agit-il d'un simple rêve? Dans certains pays, les femmes produisent et vendent 80% de la nourriture mais, devant la loi, elles ne sont pas jugées capables de posséder le champ qu'elles cultivent. Comme elles ne perçoivent pas de salaire, leur travail n'est pas comptabilisé dans le produit national brut. Au décès du mari, la famille peut réclamer la terre, laissant la femme et ses enfants à l'abandon. En économie et en politique, les décisions impor-

tantes sont toujours prises par des législateurs et des ministres, hommes en majorité. Hommes et femmes peuvent transformer ces systèmes d'exploitation en systèmes justes assurant à tous le nécessaire pour vivre.

Les femmes constituent la part la plus active et la plus loyale de l'Eglise d'Afrique. Elles sont la colonne vertébrale des communautés chrétiennes. Elles réalisent l'essentiel du travail d'évangélisation, de pastorale et d'organisation. Mais leur voix n'est pas entendue dans l'Eglise². Le document de travail pour le synode sur l'Afrique ne les mentionne qu'une fois !

Mes visites dans les missions des divers continents ces cinq dernières années me prouvent que cela n'est pas seulement vrai en Afrique. Dans l'Eglise, quand il y a divergence d'opinion, quand les finances se font rares, quand un évêque ou un curé est changé, les femmes en ministère sont remerciées les premières (on a « besoin » de leur bureau), les communautés religieuses en service pastoral sont contraintes au départ. Hommes ordonnés et femmes non ordonnées sont de ce fait des partenaires inégaux. En mission, la réciprocité est aussi rare que la moustache du tigre vivant de notre conte chinois.

partenaires dans la diversité

Complémentarité entre femmes et hommes en mission, dit-on couramment. Quand le terme est utilisé en référence aux stéréotypes courants (le père : le grand missionnaire ; les sœurs, les frères, les indigènes : ses humbles serviteurs), la complémentarité n'est pas libératrice mais oppressive comme le système colonial. Pour la survie des prêtres missionnaires dans l'Afrique du XIX^e siècle, le modèle a été utile. Là où ce modèle hiérarchique persiste encore aujourd'hui, il fait obstacle à la mise en œuvre des dons de la femme. La complémentarité peut aussi être le fait de personnes dépendantes ou immatures. Hommes et femmes en mission sont des adultes mûrs dans la foi, égaux en dignité et en liberté. Aussi réciprocité semble-t-il être un terme plus adapté.

Cependant, la complémentarité des caractéristiques des femmes et des hommes est utile pour donner un visage à l'Eglise que Jésus désire. L'expérience personnelle et l'histoire nous apprennent que hommes et femmes, lorsqu'ils sont bons et saints, font ressortir ce qu'il y a de meilleur en chacun. Le Christ Jésus, homme parfait, était à l'aise avec les femmes qui souffraient, avec les femmes

2/ Antonio BELLAGAMBA, *Sinodo africano: ignorata l'africanità*, Nigrizia, sept. 1992, pp. 44-48.

disciples, et même avec les femmes «pécheresses», à l'encontre des tabous de la société juive de son temps. Jésus s'est lui-même comparé à une poule rassemblant ses poussins, à une mère donnant naissance à un enfant. Il a comparé Dieu à une femme cuisant le pain. Ses premiers missionnaires sont partis deux par deux pour être Bonne Nouvelle. Mais, très tôt, le système patriarcal a étouffé le dangereux souvenir de la liberté de Jésus et l'Eglise en est devenue à la fois le défenseur et la pauvre victime. L'Eglise, en se cléricalisant, s'est appauvrie en se **privant de l'apport des qualités féminines**.

Dans son livre *Féminine, libre et fidèle*, Chervin Ronda étudie le positif et le négatif dans les caractéristiques des femmes. Elle les classe en trois groupes : *chaleur, charme et intuition et leur contraire*. Elle s'appuie sur l'affirmation de Betsy Caprio que pour être une personne à part entière, l'homme a besoin de développer en premier ses qualités masculines positives, gardant à l'intérieur ses caractéristiques féminines. De même, les femmes auront à développer leurs qualités féminines, laissant les caractéristiques masculines positives devenir une force intérieure pour équilibrer et guérir les caractéristiques féminines négatives ³.

La femme chaleureuse, affectueuse et maternelle fait grandir la vie. S'identifiant à eux, avec sensibilité et fidélité, elle tend la main vers ceux qui sont dans le besoin. Elle est délicate et compatissante, pleine d'égard et de réconfort. Froideur et possessivité sont les pôles opposés.

Le charme est plus que la beauté physique. On l'associe à tout ce qui est gracieux et délicat, spontané et enjoué, même audacieux, sensible à la beauté et à la bonté d'autrui. La séduction en est le côté négatif; amplement dénoncée comme dangereuse par les Pères de l'Eglise (les tigres aussi sont dangereux), on en prend argument pour séparer les hommes et les femmes, spécialement les séminaristes et celles qui se préparent à la vie religieuse.

L'intuition féminine est une façon de percevoir les choses qui va au cœur des réalités. C'est une sagesse au-delà du raisonnement et de l'analyse, une sensibilité qui lit les émotions sur les visages et entend les nuances dans la voix. Les femmes, se servant à la fois du cœur et de la tête, sont capables de mettre en œuvre cette sagesse vis-à-vis de chacun et de chacune. Subjectivité et émotivité, fixation sur les détails, dispersion et légèreté sont les aspects négatifs de cette manière féminine de connaître.

3/ Ronda CHERVIN, *Feminine, Free and Faithful*, San Francisco, Ignatius Press, 1986, p. 106

Comme dans la recherche de la moustache du tigre, une personne chaleureuse et affectueuse prend des risques. Les défaillances dans les relations entre personnes de sexes différents sont d'ordinaire à l'origine de la plupart des règles concernant la séparation des femmes et des hommes. Dans un système patriarcal, les valeurs essentielles sont la loi et l'ordre. La rigueur de la clôture monastique imposée aux femmes consacrées depuis le XIII^e siècle a toujours été un obstacle au partenariat et une source de souffrance pour les femmes à vocation apostolique. Un amour solide et personnel pour Jésus Christ, bonté de Dieu faite chair, construit des femmes et des hommes de foi semblables à lui : tendres et forts, séduisants et fidèles, sensibles et réalistes. Il ne s'agit pas de mettre en cage ou de mettre à mort le tigre de la sexualité. La solution est d'user des dons propres aux hommes comme aux femmes, avec amour et délicatesse.

quelques exemples

Dans les années 70, l'archevêque d'Omaha a chargé une sœur charmante et capable d'organiser un concile pastoral. La participation des laïcs était à l'époque une nouveauté. Il s'agissait de consulter les fidèles au niveau des paroisses, de rassembler les résultats au niveau des doyennés et d'en faire la synthèse au cours d'une assemblée d'environ 400 délégués. Cette assemblée qui se réunit tous les deux ans, établit les priorités pastorales. Beaucoup pensaient qu'un processus embrassant un si vaste objectif ne fonctionnerait pas et qu'une assemblée aussi nombreuse serait trop difficile à mener. Cela a pourtant fonctionné, ce synode continue d'être source d'animation pour le diocèse. L'évangélisation a été choisie comme priorité pour deux ans. Beaucoup de fidèles de l'archidiocèse n'avaient jamais entendu parler d'évangélisation. Il leur fallait la découvrir comme découlant de leur baptême. D'abord timides dans l'expression de leur foi, des chrétiens se sont mis à rendre visite à leurs voisins éloignés de l'Eglise. De nouveaux membres ont rejoint l'Eglise. Un archevêque qui ne s'est pas senti menacé par les capacités d'une femme et les dons de laïcs animés par la foi, a permis tout cela.

Aux Philippines, il m'a été donné de découvrir une religieuse merveilleusement douée pour la synthèse. Elle rassemblait les souhaits de paix exprimés par environ 300 personnes ainsi que leurs suggestions concrètes. Les membres de cette assemblée originaires de diverses régions de la montagne ne se connaissaient pas entre eux. Ils avaient réfléchi en petits groupes et leurs échanges avaient été résumés sur des posters pour que l'assemblée puisse les voir et les entendre. Le modéra-

teur du jour, une femme membre de la commission nationale de réconciliation, a pu ainsi les présenter au président.

Un missionnaire m'a parlé d'une dame âgée, une mère pleine de sagesse, accueillante pour tous les prêtres d'un diocèse africain. Ses enfants étant adultes, cette dame intuitive et compatissante est devenue la confidente officielle des prêtres. Ils lui font confiance et acceptent ses avis, même dans des affaires délicates que l'évêque hésite à discuter avec un prêtre.

Le service des vocations, lorsqu'il est assuré en commun par des laïcs et des religieuses, a porté de bons fruits dans divers pays. En Namibie où il n'y a pas de monastères masculins, ce sont les religieuses bénédictines qui ont encouragé des jeunes gens à suivre la vocation monastique et à s'y former. Des pasteurs à l'esprit ouvert savent discerner les vocations des jeunes filles pour la vie religieuse et les orientent vers des communautés correspondant à leur appel. J'ajouterai que, même à Rome, où la structure patriarcale de la hiérarchie catholique se manifeste avec force, j'ai connu un nombre étonnant d'hommes pleins de gentillesse, de sagesse, à l'aise avec les femmes qui travaillent avec eux au service de la justice pour tous, de la paix et de la création.

Partenariat et réciprocité sont pratiqués à l'Association Oecuménique des Théologiens du tiers monde (EATWOT). A ses débuts à Dar es Salaam en 1976, l'association ne comptait qu'une théologienne. En 1986, elles étaient 37. L'association soutient que «la marginalisation des femmes affaiblit l'Eglise et la société les privant de la souplesse, des richesses et de la vitalité propres aux femmes. Cela appauvrit la réflexion théologique»⁴.

Aux Etats-Unis, un prêtre de la mission intérieure a défini les critères de choix concernant les sœurs que je devais affecter à une petite communauté pastorale qui serait en charge d'une des paroisses de sa grande mission de montagne. Outre la formation pastorale et catéchétique, le permis de conduire, etc., il a demandé que les sœurs de son équipe soient disposées et capables de contester le prêtre. Et elles l'ont effectivement provoqué au dialogue, à la prise de décisions en commun !

4/ K.C. ABRAHAM, *Third World Theologies*, Orbis Books, Maryknoll New York, 1990, pp. 143-144

questions difficiles à résoudre

En Namibie où seulement 60 des 300 offices dominicaux sont dirigés par un prêtre, cette situation pose un grand défi à la pastorale. Au Mozambique, 56 femmes de 9 villages répondant à un questionnaire écrivent: «*Nous nous sentons abandonnées par l'Eglise à cause du manque de prêtres. Nous avons vécu toute une année sans pouvoir recevoir l'Eucharistie.*» En monde rural, les catholiques du Brésil et des Philippines vivent la même pénurie en ce qui concerne le sacrement des malades, la Réconciliation et l'Eucharistie.

Assurer la nourriture est une qualité naturelle de la femme. Pourtant, notre Mère l'Eglise néglige de nourrir ses enfants avec le Pain de Vie. Elle le rationne, préférant les «préceptes des hommes» au commandement de Jésus aussi longtemps qu'elle exclura les femmes et les hommes mariés du ministère presbytéral (80.000 ex-prêtres reprendraient volontiers du service). Ce n'est pas une attitude maternelle, contrairement à celle de Jésus nourrissant les multitudes affamées.

Le 12 mars 1994, l'Eglise anglicane a ordonné ses premières femmes prêtres, et 1.200 autres attendent l'ordination dans les mois qui viennent. Il y a 50 ans, la diaconesse Li Tim Oi a été ordonnée par l'évêque anglican Hall de Hongkong. D'autres «Eglises filles» ont suivi durant ces vingt dernières années.

Dans le conte chinois, l'épouse a pu réellement agir quand elle s'est mise à voir. Guérir l'Eglise catholique des blessures que lui a infligées le cléricalisme demandera beaucoup de temps et d'amour. Notre Dieu est patient, mais aussi, passionné en amour et il agit plus vite que nous le pensons car il veut une vie abondante pour ses enfants. Selon les règlements de 1993 édictés par un gouvernement communiste, les évêques chinois doivent être élus par le clergé, les religieux et les laïcs. Quelques-uns ont simplement reçu l'approbation papale avant leur consécration. Les prêtres anglicans mariés qui rejoignent l'Eglise catholique en protestation contre l'ordination des femmes, amèneront peut-être les catholiques à faire appel à des prêtres mariés, hommes ou femmes. S'agit-il d'une plaisanterie de la part de Dieu? Rêvons ensemble! Nos rêves deviendront peut-être un jour réalité.

écouter avec l'oreille du cœur

Former des femmes et des hommes pour servir dans la réciprocité, en tant que partenaires dans la mission de Jésus, c'est aussi un défi qui demande

ingéniosité, temps, patience et un rude travail. Saint Benoît demande aux nouveaux venus à la vie monastique d'écouter *«avec l'oreille du cœur»* les instructions du maître et de les mettre en pratique. «Le travail de l'obéissance vous ramènera à Dieu, dont vous vous êtes éloignés par l'indolence de la désobéissance.»

Durant sa vie entière, écouter «avec l'oreille du cœur», découvrir Dieu au travail dans les langues et les cultures nouvelles, apparaît comme une attitude fondamentale de la part des missionnaires. Nous avons besoin de nous asseoir aux pieds de Jésus comme Marie de Béthanie, de méditer la Parole de Dieu comme Marie de Nazareth, la disciple parfaite. Libérer les malheureux suppose que nous soyons sensibles à leur cris, comme une mère, comme Dieu. Vivre en paix dans des communautés internationales pluri-ethniques, au milieu de tribus et de peuples divers être témoins que la paix est possible, tout cela suppose que l'on sache écouter avec amour.

Au Nebraska, nos sœurs qui sont au service des peuples indigènes ont observé, qu'en période de pleine lune, les pensionnaires, souvent originaires de familles désunies, étaient tendues et portées à la violence. Les battements de paupières, signes avant-coureurs de la colère, nous mettaient en alerte et nous pouvions prévenir les batailles en récréation. A la pleine lune, il était plus sage de prévoir des activités artistiques que des examens. Abigaïl (1 Sa 25) et Mathilde de Saxe, ma sainte patronne, ont su apaiser la violence des hommes et éviter les effusions de sang. Les missionnaires, s'ils sont attentifs aux signes avant-coureurs de possibles conflits entre tribus et savent en analyser les causes et les conséquences, ne seraient-ils pas les garants de la paix ?

humilité et courage

Les évangiles rapportent que les femmes disciples s'adonnaient au service, à la manière de Jésus venu pour servir et non pour être servi. Les disciples hommes se sont querellés au sujet des premières places, même au cours du dernier repas (Lc 22,27), aussi Jésus leur a lavé les pieds, tâche réservée aux esclaves. Pas surprenant que Pierre se soit scandalisé ! Les missionnaires doivent être prêts pour d'humbles services, pour faire ce qui est justice. Le Forum pour une spiritualité africaine et asiatique au Sri Lanka a programmé une année jubilaire pour les pays couverts de dettes. Il se propose de présenter aux nations européennes la facture de tout ce qu'elles ont prélevé en Asie depuis le voyage de Vasco de Gama en 1498. Coopérer à un tel projet serait une participation à la libération des opprimés.

Franchise et humilité, demande de pardon après les fautes, sont des attitudes essentielles pour un disciple de Jésus. En tant que prophètes, les missionnaires ont besoin de courage pour mettre un nom sur les erreurs de l'Eglise et de la société, pour placer l'amour avant la loi, comme Jésus. La loi vient après la vie. Les femmes et les hommes qui travaillent à agrandir les frontières de l'Eglise et pour le changement, doivent savoir se servir des espaces de liberté à l'intérieur de la loi. «Pour la cause de Sion je ne resterai pas inactif,jusqu'à ce que ressorte, comme une clarté, sa justice !» (Is 62,1).

Telle la moustache d'un tigre vivant, que notre voix prophétique soit un remède pour guérir l'aliénation, pour libérer l'opprimé.

Matilda Handl

*via dei Bevilacqua, 60
00163 – Roma – Italie*

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages en français

Ecriture

Jaubert Annie: *Les femmes dans l'Ecriture*, Cerf (Foi vivante), 1992, 138 p. Avec une insistance sur les contextes.

Mollenkott Virginia: *Dieu au féminin*, Centurion 1990 (The divine Imagery of God as Female. New York). Recherche des qualificatifs féminins de Dieu dans l'Ecriture.

Quéré France: *Les femmes dans l'Evangile*, Seuil 1982.

Histoire

Femmes en mission. Actes de la XI^e session du CREDIC 1990. Ed. Lyonnaises d'Art et d'Histoire 1991, 369 p. Etudes historiques dans le Nouveau Testament et du XVII^e au XX^e siècle.

Auer Nancy et Gross Rita M.: *La religion par les femmes*, Labor et Fides 1993, 448 p. Ouvrage collectif traduit de l'américain. Une approche globale du religieux vécu et pensé au féminin.

Montreynaud Florence: *Le XX^e siècle des femmes*, Nathan, 776 p. Raconte l'aventure individuelle des femmes de 1900 à nos jours.

Femmes dans l'Eglise

Hébrard Monique: *Les femmes dans l'Eglise*, Centurion / Cerf, 1984.

Femmes en responsabilité dans l'Eglise. Cahiers de l'Institut Supérieur de Pastorale Catéchétique, n° 9, Desclée de Brouwer 1992, 166 p. Enquête menée auprès de 180 femmes en responsabilité dans l'Eglise.

Carr Anne: *La Femme dans l'Eglise. Tradition chrétienne et théologie féministe* (Cogitatio fidei). Cerf 1993, 245 p. (Transforming grace, San Francisco).

Bonanate Mariapia: *Femmes de Dieu, au-delà des grilles dans les monastères de l'an 2000*, de Fallois 1992, 123 p. Décrit l'évolution des communautés, la naissance de communautés nouvelles, l'ouverture sur le monde.

Tunc Suzanne: *Les femmes au pouvoir.* Cerf 1983. Comment au fil des siècles les femmes ont été exclues du fonctionnement de l'Eglise.

La femme dans l'Eglise et la culture latino-américaines. Document élaboré par des représentants de quatorze pays d'Amérique latine en vue de la Conférence de Santo Domingo. D.C. 21 février 1993, n° 2066, pp 189 et ss.

Les ministères

Hourcade Janine: *La femme dans l'Eglise.* Etude anthropologique et théologique des ministères féminins. Téqui 1986 (Thèse de doctorat).

Hourcade Janine: *Des femmes prêtres?* Mame 1993.

Gryson Roger: *Le ministère des femmes dans l'Eglise ancienne.* Gembloux 1972.

Bouyer Louis: *Mystère et ministère de la femme.* Aubier/Montaigne 1976.

Mercier Jean: *Des femmes pour le royaume de Dieu* (Paroles vivantes). Albin Michel 1994. Témoignages de femmes diacres dans l'Eglise d'Angleterre.

Jean-Paul II: Lettre apostolique *Ordinatio sacerdotalis*, mai 1994.

Femme et homme

Hébrard Monique: *Féminité dans un nouvel âge de l'humanité. Féminin et masculin, l'âge de l'alliance* (Col. Références). Droguet et Ardant 1993. Une synthèse des mythes, des symboles et de l'histoire des femmes, avec une attention spéciale à notre époque.
Homme et femme, l'insaisissable différence. Sous la direction de Xavier Lacroix. Actes d'un colloque de l'Institut des Sciences de la Famille de Lyon. Cerf 1993.
Marquet Claudette: *Femme et homme, Il les créa.* Les bergers et les mages, 1984.

Ouvrages en anglais

Lee Oo Chung, Choi Man Ja, Sun Ai Lee-Park, Kim Elii, Mirza Rodriguez, Debra Goodsir, *Women of Courage. Asian Women Reading the Bible.* Asian Women's Ressource Centre for Culture and Theology 1992, 235 p.

Tucker, Ruth A: *Guardians of the great commission: the story of women in modern missions.* Grand Rapids : Zondervan, 1988.

Tucker Ruth A. and Walter Liefeld: *Daughters of the Church. Women and ministry from new Testament times to the present.* Grand Rapids : Zondervan, 1987.

Bowie, Fiona, Deborah Kirkwood and Shirley Ardener: *Women and missions.* New York, Oxford and Munich : Berg Publishers, forthcoming, 1991.

Buckland, Augustus R: *Women in the mission field. Pioneers and martyrs.* London: Ibister & Co. Ltd. 1985.

Pilar Aquino, Maria: *Our Cry for Life. Feminist Theology from Latin America.* Maryknoll NY: Orbis Books, 1993.

Mercy Amba Oduyooye and Musimbi R.A. Kanyoro: *The Will to Arise. Women, Tradition, and the Church in Africa.* Maryknoll NY: Orbis Boobs, 1992.

Cecchini, M.M., Rose Marie: *Women's Action for Peace and Justice. Christian, Buddhist and Muslim Women Tell their Story.* Maryknoll NY: Maryknoll Sisters, 1990.

Chervin, Ronda: *Feminine, Free and Faithful.* San Francisco: Ignatius Press, 1986.

Kolbenschlag, Madonna: *Women in the Church I.* Washington, D.C.: The Pastoral Press, 1987.

Whitehead, James D. and Evelyn Eaton: *The promise of Partnership: Leadership and Ministry in an Adult Church.* San Francisco: HarperCollins, 1991.

LE DÉFI DES CULTURES

par Thomas Menamparampil

Evêque de Guwahati, dans la province de l'Assam, en Inde, Thomas Menamparampil exerce son ministère au contact des « tribus » de cette région, parmi les plus pauvres du pays. C'est de l'intérieur qu'il cherche à comprendre leur culture. Cet article qu'il nous a adressé et que nous publions en entier, témoigne de sa riche expérience et de son ouverture sur le monde. La qualité de cette réflexion, en prise avec la vie et qui témoigne de tant de respect pour « l'autre », nous fait espérer que vous n'en trouverez pas la lecture trop longue.

Un anthropologue de renom a dit que parmi les découvertes récentes, la plus importante est *le concept de culture*. Ce mot ne désigne pas simplement une réalité réservée aux élites et limitée aux beaux-arts, à la littérature et à la philosophie. Il s'agit de *l'approche globale* par laquelle une société humaine apporte une réponse à son environnement. Elle englobe les coutumes qui caractérisent un groupe social, l'héritage collectif d'une communauté particulière; les façons de penser, les coutumes, les valeurs, les normes, les façons d'agir et les systèmes de relations, les croyances, les lois, les traditions et institutions d'une société; la religion, les rites, la langue, les chants, les danses, les fêtes, l'habillement, l'artisanat, les outils etc., d'un groupe social.

La culture est ainsi un ensemble de facteurs qui fait qu'une personne est ce qu'elle est comme individu et comme membre d'une communauté. Elle s'acquiert après la naissance, et par elle, une personne s'insère dans l'univers humain. La personne est programmée, éduquée et formée à l'intérieur d'une manière d'être une personne humaine, et d'une seule, qu'il soit Chinois, Chakma, Suédois ou Zoulou.

tensions communautaires, conflits économiques, perceptions culturelles

En Inde, nous avons toujours vécu dans une situation multiculturelle. A travers les siècles, nous avons mis au point diverses formules de compromis pour vivre et travailler ensemble. Ces formules sont loin d'être infaillibles. En fait, elles sont extrêmement fragiles, et leur fragilité devient évidente quand des conflits majeurs surviennent : émeutes, incendies d'immeubles, pertes de vies humaines et destructions de propriétés. Habituellement on attribue les tensions sociales à des motifs économiques et politiques. On est moins attentif au fait qu'elles peuvent provenir *d'écarts psychologiques* entre les communautés et être aggravées par des *différences culturelles*.

Certains troubles sociaux ont certes leur origine dans des causes autres que culturelles, mais on ne reconnaît pas assez qu'ils peuvent être aggravés par un heurt entre des perceptions culturelles, qu'ils peuvent prendre de nouvelles directions sous l'influence de la mémoire collective des communautés lésées, que tous les efforts de dialogue peuvent échouer quand personne ne fait le pont entre les systèmes de sens des groupes sociaux ou ethniques concernés. On n'a pas beaucoup réfléchi sur ces questions et elles n'ont pas donné lieu à un débat adéquatement ouvert. Pour les gens de droite ou de gauche, seules ont de l'importance les questions économiques et leurs incidences politiques. On ne soupçonne même pas que, *dans son être profond*, l'homme a *d'autres dimensions*.

notre analyse sociale prend-elle en compte la culture ?

Dans les milieux ecclésiaux eux-mêmes, *les implications des différences culturelles ou les exigences des services transculturels* n'ont pas reçu l'attention qu'ils méritent. On considère trop facilement comme un fait acquis que les groupes sociaux pensent et sentent de la même manière, ont les mêmes ambitions et aversions, marchent au même pas et réagissent de la même manière aux services et aux sanctions. En fait, rien n'est plus loin de la vérité.

Le modèle latino-américain d'analyse sociale et de conscientisation a évincé les autres systèmes et leurs potentialités d'application. Pourtant, Paolo Freire lui-même affirmait que les philosophies sociales ne peuvent pas être facilement transportées au-delà des océans. Ce qui vaut dans une société catholique romaine, de culture homogène, dominée par le clergé, peut très bien ne pas être applicable dans un pays comme le nôtre, si différent. Nous avons manqué de créativité dans l'analyse de la société indienne. Mises à part

quelques déclarations pacifistes à l'occasion de troubles sociaux, notre contribution à la réflexion sur les relations interculturelles a été insignifiante.

Il est facile de constater que, dans notre pays, la plupart des griefs concernent les *questions communautaires*. Les efforts pour définir les divisions de la société indienne en terme de classes et de différences de ressources n'ont rencontré qu'un succès limité. C'est entre les communautés que les sentiments d'injustice graves sont perçus et que se produisent les conflits, partout en Inde, au nord-est comme au nord-ouest et même au-delà des frontières, au Bangladesh dans les collines de Chittagong, au Pakistan à la frontière occidentale, au Sri Lanka sur la côte tamoule.

Le monde a pris conscience de *la force des ethnies et des cultures* lorsque, tout à coup, des heurts se sont produits à l'échelle du monde : dissolution de l'empire soviétique, affirmation par les Lettons, les Litvaniens, les Estoniens et les Ukrainiens de leur identité particulière, séparation de la Slovénie de la Yougoslavie, explosion de la Bosnie, accroissement des tensions entre l'Azerbaïdjan et l'Arménie, divorce entre les Slovaques et les Tchèques, revendications des Basques, des Gallois, des Catalans et des Canadiens français. Mais il nous reste un long chemin à parcourir avant de pouvoir donner une explication intelligible à ces phénomènes sociaux et à d'autres semblables.

réflexion sur culture et communauté : un défi et une tâche

En Inde, notre longue histoire de pluralisme culturel et d'interaction entre communautés peut nous engager à réfléchir sur *la manière* dont les communautés cherchent, très inconsciemment, à *développer une identité collective*, en prennent graduellement conscience, essayent de préserver et d'enrichir leur héritage, répondent aux menaces qu'elles perçoivent, usent et abusent de leurs forces, apprennent à vivre en relations avec les autres communautés de manière saine, jouant des rôles complémentaires et créant une atmosphère de collaboration ?

La planétarisation de l'économie rassemble les peuples de toutes cultures. Il existe **une culture de compromis** dans les aéroports internationaux et les hôtels cinq étoiles (nous l'appelons souvent la culture moderne). Les voyageurs et les hommes d'affaires parlent entre eux de leurs pays et de leurs cultures et s'efforcent de s'accommoder aux manières et aux goûts des autres. A Tokyo, ils font une profonde inclination, à Delhi, ils offrent un collier de fleurs, à Rome, ils se serrent la main ou s'embrassent. Ils sont prêts à s'abstenir de porc dans les pays arabes et de bœuf dans les hôtels brahmin. Mais quand les contacts se font plus

étroits et que l'on commence à vivre et à travailler ensemble, les difficultés surviennent et la culture de compromis s'évapore sur-le-champ.

Jadis, les anthropologues limitaient leur intérêt à l'étude des tribus isolées et se délectaient à présenter ce qu'il y avait de rare et de bizarre chez elles. Cependant il était instructif de regarder comment les autres sociétés résolvaient leurs problèmes. Par exemple, certaines sociétés tribales empêchaient l'accumulation des richesses dans les mains d'une minorité en rendant des honneurs particuliers à ceux qui nourrissaient avec prodigalité les autres villageois. Chez les Angamis, par exemple, ils étaient autorisés à élever un monument en pierre. Dans les sociétés occidentales, on a essayé de résoudre le même problème, à une plus grande échelle, par le biais des révolutions française et russe!

ethnocentrisme

On comprend mieux sa propre culture en prêtant attention aux formes alternatives *dans une autre culture*. Certains universitaires en ont parfois tiré des arguments sans fondements pour soutenir leurs dadas théoriques, en ce qui concerne par exemple les relations sexuelles prémaritales ou l'exploitation de la société par les prêtres. Mais peu à peu les études sont devenues plus objectives.

Les premiers chercheurs souffraient surtout d'ethnocentrisme. Ils considéraient leur culture comme la référence absolue et prenaient un plaisir injustifié à souligner en quoi les autres cultures échouaient ou paraissaient étranges. Les études modernes, plus éclairées, reconnaissent que toutes les cultures sont égales, et ne concèdent aucune supériorité à une culture, même si sa production de biens matériels (les produits de la technique) est plus avancée. C'est ainsi que les Américains ont fini par admettre que les Noirs ne sont pas simplement des Blancs sous-développés mais qu'ils possèdent une riche culture spécifique. De même, en Inde, nous devons admettre aussi que les gens des tribus ne sont pas en retard sur les autres, et que les dalits ne sont pas des hindous au rabais. Leur situation ne sera pas meilleure quand on les aura rendus sanscrits (introduits dans la hiérarchie hindoue) et rendus capables de grimper dans l'échelle sociale. Ils ont tous le droit de développer leur propre culture.

L'habitude de prendre sa propre culture comme point de référence pour évaluer les autres cultures est profondément enracinée en l'homme. L'ethnocentrisme a la vie dure. Dès l'enfance nous apprenons ce qui est bon, moral, civilisé et normal. Il n'y a pourtant pas de supériorité culturelle à ne pas consommer de viande de chien que les Coréens et beaucoup de tribus dans le nord-est de l'Inde trouvent délicieuse, ou à ne pas manger de saute-

relles et de poisson cru que beaucoup de Japonais apprécient, ou à ne pas manger de souris qui sont appétissantes pour les Dahoméens d'Afrique de l'ouest et pour beaucoup de groupes ethniques indiens, ou de boire du lait que les Chinois estiment réservé aux bébés, ou de manger du fromage que beaucoup d'Asiatiques et d'Africains trouvent malodorant et désagréable.

Même si nous acceptons habituellement cette façon de voir, nous critiquons à la légère les habitudes des autres et nous les évaluons à la va-vite selon les critères propres à notre culture. Dans une situation interculturelle, avant même de penser à l'inculturation, nous devons *prendre conscience de la force de l'ethnocentrisme* en nous-mêmes et de nos préjugés culturels, et apprendre à retirer de temps en temps nos lunettes culturelles.

culture matérielle et inculturation

Les premiers anthropologues ont lourdement concentré leur recherche sur l'étude des *aspects matériels de la culture*: paniers et couteaux, marmites et habitations, instruments et vêtements... Et tout naturellement, l'inculturation s'est souvent limitée à quelques aspects visibles portant sur les ornements et les objets liturgiques, les décorations et les danses. Parfois elle est allée jusqu'à la composition de quelques chants et de prières. La littérature sur l'inculturation se complaît souvent à souligner l'importance de ces réalisations, à déplorer les erreurs du passé et à insister pour qu'une forme nouvelle, habituellement un détail extérieur, soit acceptée par les autorités.

Tout cela est légitime, mais après un premier élan, *l'inculturation semble s'être enlisée dans des marécages*. Les discussions sur le sujet s'en tiennent à des stéréotypes. Il n'est pas besoin d'en chercher la raison bien loin. Une construction ne peut s'élever sur des fondations fragiles et l'expérience en a clairement montré la faiblesse. Le présupposé de départ était celui-ci : il nous faut quelques bons théologiens, quelques experts dans telle ou telle culture et la permission des autorités ecclésiastiques. Cela acquis, rien ne paraissait impossible. L'inculturation en sortirait comme le lapin du chapeau du prestidigitateur. Il n'est pas étonnant que nous en soyons encore à la situation d'il y a vingt ans.

Il est important de se rappeler qu'aucune société ne livre ses processus culturels aux mains de quelques personnes. Quand des poètes et des artistes ont fait évoluer leurs cultures, c'est uniquement parce qu'ils ont su exprimer ce qui se produisait en eux et autour d'eux. Ils n'étaient ni des marginaux ni des déracinés, comme le sont bien des spécialistes de l'inculturation, et ils étaient

attentifs aux mouvements profonds de leurs communautés. En se laissant modeler par leur propre culture, ils étaient capables d'apporter leur contribution à son évolution. Ils étaient efficaces, non parce qu'ils avaient reçu un mandat, mais parce qu'ils vibraient avec leur communauté.

éveil culturel

L'ethnocentrisme ne peut être transcendé sans un minimum de prise de conscience culturelle. C'est d'autant plus important que beaucoup de nos actes sont gouvernés par l'inconscient. C. Jung a établi l'existence d'un inconscient collectif, commun à toute l'humanité. Les anthropologues ne devraient pas avoir de difficulté à tenir pour vrai l'existence d'un **inconscient culturel** qui oriente la conduite de tout groupe ethnique particulier.

Un tel inconscient culturel s'est développé au cours des générations et des siècles. Les systèmes collectifs sont organisés selon le principe de la réaction négative: ils changent et ils s'adaptent quand ils sont agressés. Ils sont largement inconscients du modèle qui dirige leur conduite: expressions, attitudes, gestes, tons de voix, mimiques, utilisation du temps ou organisation de la vie quotidienne. Certains spécialistes estiment que l'inconscient influence la conduite humaine mille fois plus que le conscient! Ce qu'on croit être «l'esprit» est souvent en fait la culture intériorisée.

La prise de conscience d'une culture, et de ses insuffisances, est souvent provoquée par **des rencontres transculturelles**. Vous pouvez participer à un séminaire à Kuala Lumpur, ou enseigner à Lagos, ou servir comme expert technique à Doubaï, ou vendre des scooters indiens à l'Ile Maurice, ou diriger un oratoire à Dimapur... ce qui vous surprend le plus, ce ne sont pas d'abord les différences d'habitudes vestimentaires ou culinaires, mais la diversité dans l'étiquette, l'organisation et la perception du temps, les jugements de valeur: en fait, c'est tout le système des significations.

Il nous est difficile d'accepter un système de significations quand il diffère totalement du nôtre. Il peut nous paraître terriblement menaçant. Plus rien ne semble avoir de sens dans vos relations avec vos collègues d'une autre culture. Sont-ils hostiles? Sont-ils stupides? Ils ne sont ni hostiles, ni réticents, ni froids, ni lents, mais *deux systèmes d'inconscient culturel entrent en collision*. Il vous faut prendre conscience des frontières de votre propre culture et les redéfinir, traduire les façons de penser de vos collègues dans votre propre système de compréhension et les aider à comprendre le vôtre par des explications intelligibles. On pourrait prévenir bien des problèmes poli-

tiques, des menaces économiques, des blocages dans l'action et des affrontements de personnes, on pourrait entreprendre un dialogue réfléchi et maintenir des relations cordiales, simplement en apprenant aux gens à **transcender leur culture**.

La prise de conscience culturelle est extrêmement importante quand on entreprend un travail d'inculturation. Et ne croyez pas être un expert dans votre propre culture simplement parce que vous y avez grandi. Une personne peut très bien atteindre l'âge de 90 ans sans rien connaître à la physiologie, ou elle peut manipuler adroitement un ordinateur sans connaître ses mécanismes internes. Seule l'observation persévérante, la discussion avec les autres, l'attention, la réflexion et l'étude comparative pourront vous aider à acquérir une certaine compétence dans votre propre culture.

Une situation multiculturelle rend cette réflexion indispensable. De même que vous ne commencez à comprendre votre personnalité que dans l'interaction avec les autres, ainsi vous ne découvrirez bien des aspects de votre propre culture seulement que dans le contexte de rencontres interculturelles. Une situation de pluralisme culturel est hautement instructive. Mais pour profiter de cette situation, vous devez *renoncer à votre narcissisme et à vos stéréotypes culturels*. La première condition c'est d'admettre qu'il existe un système sémantique auquel vous adhérez inconsciemment, et de reconnaître les fondements cachés de votre propre culture. La deuxième, c'est d'accepter que les autres communautés aient aussi leur propre système sémantique et de reconnaître sa légitimité.

différences culturelles

Sur le fait des différences raciales, il n'y a apparemment pas de discussion : la race est déterminée par des mesures physiques. L'ethnicité, quant à elle, est caractérisée par des ressemblances culturelles. Mais quand des signes sont mal compris, il suffit d'une brouille pour déclencher une bagarre, et la communication est rompue. Dans un monde où le nombre des affrontements interculturels croît, que ce soit à Imphal ou à Belfast, à Kokrajhar ou à Jaffna, l'important n'est pas de se demander qui est le criminel et qui est la victime mais comment prévenir des rencontres aux conséquences si négatives. *Les différences culturelles* dont nous allons parler peuvent paraître sans importance, mais il est difficile de déterminer ce qui provoque une querelle. Certes on ne déclenche pas facilement une guerre mondiale en abattant une vache ou en volant un poulet, mais malheur à celui qui ignore ce que cela signifie pour les gens.

Des psychologues américains ont attiré l'attention sur *certaines faits*. Les enfants américains vont hurler leur triomphe quand ils ont battu leurs adversaires dans une compétition alors que les enfants indiens Hopi ne sont nullement désireux de mettre leurs compagnons dans l'embarras en les battant et encore moins de crier victoire. Les indiens Pueblo, comme beaucoup de groupes ethniques, pensent en communauté: il leur est donc difficile de prendre des décisions individuelles. C'est comme s'ils disaient, non pas «je pense donc je suis», mais «nous sommes, donc je suis». C'est ce qui explique pourquoi ces groupes sont si solidaires en temps de crise. La solidarité tribale a toujours été essentielle pour leur survie. La société non tribale est individualiste et comprend difficilement la cohésion tribale. Dans les années 70, l'individualisme américain était devenu si fort que l'on a appelé ces années «la décade du moi».

Les occidentaux sont surpris de voir les touristes japonais visiter leurs pays en bandes, avec si peu de goûts et d'intérêts personnels. En Asie, personne ne s'en étonne. Pour bien des gens, secouer la tête de haut en bas signifie oui, et de gauche à droite non. Pour les Bulgares c'est le contraire. Et les Ainus du Japon, pour ce genre de message, n'utilisent pas leur tête mais leurs mains. Quand ils discutent d'affaires sérieuses, les Arabes se rapprochent de très près, les Latino-américains un peu moins, tandis qu'Américains, Européens et Asiatiques s'éloignent les uns des autres. Aux USA, les Blancs accusent les Noirs de ne jamais les regarder dans les yeux alors que les Noirs ont l'impression que les Blancs les narguent. A l'ouest, quand on félicite quelqu'un pour son remarquable discours, il remercie chaudement ses admirateurs; à l'est, il s'excusera plutôt de n'avoir pas bien réussi et les remerciera pour leur patience. Il faut faire attention aux coutumes locales avant de taper quelqu'un dans le dos, d'offrir sa main aux dames ou de parler librement avec une femme.

Dans bien des tribus, la parole donnée lie davantage que le document écrit, et l'on doit se méfier avant de faire des promesses hâtives et irréfléchies. De même, dans ces groupes, toutes les personnes sont habituées à être traitées de la même manière, même si elles sont pauvres, et elles se sentiront grandement humiliées si on agit différemment à leur égard.

Les occidentaux sont déroutés par certaines façons de faire: ne pas observer le programme, ne pas respecter les rendez-vous, oublier les promesses, débarquer sans être annoncé, arriver en avance ou en retard ou rester trop longtemps quand on est invité, quand on les invite à attendre au salon avant un entretien... Quand il s'agit de rencontre interculturelle, un professeur est d'abord un apprenti. Et l'apprentissage ne dure pas seulement une semaine ou quelques mois. Arrivant chez les Esquimaux, Peter Freuchen pensait qu'il

deviendrait expert de leur culture en un an ou deux. Quinze ans plus tard, il découvrait que les problèmes qui lui semblaient évidents étaient devenus des mystères. Et plus il vivait parmi eux, plus il comprenait que leurs âmes avaient de telles profondeurs qu'il lui était impossible de les pénétrer.

Une bonne manière pour apprendre, c'est de ne pas s'en tenir à des réactions négatives. Quand vous êtes blessé, au lieu de vous énerver et de manifester de la contrariété, allez voir de plus près. Ne vous contentez pas de conclure que cette manière d'agir ne convient pas. Demandez-vous pourquoi. Recherchez *les liens qui pourraient exister avec une valeur culturelle ou une attitude communautaire*, et voyez si vous pouvez en tirer des conclusions et des applications plus générales. Continuez à observer, à évaluer, à corriger. Vous pourrez peu à peu approcher les valeurs les plus précieuses de cette culture et jeter un coup d'œil sur « *l'âme de la communauté* ». Aujourd'hui les anthropologues attachent plus d'importance à l'étude des valeurs et des schèmes mentaux qu'à celle des éléments matériels d'une culture. La réflexion sur **l'inculturation vue du dedans** ne fait que commencer.

la perception du temps

La manière dont les différents peuples perçoivent le temps est un domaine particulièrement intéressant où naissent souvent les malentendus entre personnes de différentes cultures. Dans les sociétés industrialisées, le rythme de la vie est plus rapide que dans les sociétés agricoles. Lors de la seconde guerre mondiale, les officiers allemands trouvaient que les travailleurs iraniens étaient régulièrement en retard et ils en ont fusillé un grand nombre. On a fait peu d'efforts pour comprendre le problème et se mettre d'accord sur une solution. Bien des gens qui travaillent dans un environnement culturel différent font de semblables erreurs.

La compréhension du temps est étroitement associée au *rythme interne de chaque personne humaine*. Depuis l'enfance, chacun a développé une certaine capacité d'attente face aux événements, aux processus et aux relations. Quand celle-ci se prolonge, il s'agite, s'impatiente et se met en colère. Vous avez peut-être vu des conducteurs fulminer derrière un véhicule trop lent... Dans les populations rurales, la capacité d'attente est longue. Si on leur impose un rythme plus rapide, les gens sont tendus. Il n'est pas juste de dire, par exemple, que les Santal sont lents. Ils sont parfaitement adaptés à leur rythme de vie habituel. Bien sûr, dans la société actuelle, ils doivent se mouvoir plus rapidement. Mais un changement n'est possible que si on reconnaît d'abord la légitimité de l'allure précédente. Ceux qui pensent et agissent rapi-

dement peuvent fatiguer et blesser les autres en les bousculant, en tirant des conclusions avant que les participants aient eu le temps de comprendre et d'exprimer leur point de vue. On est blessé par les ripostes rapides, les comparaisons hâtives et les remarques cyniques des gens trop malins.

De même, il est injuste de prétendre qu'après la moisson, les gens des tribus se livrent à la paresse. Dans leur tradition, les efforts ne seront nécessaires que lors de la prochaine saison de culture. Un rythme plus rapide est peut-être nécessaire à l'époque moderne. Mais il faut que les gens partent de là où ils en sont et l'on doit accepter comme légitime leur perception actuelle du temps.

relations culturelles

La culture est *un tout organique*. Elle n'est pas le produit d'une combinaison artificielle d'éléments hétérogènes. Un changement dans un secteur affecte tout l'organisme. On raconte l'histoire d'un groupe d'étudiants qui voulaient taquiner Darwin. Ils rassemblèrent les membres, les antennes et la queue de différents insectes, apportèrent à Darwin l'étrange créature et lui demandèrent: «Qu'est ce que c'est que cette bestiole?» Avec un clin d'œil Darwin répliqua: «Une farce!» Notre effort d'inculturation ne doit pas aboutir à ce genre de faux produit. Si nous limitons notre intérêt à des éléments matériels détachés de leur contexte, nous risquons d'obtenir une réponse négative de la communauté. L'inculturation est faite pour la communauté et non la communauté pour des expérimentations arbitraires d'inculturation. La culture est faite de significations et de symboles, et la sensibilité de la communauté doit être prise en compte avant toute décision.

Quand des communautés entrent en contact, cela donne lieu à des emprunts culturels. Si cet emprunt est spontané, en lien avec la structure organique des deux cultures, cela contribue à leur croissance. Si le partage est déséquilibré et que la culture dominante écrase l'autre, la plus faible peut être blessée et même détruite. L'histoire nous en offre trop d'exemples. C'est ce qu'éprouvent les Latino-américains vis-à-vis de leurs cultures.

On peut trouver une proximité culturelle entre deux communautés qui sont attachées aux mêmes valeurs, malgré l'éloignement géographique. A l'inverse, deux communautés voisines peuvent vivre des traditions totalement différentes et se trouver très éloignées l'une de l'autre au niveau de leurs sentiments. Les communautés tribales avec leur orientation démocratique, leur sens de l'égalité, leur absence d'inhibitions et de complexes, leur habitude de

discussion ouverte et franche, leur simplicité et leur netteté, leur honnêteté et leur fiabilité, se sentent bien loin de et menacées par une société caractérisée par la hiérarchie des castes, les titres honorifiques, les distances sociales, les tabous culturels, les interdits alimentaires, les conventions sophistiquées et des subtilités sociales inexplicables. Il faut garder ce fait à l'esprit lorsqu'on entend dire que les tribus du nord-est de l'Inde ne sont pas assez indiennes.

Aucune culture n'est parfaite ou pleinement intégrée. D'une manière ou d'une autre, on trouve en toute culture des éléments contradictoires et déshumanisants. L'étude des alternatives dans les autres cultures peut stimuler le changement et la croissance. Mais si on introduit des changements en oubliant qu'une culture est un ensemble organique, au lieu d'aider à sa croissance, on risque de la desservir.

Quand deux races ou deux groupes ethniques entrent en contact, il peut y avoir acceptation ou rejet. Autrefois, l'acceptation s'est exprimée habituellement par l'assimilation de la minorité dans le groupe dominant. Avec le temps, dans bien des pays, on a reconnu même à de petits groupes le droit à une existence séparée et à une protection garantie.

Pourtant, nous savons qu'historiquement **le rejet des minorités et des groupes les plus faibles** a toujours été la norme habituelle. La ségrégation est une forme de rejet à l'image de la ségrégation par les castes qui prévalait récemment encore dans certaines parties de l'Inde ou de la pratique de l'apartheid dans l'histoire récente de l'Afrique du sud. Un autre mode de rejet a été l'expulsion, comme celle des Juifs de la Russie tsariste, des Asiatiques hors de l'Ouganda dans les années 70 ou des Chinois du Vietnam dans les années 80. La plus brutale des toutes les formes de rejet a été l'extermination totale, le génocide. Au siècle dernier, les colons d'Afrique du sud ont éliminé les Bushmen et les Hottentots. Ce fut la même extermination pour bien des groupes d'Indiens du Far West américain et pour les aborigènes de Tasmanie. La route ensanglantée de l'histoire est longue.

Un groupe minoritaire peut avoir recours à la soumission, en acceptant par exemple un statut inférieur dans la hiérarchie des castes, se construire une île culturelle, un ghetto ou une Chinatown par exemple, ou encore se retirer dans des endroits inaccessibles. En Inde, bien des tribus se sont retirées dans les montagnes ou les forêts pour préserver leur identité et assurer leur survie. La dernière ressource est de se battre contre ce qu'on perçoit comme une menace pour l'existence collective de la communauté et contraire à ses intérêts. Certaines violences dans le nord-est de l'Inde ont-elles leur origine

dans cette volonté, sont-elles le résultat de manipulations inavouables, ou bien sont-elles le résultat de la facilité de se procurer des armes ? Shakespeare a écrit : « *Bien souvent entrevoir les moyens de faire le mal entraîne à faire le mal.* »

Le terrorisme est un phénomène en croissance dans le monde aujourd'hui. Il ne s'agit pas seulement des Irlandais antibritanniques, ou des Arméniens antiturcs, ou des Croates antiyougoslaves. A notre époque, on compte plus d'une centaine de groupes terroristes dans le monde. Il est important de noter que le plus grand nombre de leurs membres ont un peu plus de vingt ans, viennent de familles de classe moyenne ou supérieure et sont de niveau universitaire. Mais ils n'aboutissent à rien. Quand le pluralisme culturel est assuré, non seulement dans la loi mais dans les faits, il n'est guère nécessaire de recourir à des mesures aussi radicales d'autodéfense.

prise de conscience collective, croissance, épanouissement

A leurs débuts et en raison de leur isolement, la plupart des communautés étaient peu conscientes de leur existence collective. Les gens trouvaient une réponse à l'environnement et aux provocations extérieures en se laissant guider par leur inconscient culturel. Mais arrive un temps où les sociétés, spécialement celles qui ont développé une réflexion culturelle, le plus souvent au contact d'autres cultures, prennent conscience de leur identité collective. De même que l'enfant prend conscience de lui-même, de son corps, de ses ressources spirituelles et parvient graduellement à la conscience de son identité et de son existence autonome, ainsi une communauté, entraînée par le dynamisme de sa minorité pensante (philosophes, poètes, enseignants, jeunes) parvient à saisir son identité collective, ses caractéristiques principales, ses points forts et ses points faibles.

Quand, pour la première fois, une communauté s'éveille à cette conscience d'elle-même, elle se sent comme un jeune adulte. Pour un temps, elle est comme perdue face à elle-même, à ses gloires passées et à l'héritage de sa richesse culturelle, à ses droits, à ses privilèges et à sa destinée future. Si elle perçoit une menace persistante pour son existence, elle se distingue à peine du souci qu'elle a pour elle-même... et c'est normal. Mais laissez-lui la chance de parvenir à l'âge adulte et cette communauté apprend à tenir sa place au milieu des autres communautés, comme une personne qui devient adulte. Elle apprend à reconnaître les valeurs culturelles des autres communautés, leurs droits, leurs privilèges et leurs intérêts. Elle apprend à vivre et à travailler avec les autres.

Cette période de transition est orageuse et agitée. Une atmosphère d'incertitude plane sur la communauté. Elle peut, par son libre choix, prendre une direction positive ou se laisser guider par des intérêts de groupes, que ce soit des étrangers ou des membres de la communauté repliés sur eux-mêmes. Sans passage à l'état adulte, aucun épanouissement culturel n'est possible. Quand les épées sont tirées, survivre avant tout est la loi et avoir de quoi vivre, abondance. S'isoler, c'est stagner. Seule une conscience adulte prépare le terrain pour un âge d'or. Et cela n'est possible que si l'on est stimulé de l'extérieur. L'histoire en donne d'abondants témoignages.

bâtisseurs de ponts

Avec la multiplication sur notre globe des rencontres interculturelles, et cela va de l'hostilité ouverte à la cordialité la plus intime, le besoin de bâtisseurs de ponts est devenu plus urgent. Ceux qui, comme les missionnaires, ont accepté de travailler en permanence en situation interculturelle, ont pris la responsabilité d'entrer dans le monde nouveau de l'inconscient culturel d'une autre communauté. Un processus d'exculturation est nécessaire (bien qu'il soit très coûteux) avant de pouvoir aider efficacement le processus d'inculturation. Christ s'est vidé lui-même par la kénose. Vrai Juif de son temps, il s'est rendu semblable à nous en toute chose, excepté le péché.

Mais le plus difficile est de *renoncer à l'irrationnel de sa propre culture*. Toute culture a en elle une part de conventions et de présupposés qui n'obéissent à aucune règle logique. Généralement, nous sommes aveugles quand il s'agit des aberrations de notre propre communauté (par exemple : la soif de consommation et la permissivité sexuelle dans la culture occidentale ou la ségrégation entre les castes dans la société indienne). Même si nous n'avons pas à accepter les partis pris du monde culturel où nous entrons, il faut faire un effort pour *les comprendre dans leur contexte*. On ne peut proposer de changement sans compréhension et sympathie.

Il est plus facile de discourir sur les normes qui viennent d'être mentionnées, que d'essayer de les vivre. On a du mal à prendre la mesure de *la force de résistance des habitudes*. Quand nous sommes confrontés à d'autres manières de comprendre ce qui est bon et ce qui est mal, nous sommes secoués jusque dans les structures fondamentales de notre être. D'un seul coup, nous nous sentons incompetents, ignorants, infantiles. C'est comme essayer de balbutier une langue étrangère au cours d'un voyage à travers le monde. Nous redevenons des enfants. Au temps de Kennedy, combien de volontaires du Corps de

la Paix se sont sentis désemparés dans les pays où on les envoyait. Il est rare dans ce cas que l'on se dise : « Le problème vient de moi. »

le pluralisme culturel survivra-t-il à l'âge de la technique ?

Il n'est pas facile de parler du futur. Il n'est pas donné à tout le monde d'« *examiner les semences du temps et de dire quelles graines pousseront et lesquelles ne pousseront pas* » (Shakespeare). Il y a toujours une zone d'obscurité dans notre appréhension des choses à venir de sorte que, ou bien nous tombons dans une fosse que nous n'avions pas su voir, ou bien un événement massif nous emporte de telle manière que les choses se déroulent bien mieux que nous ne l'avions craint. Les prévisions démographiques et les prédictions de famine universelle se sont toujours révélées fausses. De nouveaux problèmes ont surgi, ainsi que de nouvelles structures de pouvoir. Dans les années soixante, on percevait très peu le changement qu'allait entraîner la crise du pétrole, ou l'émergence proche d'un pouvoir islamique, ou la brutale apparition du fléau du sida, ou le souci grandissant de l'environnement. Il nous faut pourtant regarder l'avenir.

Il y a quelque temps, Zbigniew Brzezinski a proposé *la théorie de la convergence*. Il prédisait qu'avec les progrès de la science et des techniques, les avions supersoniques, les satellites de communication, les entreprises multinationales... le monde allait être le théâtre d'une convergence culturelle qui aboutirait à une culture unique. En fait, les informations disponibles indiquent une autre direction.

Les études de Selig Harrington montrent que les divisions culturelles se durcissent et que les peuples renforcent leur identité culturelle. Le nationalisme culturel est en hausse et certains nationalismes en arrivent même au « *fondamentalisme culturel* ». En chiffres absolus, le nombre des gens qui voyagent ou étudient à l'étranger, ou qui font du commerce au plan international, augmente régulièrement. Ils se servent de la « culture moderne » de manière uniquement pragmatique et retournent ensuite à leurs nids culturels. Ils sont sans doute fortement influencés mais ils gardent les pieds sur terre.

Il y a déjà plus d'un demi-siècle, le Mahatma Gandhi disait : « *Je ne veux pas que ma maison soit ceinturée de murs et que mes fenêtres soient aveugles. Je veux que les cultures de tous les pays entrent dans ma maison. Mais je refuse qu'une culture, quelle qu'elle soit, efface la mienne.* » Certains ne veulent même pas en concéder autant. Ils ne se sentent en sécurité que si leur maison est murée et leurs fenêtres closes. Le Vietnam estime que l'introduction de

livres et de cassettes est une invasion culturelle. L'Arabie saoudite ne tolère aucune réalisation, livres ou symboles religieux, en dehors de l'Islam.

Les majorités culturelles ne sont pas les seules à essayer de se préserver des influences étrangères. Les minorités aussi défendent bec et ongles leur identité et leur existence indépendante. Culture et appartenance ethnique se retrouvent à l'arrière-plan des mouvements sécessionnistes au Tyrol, en Bretagne, en Alsace, en Flandres et en Catalogne. Les Hongrois de Roumanie, les Turcs de Bulgarie, les Croates et les Albanais en Yougoslavie comme les Coréens et les Philippins au Japon refusent de se laisser absorber par la majorité. Il est vrai que dans le Nouveau Monde les immigrants s'insèrent graduellement dans le courant principal. Mais quand on sait qu'il existe plus de 75 publications ethniques à Los Angeles et que dans les pays avancés, les entreprises cherchent à diversifier leurs produits pour répondre aux goûts des différentes ethnies, on comprend *la formidable force* que représente la culture.

L'affaire Salman Rushdie et la fatwa de l'ayatollah Khomeiny révèlent au moins une chose: le reste du monde n'est pas simplement une extension de l'Occident sécularisé. Des millions de musulmans n'identifient pas la sécularisation avec le progrès. Les Asiatiques ont une compréhension différente du «sacré». Si tout un système émotionnel peut se construire autour des questions des droits de l'homme et de la liberté d'expression, il peut aussi y avoir un tel système autour *des symboles religieux*.

A Singapour, après une période d'intense propagande en faveur de la modernisation, Lee Kwan Yew invite les gens à parler mandarin et à retourner aux «vieilles valeurs». Il est clair que la culture moderne n'offre pas tout! Même dans les «cultures de pauvreté», au milieu des agglomérations africaines, dans les bidonvilles et les baraques des migrants ruraux, on remarque que les gens s'appuient sur la parenté et la solidarité ethnique, et qu'ils préservent leur sentiment d'appartenance au groupe. *La réaffirmation culturelle peut se retrouver à tous les niveaux*.

relativisme culturel et ethnocentrisme

On peut regarder le phénomène culturel sous un autre angle. Pour exploiter leurs concitoyens et se garder des ingérences extérieures, les dictateurs et leur cliques dirigeantes ont invoqué la culture. Au Myanmar et au Vietnam, les dirigeants militaires agitent le drapeau de la culture pour défendre leur politique isolationniste. Les gouvernements du Bangladesh et du Pakistan s'abri-

tent derrière leur culture chaque fois qu'on les critique pour leur non-respect des institutions démocratiques. Il en va de même pour bien des régimes islamiques en Asie occidentale et pour des potentats africains.

Si l'ethnocentrisme est une erreur, *absolutiser la relation à la culture* en est une autre. Peut-on, par exemple, affirmer que le style de gouvernement nazi était en harmonie avec le caractère germanique, ou que le totalitarisme soviétique était adapté à la culture russe, ou que la dictature communiste était ce qu'il y avait de meilleur pour le peuple chinois, ou que l'absolutisme de Marcos était juste ce dont le peuple philippin avait besoin? Si on pouvait excuser ces aberrations au nom de la culture, comment pourrait-on s'élever contre le cannibalisme, le meurtre des petites filles ou l'élimination des personnes âgées dans certaines cultures?

Nous avons déjà parlé de la nécessité de comprendre une culture de l'intérieur, mais un regard venant de l'extérieur est aussi important. C'est pourquoi les rectifications ne proviennent que de l'interaction entre les cultures. Certaines rencontres peuvent être un désastre. C'est la tragédie humaine mais ce n'est pas inéluctable. Si celui qui transporte une culture est plein de respect et d'attention pour l'autre, il peut en résulter un enrichissement mutuel.

faire de la culture une alliée

Tout le monde a fait des études, les missionnaires aussi. Aucun missionnaire aujourd'hui ne songerait à imposer la syntaxe indo-européenne aux langues chinoise ou japonaise. En Afrique, dans certaines régions où le mouton est considéré comme un animal souillé, les missionnaires ont appris à faire preuve de créativité quand ils parlaient du bon berger. Quand la Bible a été traduite dans la langue des Zanakis du lac Victoria, on a traduit Ap 3,20 comme suit: «Voici, je me tiens à la porte et j'appelle», car seul un voleur frapperait à la porte. Le blanc n'est pas partout signe de joie, ni le noir signe de deuil. Pour les Chinois, les Tibétains et les gens du Bhoutan, le dragon est signe, non du mal, mais de la protection divine; écraser la tête du dragon serait pour eux une chose horrible. Il est merveilleux de constater que le monde n'est pas une réalité terne et monotone, mais qu'il est riche, coloré et varié. A l'avenir, comme interprètes, on aura moins besoin d'experts en langues que d'experts en cultures.

La culture peut être votre meilleure alliée pour obtenir des résultats. On n'a pas suffisamment étudié l'influence de la culture au niveau des motivations dans les études et le travail. Le point de vue pris par Max Weber dans son livre

L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme peut stimuler de nouveaux développements. Pour bien des gens, la modernisation est liée à la culture occidentale. Doit-elle l'être nécessairement? Il est surprenant de constater à quel point les Japonais sont demeurés asiatiques en dépit de leurs progrès industriels. Dans la société japonaise, les liens familiaux sont forts. La mère japonaise se donne à son enfant et à ses études avec un dévouement exceptionnel. Avec sa formule «Ne me déçois pas», elle est l'agent éducateur le plus important dans la société. Les relations ont du poids et son appel aux sentiments est un motif contraignant. En Occident, dans une famille monoparentale ou lorsque les deux parents travaillent, l'expérience des enfants sera différente.

Dans la même ligne, les entreprises japonaises sont des organisations collectives gérées comme de grandes familles. On s'occupe de tous les aspects de la vie du travailleur: loyers bon marché, soins médicaux, etc. Les travailleurs chantent l'hymne de l'entreprise, proclament le credo de l'entreprise et affirment des slogans de dévouement à l'entreprise. Leur fierté, c'est la gloire de l'entreprise. On porte en commun le souci de la réussite du groupe et pas seulement son propre succès. Tous les membres sont égaux. On recherche le consensus plutôt que le conflit, la déférence envers l'autorité plutôt que le manque de respect, la collaboration plutôt que la contestation. Les Japonais n'ont pas abandonné leur estime pour les valeurs traditionnelles comme l'obéissance et le sacrifice. Leur sécurité n'est pas simplement financière; c'est une assurance collective fondée sur des traditions culturelles et des convictions partagées. Le récent succès économique des «tigres» asiatiques, Hongkong, Singapour, Corée, Taiwan, a également été attribué à leur éthique du travail. Une Chine réformée suivra la voie du Japon et des tigres plutôt que le modèle américain.

En Occident aussi, Elton Mayo, psychologue de l'industrie, est parvenu à des conclusions très révélatrices à propos des années 20. Il a démontré que le développement industriel n'était pas proportionnel aux possibilités matérielles mais *aux capacités sociales*, c'est-à-dire au rythme du travail acceptable par le groupe de travailleurs. Les individus auraient jugé trop difficile d'accepter un rythme plus rapide. Il a également découvert que la rétribution financière n'était pas tout. Les motivations et le bonheur provenaient également de récompenses non économiques: amitié des camarades, respect manifesté par les responsables, etc. Les travailleurs répondent aux récompenses non pas en tant qu'individus mais comme membres d'un groupe. En certains cas, ils rejettent une offre de salaire plus élevée et refusent de travailler plus durement qu'ils ne l'ont décidé ensemble. Mayo affirme également qu'une spécialisation trop poussée rend la coordination difficile.

Il est sage de bâtir sur la base de la culture. Nous avons vu que la culture ne se limite pas seulement à quelques formes extérieures, mais qu'elle concerne surtout *les relations, les structures internes de l'esprit, les raisons qui stimulent, persuadent, motivent et engagent*. Faites de la culture votre alliée et vous pourrez tout réussir.

inculturation

L'inculturation, bien sûr, doit signifier beaucoup plus que l'emprunt de quelques miettes à une culture. Nous ne pouvons ici qu'indiquer une direction. Le Mahatma Gandhi disait: «*Je dois les suivre, car je suis leur dirigeant!*» Si quelqu'un désire prendre la tête d'un processus culturel, il doit rester en contact étroit avec le groupe culturel qu'il veut essayer de servir. Il doit écouter et apprendre. Il doit penser avec les gens et tout regarder à leur manière. Il doit saisir leur rythme intérieur, acquérir leur manière d'exprimer pensées et sentiments, leur amour, leur loyauté et leur dévotion religieuse. Il doit découvrir le «beau» et le «grand» dans l'ordinaire de leur vie. Il doit apprendre à prier avec eux et à faire sienne leur manière de donner une forme concrète au monde invisible de leur foi. Il tirera grand profit à observer attentivement ce qu'on appelle la «religiosité populaire».

La créativité de la communauté croyante trouve son expression dans la religiosité populaire. Le sens religieux populaire ne se soucie pas beaucoup de démythologisation ou d'argumentations. Il procède plutôt par une compréhension globale des significations et des symboles. Les couleurs et les formes parlent à l'inconscient des gens. Saurons-nous jamais pourquoi une communauté préfère des saris bordés de rouge à des doknas jaunes et verts ?

On dit qu'Einstein ne pensait pas avec des mots ou dans un langage mathématique: il avait des images physiques et visuelles qui représentaient des entités, des systèmes complets et qu'il devait ensuite détailler et traduire en langage mathématique. Faut-il s'étonner que les communautés pensent en mythes et en légendes (qu'on appelle théologie symbolique) et qu'elles essaient d'avoir prise sur le monde invisible en imitant les archétypes dans leur inconscient? Carl Jung a montré de manière convaincante que ce qui concerne l'inconscient n'est pas irréel.

D'un côté, un abandon total aux fictions de l'imagination peut conduire quelqu'un dans le monde de la magie et de la superstition. De l'autre, à partir d'un monde de présages, de sortilèges et de fétiches, on peut conduire les gens à un bon usage du symbolisme. Que sont les collines et les arbres, l'eau

et le feu, les sources et les ruisseaux, les oiseaux et les animaux, l'huile et la cendre ? Sont-ils seulement des objets à regarder et à utiliser ? Ne sont-ils pas objets d'étonnement et compagnons de mystère ? Ils sont tous orientés vers le monde de l'au-delà. Ainsi les objets, les lieux et les temps sont saints. L'air pur est chargé de spiritualité. Dans son livre *Racines*, Alex Jaley nous montre un père africain qui présente à son fils trois catégories d'êtres habitant le monde : les vivants, les morts et ceux qui ne sont pas nés. Il est grand de regarder le monde avec les yeux de l'homme ordinaire en qui vit la culture de sa communauté. C'est lui l'éducateur de l'incultureur.

L'église de Notre-Dame de Guadelupe a été construite dans les années 1770. Au milieu de nombreux motifs décoratifs chrétiens, les artistes Zuni ont peint sur les murs les symboles traditionnels des dieux du vent, de la pluie, des éclairs, du soleil, de la tempête et de la guerre, avec les emblèmes de la vierge du maïs et ils ont caché sous l'autel les plumes et les fétiches de la médecine Zuni. Les clercs n'ont sans doute pas réalisé ce que tout cela signifiait. Mais il est impossible de décrire la popularité de ce sanctuaire devenu doublement saint en raison de tant de présences sacrées.

Revenons à un autre point que nous avons signalé plus haut à propos du « beau » et du « grand » dans les situations ordinaires de la vie des gens. Un chant Ao compare un jeune homme aux « *plus belles perles sur le cou de tous les hommes du monde entier* ». Dans un chant Garo, les yeux d'une jeune femme sont les feuilles du bambou et ses lèvres les fleurs du mandalier. De même, on découvre des pensées profondes là où l'on ne s'y attend pas. Dans un chant de danse Wangala (Garo), une strophe dit : « *Bien que dans la sombre forêt de Tura croisse le mauvais arbre, les bons arbres y grandissent aussi. Quoique au milieu du sable du Brahmaputra on trouve de l'eau fétide, l'eau potable s'y trouve aussi.* » Et un dicton Angami affirme : « *Les graines tombent sur le sol et elles poussent. Un homme, quand il meurt, ne se relève pas.* » Ne soyons pas non plus aveugles à l'art local. Si l'art africain a pu inspirer Epstein, Moore et Picasso, les sculptures Konyak peuvent-elles laisser insensibles les personnes aux goûts artistiques ?

Henri Poincaré aurait un jour demandé si le naturaliste qui avait étudié les éléphants uniquement au microscope pensait avoir une connaissance suffisante de ces animaux ? Etudier une culture dans ses détails n'est utile que si l'on s'efforce d'en avoir par la suite une vision *intégrée dans une perspective plus large*. Un être vivant est beaucoup plus que l'ensemble de ses parties. Il en va ainsi d'une culture vivante. Lorsque, à partir des productions artisanales et artistiques, de la sagesse des poètes et des relations humaines vous en

arrivez aux valeurs, vous atteignez enfin *les fils qui maintiennent l'unité d'une culture et d'une communauté*. Un auteur a énuméré les valeurs africaines de la façon suivante: sens communautaire, patience, sens de la famille, du partage, de la responsabilité communautaire, confiance et unité dans l'action. Vous pouvez y ajouter ce qui est commun à toutes les sociétés tribales : l'honnêteté, le sens de l'égalité et de la solidarité. Et si vous affirmez que la vision que les gens des tribus ont du monde est essentiellement *l'affirmation de la vie*, vous arrivez au thème central de la culture tribale. Ils croient en une philosophie du vitalisme, du dynamisme, en un désir ardent de vivre «une vie avec une intensité digne d'envie».

Mais cette philosophie de l'affirmation de la vie a elle-même une âme: la foi religieuse. Comme on l'a écrit: «Les peuples tribaux sont incurablement religieux.» Dans leur société, il n'y a pas de place pour la sécularisation, il n'y a pas de séparation entre le profane et le sacré. Dans l'univers, ils perçoivent une harmonie cosmique et une Puissance supérieure derrière toute chose.

L'inculturation est un processus continu. Elle doit se poursuivre aussi longtemps que dure la vie. C'est **la communauté qui inculture**. Les experts peuvent l'assister dans ce processus. Mais c'est la communauté qui constamment cherche à exprimer sa foi et son amour de manière renouvelée. Si vous êtes un leader, suivez son exemple.

Thomas Menampampil

*Bishop's House
G. PO. Box n° 253
Guwahati – 781 001
Assam – India*

COLLOQUE INTERCONTINENTAL

LA MISSION À LA RENCONTRE DES RELIGIONS

Organisé par Spiritus, en collaboration avec le Centre de Recherche Théologique Missionnaire et l'Institut Catholique de Paris, le colloque s'est tenu à Chevilly-Larue, dans la région parisienne, du 12 au 16 septembre 1994. Il a rassemblé une centaine de participants, dont un quart de femmes, missionnaires et théologiens venus d'une trentaine de pays.

Il y a trois ans, un autre colloque avait eu lieu également à Paris sur le thème de «L'annonce de Jésus Christ et la rencontre avec les religions»¹. On y avait parlé notamment de religions comme «voies de salut». On y avait souligné l'importance de cette «découverte» pour la pratique missionnaire tout en déplorant de n'avoir pas eu le temps d'aborder cet aspect pour lui-même. Les «religions traditionnelles» étaient pratiquement restées en dehors du champ de réflexion de ce colloque.

C'est en continuation de cette recherche que la présente rencontre s'était donnée pour objectif de réfléchir sur la «mission» dans ce contexte de rencontre dans un monde multi-religieux en s'appuyant sur trois sources : l'expérience quotidienne de la rencontre avec les croyants de toutes religions, la recherche théologique et les déclarations du magistère.

une interaction fructueuse

Le colloque a fonctionné dans une interaction entre **témoignages de vie, réflexion théologique et travaux en ateliers.**

Témoignages de vie : en terre d'Islam, au milieu des Indiens du Mexique, des bouddhistes du Sri Lanka, des hindouistes à Bangalore, au contact avec les musulmans en Europe, au milieu des adeptes des religions traditionnelles en Afrique. C'est après leur écoute, le premier jour, qu'ont été choisies les questions à examiner en ateliers.

1/ Les actes de ce colloque ont été publiés dans le n° 126 de *Spiritus* de février 1992.

Exposés théologiques: «La rencontre avec les croyants d'autres religions» par Ed. Kovac; «La mission dans le contexte des religions: un éclairage biblique» par L. Legrand; «La place des religions dans le plan de salut» par C. Geffré; «La mission en crise? Occasion d'une nouvelle espérance» par F. Machado.

Travaux en ateliers: trois sur l'islam, deux sur le bouddhisme, un sur l'hindouisme, quatre sur les religions traditionnelles. Il s'agissait de mettre à profit l'expérience et les compétences riches et variées des participants. Nous y avons consacré beaucoup de temps ce qui a permis une réflexion sur ce qui est concrètement vécu dans des contextes divers.

Sans anticiper sur la rédaction finale des actes du colloque qui seront publiés dans le n° 138 de *Spiritus* à paraître en février-mars 1995, notons quelques points forts.

En premier lieu l'accent mis, dans tous les ateliers, sur le «**dialogue de vie**». Il est certes compris et analysé de diverses manières selon les contextes. En Inde, le mot «dialogue» apparaît comme une invention typiquement chrétienne et il n'est pas compris des non-chrétiens. On lui préférera les termes de convivialité, d'harmonie, de paix. «Rencontre», «convivialité», «communio», expriment bien ce que doit être le dialogue. Faut-il voir en ces termes des pistes pour poursuivre la réflexion sur la mission?

Au cours des échanges, d'autres termes ont émergé: kénose, témoignage, conversion mutuelle, Royaume de Dieu. L'originalité n'est pas dans les termes déjà couramment employés quand on parle de la mission. Il s'agit bien plutôt d'en inventorier le contenu, et d'en tirer les implications qui en découlent pour la mission en contexte pluri-religieux.

Ce colloque aura, nous l'espérons, contribué à mieux cerner l'image de la mission aujourd'hui. Les réactions de l'un ou l'autre participant nous semblent aller dans cette direction.

«... L'une des nouvelles expériences du monde actuel est celle du pluralisme religieux. Prise de conscience décapante pour les chrétiens car ils ont l'impression d'un pluralisme insurmontable, relativisant considérablement la Bonne Nouvelle chrétienne. Et les questions théologiques affluent: que devient le témoignage évangélique si l'on reconnaît le positif apporté par les autres religions? Le christianisme peut-il encore se prétendre la seule voie de salut? Quelle est la signification de la pluralité des religions dans l'unique

dessein de Dieu révélé en Jésus Christ ? Répondre à ces questions, c'est **entrer dans un nouvel âge de la mission** ²... »

«... Il est apparu que, dans les différents contextes où elle se pratique, **la mission a résolument changé** : elle est faite d'écoute, de dialogue, de rencontre et s'appuie sur la certitude que l'Esprit de Dieu est déjà présent avant même l'arrivée du missionnaire. Le désir de faire des adeptes s'estompe au profit d'un partage sur les raisons de vivre. Les formes de la mission se diversifient selon les différences de contexte... Le dialogue interreligieux fait partie de la mission elle-même, mais ce dialogue transforme le missionnaire qui a ainsi besoin de l'autre pour dire sa foi et même pour être chrétien ³. »

Il est un autre point que nous voudrions spécialement souligner. Le nombre important de participants venus d'Afrique, ou ayant travaillé en Afrique, a permis de mieux cerner les questions posées par **la rencontre avec les religions traditionnelles**. Il y a là une « nouveauté ». Et il est apparu qu'il ne s'agit pas seulement de ce que l'on appelle ordinairement « inculturation ». Dans le cadre de ces religions, les doubles appartenances ne sont pas rares et comment tracer la frontière entre inculturation et syncrétisme ? A-t-on toujours raison de donner une connotation péjorative au « syncrétisme » ? Même si le colloque n'a pas apporté de réponse définitive, il aura eu le mérite d'attirer l'attention sur ce champ ouvert à la réflexion missionnaire.

Il est une autre richesse qu'il est bien difficile d'exprimer : celle de la qualité des rapports entre tous les participants pendant ces quatre journées de vie, de travail et de prière. Elle puisait sans doute sa source dans une volonté commune de service : service de la Bonne Nouvelle du salut en Jésus Christ, service des hommes au delà de toutes les frontières.

Spiritus

2/ Bruno CHENU, « Un nouvel âge de la mission », *La Croix* du 17/09/94.

3/ Agence CIP, 5038 du 22/09/94.

Un livre à lire

Correspondance privée

par Anne-Marie Javouhey

Les éditions du Cerf viennent de publier la correspondance d'Anne-Marie Javouhey. 1.136 lettres accompagnées d'index et de tables, 2.138 pages de lecture présentées sous la forme d'un très beau coffret de quatre volumes, avec sur la tranche le portrait de l'auteur, la plume à la main.

Un premier «Recueil des lettres de la Vénérable Anne-Marie Javouhey» en cinq volumes, avait été édité en 1909 chez J.M. Mersch, afin de faire connaître ses écrits en vue de sa béatification. Depuis lors, de nouvelles lettres ont été retrouvées. En décembre 1991, les bénédictins de Maredsous entreprirent un traitement informatique de cette correspondance; cela aboutit à un ensemble de treize cahiers. En septembre 1993, les éditions du Cerf ont publié un choix de ces lettres dans la collection «Foi Vivante» (n° 317), sous le titre «Pour Dieu, au bout du monde». Un an après, voici donc la parution de l'ensemble des lettres connues à ce jour.

Il ne s'agit pas là cependant, d'une édition critique, et il est permis de le regretter. Une introduction à chaque lettre ainsi que des notes plus nombreuses et plus détaillées auraient été les bienvenues pour éclairer le texte. Après avoir lu cette correspondance, on se rend compte de la nécessité d'une étude renouvelée sur son auteur. A quand donc une prochaine biographie d'Anne-Marie Javouhey ?

Dès le départ, on ne peut manquer d'être frappé par la place importante que tient la famille Javouhey parmi les destinataires de cette correspondance: pratiquement la moitié des lettres, quelques-unes à ses parents et cousins mais le plus grand nombre à ses trois sœurs et à une de ses nièces, toutes placées par elle à des postes clés de la congrégation. Les autres sont adressées pour la plupart aux sœurs dispersées dans le monde, mais également à des personnalités officielles, notamment les divers ministres des colonies, à des ecclésiastiques ou à des connaissances.

Les lieux d'origine de ces lettres sont multiples. Leur auteur voyage beaucoup quand elle est en France: «Je passe une partie de ma vie en diligence» (726). De plus, elle ne se contentera pas d'envoyer des sœurs vers les terres lointaines, elle les rejoindra au Sénégal, en Guyane et aux Antilles.

Un souffle d'épopée traverse cette correspondance, et son style alerte, direct et concret nous fait entrevoir la personnalité de Mère Javouhey. A ses sœurs, elle n'adresse pas des lettres d'accompagnement spirituel à proprement parler, mais aux conseils spirituels sont joints des décisions, des recommandations sur l'esprit religieux, des avis pratiques, des nouvelles des sœurs. Les lettres aux autorités ont, quant à elles, un caractère plus officiel.

Le 11 novembre 1798, alors qu'elle a 19 ans, Anne-Marie Javouhey se consacre à Dieu. «J'ai promis à Dieu de me dévouer tout entière au service des malades et à l'instruction des petites filles» (1). «N'empêchez pas la Volonté de Dieu de s'accomplir» (7), dira-t-elle à son père qui voudrait la garder à la ferme. Dès ses premières lettres, elle fait preuve d'un caractère décidé, entreprenant et surtout d'une confiance totale en Dieu. Son désir profond : accomplir «la sainte Volonté de Dieu!» une expression qui reviendra constamment. A cause de cela, elle se montre attentive aux événements y cherchant sans cesse le doigt de Dieu.

Toute cette correspondance est marquée par le souci de la mission lointaine. D'expérience, elle en connaît les exigences. Aussi, veille-t-elle à procurer une solide formation aux sœurs qu'elle envoie. «Que les sœurs se distinguent par leur piété et la science nécessaire pour leur sainte mission» (906). Elle insiste avec vigueur sur leur formation humaine : «Qu'elles ne soient pas des femmelettes qui s'écoutent» (69); «à qui il faut parler avec des gants, qu'il faut gagner par des présents» (80); sur leur formation religieuse au noviciat où l'on apprend «l'alphabet de la vie religieuse» (313); et sur leur formation professionnelle avec en particulier l'initiation aux méthodes d'enseignement les plus modernes et l'apprentissage des langues étrangères (1081).

C'est une femme d'autorité qui dirige sa congrégation d'une main ferme, y compris depuis l'Afrique ou la Guyane. Elle tient à être informée de la vie de ses communautés, et elle se plaint quand ce n'est pas le cas. «Vous me laissez ignorer bien des choses... Celle que je digère plus difficilement, c'est le placement ou déplacement des sœurs sans jamais m'en dire le nom, je ne sais pas même combien nous avons de maisons, tant en France que dans les colonies» (501).

Elle fait preuve à l'égard de ses sœurs, d'un attachement maternel : «Que je vous visite souvent en esprit» (802), et parfois même pointilleux : elle prépare avec soin leur voyage, les accompagne elle-même jusqu'à l'embarquement, se renseigne sur leur logement à bord et leur fait attendre un autre bateau si celui prévu ne lui convient pas (1075). Elle tient à recevoir des nouvelles régulières et abondantes. «Si vous écriviez plus fin, vous en mettriez plus long» (843). Elle leur transmet des nouvelles de chaque communauté, leur fait part de ses projets, encourage les supérieures et rappelle à l'ordre les sœurs trop dépensières ou trop exigeantes.

La qualité de la vie religieuse est son souci permanent : «Les vertus nécessaires aux sœurs de Saint-Joseph : désir ardent de la perfection, amour de la pauvreté et surtout la sainte obéissance» (313). Elle le rappelle avec insistance. «Nous tâcherons que ce soit de saintes religieuses, amies de la règle, capables d'instruire la jeunesse» (574). A propos de la pauvreté elle précise : «Ce n'est pas le manque de choses qui fait la pauvreté, mais c'est l'esprit de pauvreté qui fait les pauvres de Jésus Christ» (107). Sans cesse, elle rappelle l'importance de l'humilité «base de toute sainteté» (678). A ses communautés, elle écrit : «Je vous recommande l'union entre vous. Ne scandalisez pas les faibles en vous parlant durement» (589). «Evitez tout ce qui peut augmenter la dépense de votre maison; que l'ordre règne partout; la simplicité, la régularité font le plus bel ornement d'une maison religieuse» (541). Elle n'hésite pas à mettre en garde ses sœurs contre les intrigues (80), les conflits notam-

ment avec l'administration et elle les invite à une prudence extrême dans leurs relations avec toutes personnes n'appartenant pas à leur communauté, et surtout avec le clergé.

L'importance que prennent dans ses lettres, les questions financières est frappante. Les dettes sont son obsession. Aussi insiste-t-elle avec force sur la bonne gestion des communautés. «Que leur comptabilité soit toujours claire, simple, point de porte de derrière» (285). Elle réclame un budget régulier et un double des registres. Les communautés doivent être autosuffisantes et toutes se doivent d'apporter leur soutien aux maisons de France. Elle-même se lance dans le commerce de bois et de riz, en Guyane. Mais elle demeure confiante en la Providence: «Notre saint banquier» dit-elle de saint Joseph (954).

Aucun détail pratique de la vie quotidienne n'est pour elle sans importance, que ce soit sur les plans agricole, vestimentaire, culinaire: la culture du mûrier à Limoux ou du café à Mana, l'élevage du ver à soie, la longueur du tissu pour les vêtements, la recette de l'oseille en pot. Ses lettres traitent de tout.

Vis-à-vis du ministère de la Marine ou de l'administration, elle entretient généralement de bonnes relations. Il faut dire qu'elle est un élément apprécié et important de la politique coloniale de la Restauration du Second Empire et de la République, du fait de l'activité de sa congrégation sur les différents continents et principalement à Mana.

La colonie agricole de Mana restera sa grande réalisation, un «système colonial basé sur le principe d'association et avant tout sur les principes et les sentiments de la religion» (206) comme elle le définit elle-même. Se sentant appelée à «évangéliser les esclaves, afin de les préparer à la liberté» (692), elle part pour la Guyane en 1828, avec 36 sœurs, à la tête d'un groupe de colons qui, par la suite, feront défection. Son projet prend toute sa dimension lorsqu'en 1835, elle repart pour Mana à la demande du gouvernement qui lui confie 476 Noirs pour les instruire et les préparer à la liberté. L'opposition des colons de Guyane ne parviendra pas à la décourager. Elle voulait faire de Mana «un nouveau Paraguay» (182). «L'esprit de communauté fera ici des miracles» (198). Véritable chef d'entreprise, elle construit, exploite la terre, s'occupe des orphelins, des lépreux, rachète des esclaves. Elle réclame sans cesse des prêtres et souhaitera même, mais en vain, que des trappistes viennent à Mana (204). Et lorsque la Révolution de 1830 éclatera en France, elle envisagera d'en faire un asile pour ses sœurs (220) et pour les persécutés (233).

A l'administration, elle adresse régulièrement un rapport détaillé et veille à ce que l'entretien des sœurs et les frais de voyage soient assurés par le gouvernement. Elle n'hésite pas à écrire de manière très directe au directeur des colonies: «Dites-nous que nous sommes vos enfants... que vous nous aimez... Nous laisserez-vous encore longtemps sans prêtre?» (67).

Ses séjours en Afrique, aux Antilles et en Guyane l'ont conforté dans cette idée du besoin urgent de prêtres pour les colonies. C'est pourquoi elle écrit au ministre de la Marine: «Je désire élever un certain nombre d'enfants noirs de 8 à 10 ans, tant garçons que filles dans notre maison de Bailleul-sur-Thérain» (79). «Que je désire que nous ayons de saints

prêtres parmi eux» (195). Trois d'entre eux seront ordonnés prêtres en 1840. Et c'est pour les mêmes raisons qu'elle envisagera un autre projet mais qui restera sans suite : une société religieuse de prêtres ayant les mêmes statuts que les sœurs et chargée de leur direction spirituelle, de l'éducation de la jeunesse et de la formation du clergé autochtone (272).

Il est impossible enfin, de ne pas dire un mot sur un sujet qui revient fréquemment à partir de 1834, dans les lettres d'Anne-Marie Javouhey : le conflit qui l'opposa jusqu'à la fin de sa vie, à l'évêque d'Autun. La situation canonique des congrégations apostoliques nées au XIX^e siècle n'avait pas encore été fixée par Rome. Mgr d'Héricourt se plaignait de l'indépendance de la fondatrice vis-à-vis de son autorité, il ne pouvait contrôler ses lointaines activités. En 1835, il tente de faire modifier les statuts de la congrégation afin de devenir lui-même supérieur général et d'amener le noviciat dans son diocèse, à Cluny. Il reprochera également à la fondatrice, de favoriser sa famille aux dépens de la congrégation et de conserver au-delà de son temps, ses fonctions de supérieure générale. Elle se défendra de toutes ces accusations (625). Quant à l'autorité épiscopale, elle la reconnaît sur le plan spirituel mais non pas temporel. La chapelle de la communauté de Paris fut frappée d'interdit et Mère Javouhey alors en Guyane, privée des sacrements. Celle-ci sait avoir dans ses lettres qui témoignent de sa souffrance, des mots très durs vis-à-vis de l'évêque ou des Préfets apostoliques qui s'opposent à elle, mais elle reste pourtant confiante. Plusieurs évêques ainsi que le nonce, finiront par lui apporter leur appui. «Je ne veux pas retarder plus longtemps pour vous annoncer la conversion de Monseigneur l'Archevêque de Paris qui nous rend le grand bienfait qu'il nous refusait depuis 9 ans pour faire plaisir à celui d'Autun qui se trouve à présent seul de son bord» (559). Un compromis sera finalement signé entre eux, mais les tensions persisteront.

En 1849, elle écrit : «Priez le bon Dieu pour votre mère qui aura bientôt fini sa carrière sur la terre, Dieu seul sera ma récompense si j'ai fait sa Volonté ; j'espère en sa miséricorde pour me pardonner mes péchés» (898). La dernière lettre est datée du 18 mai 1851, deux mois avant sa mort : elle attend des nouvelles de Mana.

Le Cerf 1994

Bernard Ducol

Equipe de rédaction de *Spiritus*

Le Père Paul Chataigné de la Société des Missions Africaines (SMA) quitte la rédaction de *Spiritus* à la fin de son mandat. Merci à Paul pour tout le travail accompli et pour tout ce qu'il a apporté à l'équipe de rédaction. Il est remplacé comme directeur-adjoint par le Père Abel Pasquier de la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) qui cumulera cette fonction avec celle de professeur à l'Institut Catholique de Paris (ISTR et ISPC). Bienvenue à Abel.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Les Aventurières de Dieu. Trois siècles d'histoire missionnaire française

par Elisabeth Dufourcq

Elisabeth Dufourcq vient de réaliser un exploit assez rare. Auteur d'une thèse où elle avait conjugué plusieurs approches méthodologiques pour dominer une immense documentation, elle a remis son ouvrage sur le métier et l'a complètement transformé pour nous livrer un récit dont la vive allure n'ébranle pas la sûreté du cadrage et des références historiques.

A l'origine de ces travaux, il y a une expérience: la rencontre en 1977 de trois Franciscaines Missionnaires de Marie à Boundji (République Populaire du Congo). Cette première prise de contact éveilla l'intérêt qui devait déboucher en 1985 sur la décision d'entreprendre une vaste recherche concernant l'expansion hors d'Europe des congrégations religieuses féminines d'origine française.

«Le théâtre de ce drame est le monde» déclare Claudel dans *Le soulier de satin*. E. Dufourcq adopte cette formule comme titre d'un de ses chapitres. Non sans raison, car l'histoire des congrégations d'origine française s'est largement déployée sur tous les continents, à commencer par l'Amérique du Nord. En fait, la liaison fut forte entre la logique des missions et celles de l'expansion maritime européenne.

Le livre s'ouvre sur l'évocation de ce jour de mai 1639 où Marie de l'Incarnation s'embarque à Dieppe avec «l'extrême désir» d'apporter aux Indiens d'Amérique la lumière et l'amour de Jésus Christ. La figure de cette première missionnaire française se présente avec des traits qui se retrouveront comme des constantes, trois siècles durant.

D'abord la vigueur spirituelle. E. Dufourcq brosse des portraits de femmes animées d'une même force qui peut prendre des formes contrastées: génie organisateur chez Anne-Marie Javouhey, abandon s'épanouissant en hardiesse chez Philippine Duchesne...

Autre facteur déterminant: la situation du pays d'accueil. Sur le terrain les problèmes se posent souvent dans les mêmes termes: faut-il par priorité «civiliser les naturels» ou aider les colons à garder leurs repères originels? Doit-on opter pour un «catholicisme de référence» ou pour un «catholicisme de mouvement»? Concrètement, selon les époques et le contexte géopolitique, les orientations prises furent très différentes.

Dans les dernières années de sa vie, Marie de l'Incarnation avait acquis une connaissance de l'iroquois et de l'algonquin qui lui permettait de rédiger dictionnaires et catéchismes. A l'opposé, une Hélène de Jaurias qui, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, exerça de grandes responsabilités dans les missions de Chine, n'avait jamais appris à lire le chinois et n'en parlait pas un mot.

Quant au milieu porteur du pays d'envoi, E. Dufourcq en souligne fermement le rôle décisif, avec ses aspects politiques et financiers, mais aussi avec son poids de ferveur et de rêve. Elle en vient à parler d'«abandon de patrimoine» – sur le mode interrogatif, il est vrai – quand elle relate l'évolution récente des congrégations françaises. Les liens se sont effectivement distendus entre la France et les réalités missionnaires qui ont reçu d'elle leur élan initial.

Les congrégations sont légitimement soucieuses d'universalité. Reste un problème de fond: comment vivre le rapport entre d'une part l'universalité de l'Eglise et de sa mission et d'autre part le nécessaire enracinement d'une aventure spirituelle et d'un corps social dans une terre avec tout l'héritage historique qui permet l'affirmation d'une identité?

JC Lattès, coll «Les traversées de l'histoire», Paris 1993, 539 p.

Christiane Hourticq

Restituer l'histoire aux sociétés africaines. Promouvoir les sciences sociales en Afrique noire

par Jean-Marc Ela

Ce livre de Jean-Marc Ela invite à une réflexion sur «le rôle de l'Université dans le développement économique et social des pays africains» (p. 138). C'est un véritable plaidoyer pour une

promotion des Sciences Sociales en Afrique noire, comme l'indique le sous-titre.

Son argumentation se développe en deux étapes, la première montre l'intérêt et l'urgence pour les Africains de développer «une analyse dynamique des sociétés africaines», la seconde en tire des conséquences très concrètes en proposant et en dessinant déjà les contours que devrait prendre une «UER (Unité d'Enseignement et de Recherche) des Sciences Sociales» à l'Université de Yaoundé.

Selon l'auteur, cette proposition implique des changements dans les méthodes de travail (travail de groupe, interdisciplinarité, évaluation des connaissances), dans les finalités qui sont assignées à l'Université en Afrique et les moyens dont elle dispose. Cela suppose aussi une réflexion sur l'avenir des étudiants, après l'Université. Pour cela, les Sciences Sociales doivent donc faire leurs preuves dans la société.

Ces suggestions pourraient être utilement mises en œuvre en de nombreux lieux. Mais elles prennent tout leur sens dans la situation précise à laquelle l'auteur est confronté et ne peuvent être évaluées avec précision que dans ce cadre. C'est pourquoi nous insisterons plutôt ici sur la première partie de l'ouvrage qui donne la clé du titre: «Restituer l'histoire aux sociétés africaines».

L'auteur y souligne le fait que les Sciences Sociales en Afrique ont été marquées surtout jusqu'ici par le regard de l'autre: ethnologie, africanisme. Ayant pris son essor à l'époque coloniale, elles ont imposé des problématiques et des champs d'étude qui tendent à présenter l'Afrique comme une société figée, hors du temps, sans histoire: regard archéologique. Restituer l'histoire aux sociétés africaines, c'est donc reconnaître que ces sociétés sont en mouvement, sont des sociétés vivantes, c'est repérer les turbulences, les crises, les résistances, les dynamismes, «s'attacher à cerner les logiques et les symboliques qui se mettent en place pour articuler les nouvelles manières de vivre et de penser» (p. 49).

Cela implique d'ouvrir les Sciences Sociales, en particulier à la sociologie et à l'anthropologie, de nouveaux champs de recherche qui ne soient pas imposés de l'extérieur comme si l'Afrique était un paradis perdu ou un conservatoire des traditions. Jean-Marc Ela affirme au contraire

qu'«en Afrique noire une société inédite se donne à voir à l'état naissant dans tous les domaines» (p. 62).

C'est à ce prix que les Sciences Sociales en Afrique peuvent sortir d'une certaine marginalité et apporter leur concours au traitement des problèmes sociaux auxquels l'Afrique est aujourd'hui confrontée: problèmes urbains, problèmes économiques, culturels et politiques dans lesquels la dimension religieuse est présente d'une façon particulière. Un tel programme est stimulant en priorité pour les chercheurs africains auxquels l'auteur fait appel, mais ne peut qu'attirer aussi l'attention d'autres chercheurs.

L'Harmattan, 1994, 144 pages.

Jean Joncheray

Livres reçus à la rédaction

Pour une introduction à l'africanologie, par Marie-Viviane Tsangu Makumba. *Editions universitaires Fribourg, Suisse 1994, 444 p.*

Annuaire des théologies contextuelles. *Missionswissenschaftliches Institut Missio e. V. 1993, 226 p.*

Du dialogue, par Jacques Levrat. *Horizons méditerranéens (Coup de cœur) 1993, 187 p.*

Propositions pour un synode, et après..., par Sidbe Semporé. *Collection «Pentecôte d'Afrique» 1994, 126 p.*

Inculturation, par Peter Turkson & Frans Wijsen. *Kok Pharos Publishing House 1994, 98 p.*

La mère du Rédempteur, réflexions actuelles sur *Redemptoris mater*, par Charles Molette, Henri Cazelles, Bernard Billet, Théodore Koehler, Henry Chavannes, Bernadette Lescoffit-Lorenzo, Jean Stern, Pierre Masson, Johann Roten. *Médiaspaul 1994, 172 p.*

Initiation à la lecture d'un texte biblique, par Philippe Abadie, Bernard Bidaut, Chantal Delefix, François Fraizy, Jean-Pierre Lemonon, François Martin, Jean Massonnet, Philippe Mercier et le Département d'Exégèse de la Faculté de Théologie. *Profac* 1994, 217 p.

La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant, par Irénée de Lyon. *Le Cerf (Foi vivante)* 1994, 124 p.

Jésus, que ma joie demeure, par Pierre-Jourdain Houyvet. *Le Cerf (Foi vivante)* 1994, 126 p.

Au pays de la théologie, par Marcel Neusch et Bruno Chenu. *Centurion (Foi vivante)* 1994, 254 p.

Une terre et des hommes, par l'abbé Pierre. *Centurion (Foi vivante)* 1994, 118 p.

Prier avec le Nouveau Testament, par Philippe Baud. *Centurion (Foi vivante)* 1994, 184 p.

Le courage d'avoir peur, par M.D. Molinié. *Centurion (Foi vivante)* 1994, 228 p.

Etre à Dieu, par le Père Cornier. Textes présentés par G. Berceville et G. Bedouelle. *Le Cerf* 1994, 186 p.

Jésus, l'histoire vraie, par Jean Potin. *Centurion* 1994, 528 p.

Jésus, l'aujourd'hui de Dieu, par Bernard Rey. *Le Cerf* 1994, 166 p.

Avoir 20 ans en Afrique, par Pierre-André Krol. *L'Harmattan* 1994, 249 p.

L'impossible intégration, par Gamé Guilao. *L'Harmattan* 1994, 271 p.

Prier corps et âme, par Bernard Rérolle. *Centurion* 1994, 159 p.

Prêtres : vivre plutôt que survivre, par Wilhelm Breuning et Klaus Hemmerle. *Nouvelle Cité* 1994, 75 p.

La foi au défi, par Walter Kasper. *Nouvelle Cité* 1989, 126 p.

Paradoxes de la foi, par Philippe Ferlay. *Nouvelle Cité* 1994, 123 p.

La vie dans l'Esprit, par Dominique Hermant. *Médiaspaul* 1994, 251 p.

Sans feu ni lieu, un maître spirituel au temps de la Fronde, Jean-Antoine Le Vachet, par Eugénie Debouté. *Médiaspaul* 1994, 171 p.

Un prophète pour l'Afrique, Daniel Comboni, par Domenico Agasso. *Médiaspaul* 1994, 220 p.

New Face of the Church in Latin America, par Guillermo Cook. *Orbis Book* 1994, 289 p.

New directions in Mission & evangelization, 2, par James A. Scherer & Stephen B. Bevans. *Orbis Books*, 1994, 215 p.

Frontiers in asian christian theology, emerging trends, par R.S. Sugirtharajah. *Orbis Books* 1994, 263 p.

Redemption and dialogue, par William R. Burrows. *Orbis Books* 1994, 244 p.